

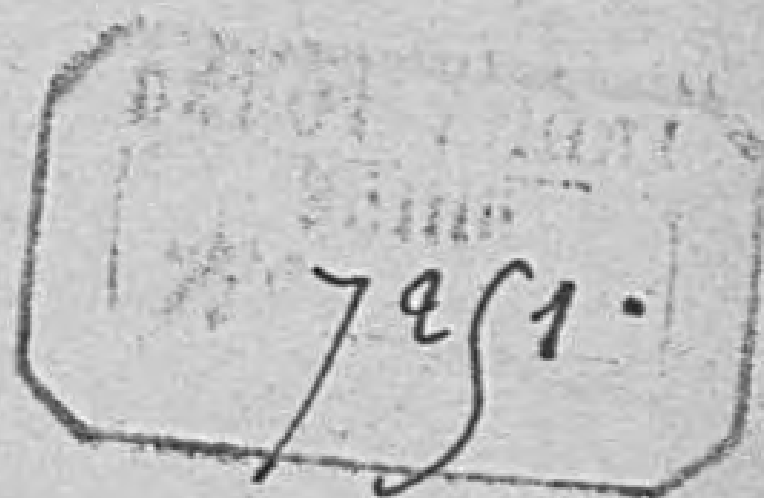
LE
BARON VAMPIRE



PAR

GUY DE CHARNACÉ

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1885

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES FEMMES D'AUJOURD'HUI.	1 vol.
NOUVEAUX PORTRAITS.	1 vol.
CAUSERIES SUR MES CONTEMPORAINS.	1 vol.
MUSIQUE ET MUSICIENS.	2 vol.
LES ÉTOILES DU CHANT.	3 fasc.
GLUCK ET WEBER	1 vol.
LES THÉÂTRES LYRIQUES SUBVENTIONNÉS.	Broch.
RÉPONSE A L'HOMME-FEMME DE DUMAS.	Broch.
DRAMES MYSTÉRIEUX	1 vol.
UNE PARVENUE.	1 vol.
UN HOMME FATAL	1 vol.
ÉTUDES D'ÉCONOMIE RURALE.	1 vol.
ÉTUDES SUR LES ANIMAUX DOMESTIQUES.	1 vol.
LES RACES CHEVALINES FRANÇAISES	1 vol.
LES RACES BOVINES FRANÇAISES.	1 vol.
LES ŒUVRES POSTHUMES DE BAUDEMONT	2 vol.

A

MADAME LA COMTESSE DE B...

HOMMAGE

D'UNE VIEILLE AMITIÉ ET D'UNE CONSTANTE ADMIRATION.

LE BARON VAMPIRE

I

C'était le jour du sabbat et Pan Schmoul avait réuni à sa table la moitié de ses douze enfants, les plus jeunes ; les autres couraient le monde, cherchant fortune. Au milieu de la table, chargée de mets, se tenait le Randar (1) et sa femme, tous deux assis à côté l'un de l'autre, en signe d'une union parfaite. Puis venaient filles et garçons, enfin le colporteur Mendel. Chaque année, il arrivait à la même époque, à la grande joie de toute la famille que ses récits de voyage intéressaient vivement. Sans parents et sans asile, il considérait la maison du Randar comme un lieu de repos,

(1) On appelle Randar, en Allemagne, le juif qui prend à ferme à un seigneur soit une taverne, soit une distillerie d'eau-de-vie.

où une cordiale amitié et un franc accueil le retenaient plusieurs jours. Il oubliait là ses fatigues et jouissait du bonheur de cette famille, devenue presque sienne. Sous ce toit hospitalier, il retrouvait son cafetan de soie et son bonnet garni de zibeline, d'où s'échappaient les longs cheveux noirs bouclés et mêlés de fils argentés de sa tête fine. Ce dépôt était le gage de son retour, chaque année ardemment souhaité.

Le repas eût été tout à fait gai, car les affaires du Randar marchaient à souhait, et le soleil promettait une riche moisson au pays de Bohême, si, comme cela se voit souvent, une ombre n'eût obscurci le tableau de cette réunion patriarcale. Rebb, le plus jeune des fils, venait d'être renvoyé du parc seigneurial, où il jouait avec la fille du comte, et l'humiliation profondément ressentie rejaillissait de l'enfant sur ses père et mère.

Mendel, lui-même, en souffrait, car Rebb était son préféré, celui qui écoutait le plus avidement ses historiettes. Jusqu'ici le seigneur tolérât que le bambin prît part aux jeux de sa fille, mais maintenant il le trouvait trop grand et pensait qu'un garçon de quatorze ans serait plus à sa place dans la distillerie. D'ailleurs, le rabbin, satisfait de son élève, de son aptitude au calcul, de ses réponses sur le Talmud, avait conseillé au Randar de l'employer aux écritures de la fabrique, afin d'apaiser et d'occuper son imagination trop exaltée.

Sa mère ne l'entendait-elle pas souvent rêver d'une grande dame couverte de pierreries et d'une belle jeune fille qui l'emmenaient dans un riche carrosse? Oui, il fallait absolument calmer cette jeune tête, hantée par la manie des grandeurs. Aussi était-ce malgré la défense de ses parents que Rebb se glissait dans le beau parc où la fille du comte l'attirait par sa gentillesse et ses jouets sans cesse renouvelés.

Malgré le sabbat, il venait d'être sévèrement réprimandé par le Randar qui redoutait le mécontentement de son seigneur. Rebb était opiniâtre, on le verra bien plus tard, et le combat que se livraient en son cœur la volonté paternelle et son amour enfantin pour la jeune châtelaine ne présageait rien de bon. De là, cette entente tacite entre tous, pour l'éloigner d'un milieu où il ne devait pas vivre, pour dissiper ses rêves dorés, pour renverser des projets irréalisables assurément, mais que ce cerveau trop exalté caressait avec ardeur.

Le colporteur qu'on surnommait « le fin petit juif » lisait, comme à livre ouvert, dans la pensée de l'enfant, qu'il ne parvenait plus à fixer sur les récits de la veillée. « Rebb, Rebb, lui disait-il, « sache que le juif ne doit jamais mettre ses pas « dans ceux du chrétien, que le plus riche d'entre « nous peut prêter de l'argent à l'empereur sans « s'asseoir à sa table, sans avoir place à sa cour. « Les diamants d'une juive peuvent éclipser « ceux de toutes les reines du monde, mais ils ne

« brilleront jamais aux lumières des fêtes du pa-
« lais de Schoenbrün. Et toi, le fils du Randar, tu
« voudrais rester le compagnon de la fille de ton
« seigneur, presser dans ta main celle d'une chré-
« tienne, promise déjà peut-être à quelque prince
« opulent. Oh ! non, enfant d'Israël, tu resteras
« parmi nous, t'appliquant seulement à enrichir
« ton peuple et à te rendre digne de lui. »

Les discours des plus grands orateurs ne convertissent pas toujours leurs auditeurs, et après que « le fin petit juif » eut parlé, Rebb se contenta de baisser le front d'un air humilié, mais non convaincu. Aussi, dès le lendemain, ses camarades purent-ils le voir, en sortant de l'école, rôder du côté du parc, y entrer et guetter la promenade de celle qu'il aimait, en raison même de la distance qui le séparait d'elle. Tout à l'heure il va lui demander si elle consent à cette séparation, s'il ne la reverra plus jamais, et mille autres choses encore, quand le comte débouche d'une allée ombreuse. Pauvre Rebb ! il se met à genoux sur la lisière du bois ; pour se donner une contenance ; il cueille les fleurs qui s'offrent à sa main, et dont les corolles sont assurément moins empourprées que ses joues. Peut-être le comte ne l'a-t-il pas remarqué ; car il a passé au trot de son cheval, un beau cheval hongrois aux reflets argentés, à la longue queue en panache, comme devait l'avoir la jument du prophète. Cette pensée qu'il aurait été aperçu le fait frissonner. Mais non, une touffe

de coudriers le dissimulait au regard imposant du comte ; il l'espère du moins, et continue de cueillir fiévreusement pâquerettes et primevères. Tout d'abord, il ne sait pas bien pourquoi ou pour qui ; puis, il songe qu'il offrira son bouquet à la compagne de ses jeux, à la fée charmeresse de son enfance. Il est déjà si gros, le bouquet, qu'il lui paraît tout à fait digne de lui être offert. Hélas ! elle ne vient point. L'horloge du village sonne les quarts, les demi-heures, les heures même, et il attend toujours.....

Rebb ne serait-il donc pas chanceux ?

Si, Rebb Schmoul sera très chanceux, un jour, quand il comprendra mieux ses intérêts, qu'il lira plus clairement dans sa destinée, et qu'il marchera vers son but dans des chemins plus faciles aux juifs que ceux de l'empire de Sa Majesté. Aujourd'hui c'est un enfant qui n'a guère senti que les pulsations de son cœur, un mauvais conseiller dans la vie, un conseiller que les ambitieux doivent bannir.

Le soleil disparaît derrière les arbres, et Rebb est encore seul. Bientôt le galop d'un cheval frappe son oreille et il n'a que le temps de se blottir dans un fourré, car tout lui dit que le comte rentre de sa promenade. Oui, c'est lui, il l'entrevoit à travers la feuillée. Il lui semble qu'un regard furieux l'a cherché. Et il tremble. Mais le beau cheval gris ne s'arrête pas ; il allonge même son galop sous la main qui le retient. Alors quel est donc

ce bruit? qui donc fait plier les branches au ras du sol? C'est le lévrier du comte, qui, flairant un intrus, s'arrête brusquement devant Rebb, lui saute aux jambes et emporte dans sa gueule un lambeau de vêtement.

— Très bien, Rebb Schmoul! Si tu as eu peur, si tu as douloureusement senti la dent du chien, du moins n'as-tu pas crié. Tu es courageux, c'est de bon augure pour ton avenir; car il faudra t'aguerrir contre la sensibilité physique et morale pendant le long voyage que tu vas entreprendre.

II

Quelle tristesse dans la maison du Randar, le sabbat suivant ! Deux convives manquent à la table de famille. Le colporteur a repris ses habits de voyage et rechargé son ballot sur ses épaules, déjà fatiguées. Oui, Mendel a ressaisi son bâton, serré la main de son hôte et, en repassant le seuil, baisé dévotement la Mezanta (1). Et Rebb, où est-il ? Personne ne le sait. Depuis certain jour où un bouquet champêtre fut trouvé sur la bordure de l'allée principale du parc seigneurial, par un passant indifférent, on n'ose pas même prononcer son nom.

« Votre fils est un petit maraudeur », avait dit le comte au Randar, pendant sa visite à la distillerie ; et cette dure parole était allée droit aux cœurs du père et de la mère qui tenaient à conserver leur bonne renommée et la bienveillance du maître. Et

(1) Bande de parchemin suspendue à la porte, dans un étui de fer blanc, où sont écrits ces mots : Schadar et Écoute Israël.

comme si Rebb n'était pas assez puni de sa désobéissance par son bannissement, assez affligé par l'éloignement de la jeune comtesse, qui non seulement n'était pas venue jouer avec lui, et recevoir son bouquet, mais qui, ô tristesse, l'avait évité, on l'accablait encore de reproches.

Non seulement il transgressait les ordres reçus, mais encore il déchirait ses vêtements, grimpant, sans doute, à la cime des arbres pour dénicher les nids.

Oui, oui, décidément c'était un maraudeur. Le comte avait raison. Il déshonorerait sa famille si on ne le traitait pas sévèrement, si on ne l'astreignait pas à une besogne journalière dans un bureau. Alors plus de promenades, plus de jeux. Le travail assidu, toujours, toujours. C'était affreux, insupportable. Eh bien non, Rebb Schmoul ne déshonorerait pas sa famille. Il lui donnera, au contraire, un lustre inespéré.

Par quels moyens ? il l'ignore, il ne le pressent même pas. Mais sa fierté se révolte à cette épithète de « maraudeur » et il ne veut plus l'entendre, de même qu'il ne veut plus affronter le regard irrité du comte et supporter l'abandon de sa fille. Chassé, chassé comme un malfaiteur ! se répète-t-il souvent, et le rouge lui monte au visage et la colère bouillonne en son âme. Son amour-propre froissé, son orgueil abattu, son affection dédaignée, sont plus forts que l'amour filial ; il quittera le toit paternel, se fiant à son

étoile. Il va fuir à travers le monde et tenter les hasards de la vie. N'a-t-il pas lu dans le Talmud que son peuple est condamné à errer sans cesse, en attendant le Messie? Son parti est pris.

Au point du jour, il aura quitté la maison du Randar. Et, en effet, quand tous sommeillent autour de lui, il se glisse sans bruit jusqu'à la porte doucement ouverte et s'enfuit.

Tout le jour il marche droit devant lui, sur la grande route impériale, se nourrissant d'un morceau de pain. O le pain du foyer ! il n'en mangera plus jamais, jamais.

Le soir venu, où va-t-il coucher? Sur la terre nue, dans un champ de blé.

Ses membres sont fatigués à la suite d'une longue marche inaccoutumée et il s'endort au fond du sillon. Il pense à son lit, bien petit certes ; mais si étroits qu'en fussent les draps (vous savez les draps allemands), il s'y trouvait bien. Et puis, il lui manque encore autre chose, le baiser de sa mère. Pauvre mère ! combien son cœur est déchiré !

Comme son esprit se torture à la recherche du bien-aimé ! Chez qui s'est-il réfugié ?

Bien sûr on va le lui ramener. Pourquoi ne l'a-t-on pas déjà fait ? Où se trouve-t-il son petit Rebb ?

Il se réveille au lever du soleil, au concert des oiseaux, tout humide de la rosée du matin. Ses yeux s'ouvrent à la lumière avec les coquelicots et les volubilis, ces plantes dormeuses, et il re-

prend sa route. Mais la femme du Randar ne le sait pas, en dépit de tous ses efforts, de toutes ses démarches. Elle se reproche sa sévérité, elle s'accuse, elle accuse le comte, elle accuse son mari, dont le front pensif et triste retombe sur sa poitrine.

Qui donc est assis sur le revers d'un fossé en train de déjeuner? C'est l'un des nombreux mendiants juifs qui parcourent les pays slaves, l'un de ces schnorrer, fidèles observateurs de la loi talmudique, qui, toujours trouvent ouverte la porte du Randar.

— Salem-Alechem! dit-il à Rebb Schmoul, qu'il reconnaît toute de suite pour l'avoir vu quelques jours auparavant. Que ne suis-je tombé malade chez vous plutôt que dans cette ferme que vous apercevez là-bas, où j'ai trouvé plus de bonnes paroles que de remèdes réconfortants! Mais enfin, me voilà guéri et de bon appétit. Et vous, M. Rebb?

— Moi aussi, j'ai faim.

— Vous voyagez donc tout seul? Où allez-vous?

Et, sans attendre une réponse tardive et difficile, le schnorrer partagea son frugal repas avec le fils du Randar.

Bientôt la confiance s'établit entre le vieillard et l'enfant. Ils cheminent ensemble, s'arrêtant la nuit là où l'on veut bien les accueillir, dans la grange, dans l'étable. On arrive enfin à la frontière de la Bohême. Son compagnon se dirige du côté de la Po-

logne, lui a son idée ; il s'arrête. Son ami, le colporteur, ne lui a-t-il pas dit qu'il se reposerait le jour du sabbat à Kœnigingratz, à l'hôtel du *Kron-Prinz*. *Au Prince royal !* Amère dérision ; jamais un prince n'a dû s'arrêter dans ce *Gasthaus*, auberge de très petites gens. Et cependant on hésite à le recevoir, lui Rebb Schmoul, le fils d'un Randar qui, chaque année, compte à son seigneur des milliers de florins ! Aura-t-il donc toujours à souffrir dans son orgueil, dans sa vanité ? Combien de temps va-t-il vivre de l'aumône du chrétien ?

Plus l'hôtelier l'examine, moins il a envie de l'héberger. C'est que rien dans la mise de Rebb n'indique son honorable origine. Ses vieux habits journaliers poussiéreux, ses chaussures déjà usées, lui donnent un air peu recommandable. Puis, pensez donc, un enfant de quatorze ans, voyageant seul, sans argent ! Si vous ne le connaissiez pas, si vous ne saviez pas qu'il est le douzième enfant de l'homme le plus riche du pays, après son seigneur, vous ne condamneriez pas l'aubergiste du *Kron-Prinz*. Vous ne pourriez pas le blâmer de gratifier Rebb Schmoul du titre irrespectueux de « maraudeur », épithète malsonnante à la vérité, qui, pour la seconde fois, fait rougir son front, en lui montrant l'injustice des hommes. Demain, tout à l'heure, peut-être, le colporteur le réhabilitera, assure-t-il ; et on lui permet d'entrer dans le *Gasthaus*.

Rebb savoure d'avance son triomphe en compa-

gnie de Cristel, la servante de l'auberge, qui apaise sa faim en lui servant les restes des voyageurs, hôtes bien humbles cependant, mais hôtes payants ! Et lui, Rebb, ne possède pas un kreutzer, pour payer son souper et son lit ; il va donc coucher tristement dans l'écurie, sur la paille ! Pauvre Rebb !

Le « fin petit juif » s'était bien promis de rester garçon, car que faire d'une épouse dans son métier d'ambulant ? Plus d'une fois, assurément, il avait rencontré sur son chemin fille ou veuve disposée à s'appeler M^{me} Mendel, et à l'heure présente, il n'y a pas que Rebb à Kœnigingratz qui attende impatiemment l'arrivée du colporteur. Il a promis de reparler de « ce projet-là » à la veuve d'un ami, marchand de peaux de lapins, lièvres, etc., une belle femme encore, très apte au négoce, qui deux fois l'an l'attendrait au logis, jusqu'au jour prochain où ils pourraient circonscrire leurs affaires au district. Certainement Mendel a des rentes ; toutefois, il ne se prononce pas à ce sujet ; il y a tant de pertes, tant de risques à courir dans le commerce ! Ah ! si l'on payait toujours comptant ; mais non, il faut faire crédit aux anciens clients, quand l'année est mauvaise, le blé bon marché, le bétail à vil prix. Et alors, que devient l'intérêt de l'argent déboursé ?

Voilà ce que répond Mendel aux insinuations de Sarah ; puis il pense tout bas que la solitude est mauvaise conseillère et que femme qui s'ennuie cherche distraction. Et, jusqu'ici, il se tient parole,

descendant allègrement le versant de la montagne, trouvant bon gîte et bonne figure d'hôte à chaque étape, chômant consciencieusement aux fêtes et demi-fêtes. Econome et bon marchand, il est inscrit au Grand Livre de l'Empire, sans compter les petites « reconnaissances » qui encombrant son portefeuille. Quand on a des amis, ne faut-il pas les obliger ? Et Mendel est bon, si bon que, touché des larmes de Rebb, il consent à le garder avec lui, à se l'associer.

« Oui, puisque tu le veux, puisque tu m'aimes, tu seras mon associé, tu allégeras ma tâche et mes épaules alourdies. Compte sur moi, Rebb ! »

Ce n'est pas sans réflexion, sans hésiter que le colporteur a fait à son jeune ami cette réponse, tirée du fond de son cœur. Sa première pensée avait été, en le considérant endormi dans l'écurie, de le renvoyer à sa famille ; puis il avait réfléchi à mille choses qu'on verra plus tard, et pensé, aussi, que l'arrivée de Rebb devenait un excellent prétexte aux yeux de la belle Sarah, pour s'éloigner d'elle de nouveau. Nos meilleures actions ne reflètent-elles pas toujours un peu l'égoïsme inhérent à notre nature ?

C'était donc décidé, il aurait son compagnon, son associé. S'il avait boutique sur rue, il écrirait au-dessus de sa porte : « Mendel et C^{ie} ». Mais il n'en a pas. Nouveau Juif errant, il porte toute sa fortune sur son dos.

Donc, Rebb, lui aussi, aura son petit ballot pro-

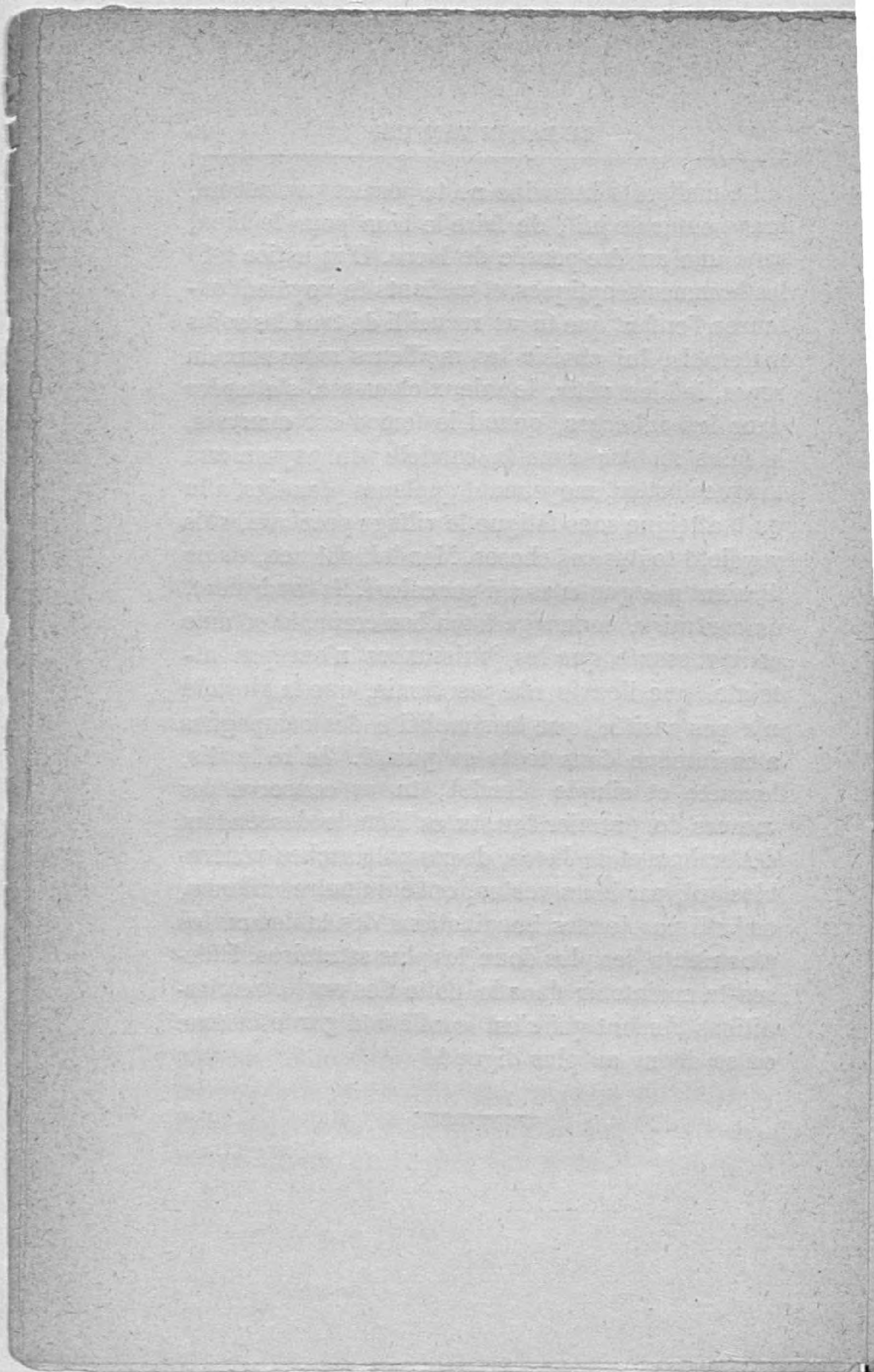
portionné à sa taille, et son bâton de houx, sur lequel il va graver une date avec son couteau, date bien triste qu'on n'oubliera pas dans la maison de Randar, malgré la réception de la lettre anonyme suivante :

« Ne vous inquiétez plus de votre fils. Il est près d'un ami dévoué qui vous le rendra très repentant et très soumis. Il vous aime et vous embrasse. Rebb se rendra digne de vous par sa bonne conduite et son travail, un vrai travail selon le Talmud. »

Mendel a mis ainsi sa conscience en repos. Il initiera son protégé au commerce, posera les premières assises de sa fortune. Il n'épousera pas Sarah, mais il adopte un fils, celui de son hôte, de son ami, chez lequel il revêtira, l'an prochain, son cafetan de soie. En est-il bien certain ? Il le croit du moins, il l'espère ; et l'espérance n'est-elle pas déjà la moitié de la réalité ?

Les étapes sont plus courtes, comme il convient aux jambes de quatorze ans du nouveau colporteur. En revanche, la vente a doublé. Ce qu'on refuse au vieux, on l'accepte de l'enfant. La bonne action se change en bénéfice. A Carlsbad, à Marienbad, à Tœplitz, les Cristel s'arrachent les jolis mouchoirs de la maison « Mendel et C^{ie} ». Si bien que les mauvaises langues, il y en a partout, même dans la bouche des blondes filles de la Bohême, disent que le fin petit juif a fait une bonne affaire, en s'adjoignant Rebb.

La malignité humaine ne te permet pas même, brave cœur de juif, de faire le bien pour le bien, sans une arrière-pensée de lucre. O injustice ! Si les hommes sceptiques et méfiants te voyaient entourer l'enfant que tu as recueilli de tous les soins maternels, lui choisir les meilleurs morceaux du repas, le bien vêtir, le mieux chauffer, s'attarder dans les auberges, quand le temps est mauvais, le faire monter dans la carriole du paysan aux longues bottes, moyennant quelques pfennigs, afin qu'il atteigne sans fatigue le village prochain, s'ils voyaient toutes ces choses, Mendel, oh ! non, ils ne diraient pas que tu as agi par calcul. Ils rendraient, au contraire, hommage à ton bon cœur, à ton âme compatissante que les jouissances n'ont pas atteinte, que l'envie n'a pas ternie, que la gloriole n'a pas visitée, que la simplicité des campagnes a maintenue dans toute sa pureté. Je te le dis, honnête et simple Mendel, tu as conservé les mœurs du premier âge, tu es bien le descendant d'Abraham et de Jacob, de ces patriarches vénérables qui, par leurs vertus, ont ému notre enfance, embelli nos jeunes imaginations des tableaux les plus riants, les plus doux, les plus salutaires. Puisse-tu maintenir dans le culte des anciennes traditions l'enfant qui s'est confié à ta garde comme on se donne au plus digne !



III

Le ballot des deux colporteurs est vide et leur bourse pleine, quand ils font leur entrée dans la délicieuse ville de Dresde, par la porte du Grand Jardin, laissant à gauche la Bürger-Wiese, joli parterre entouré de villas et d'hôtels aristocratiques. Ils traversent la Johannis-Allée, le Vieux Marché et le temple protestant ; passent, en longeant la célèbre galerie de tableaux, devant le dépôt de la manufacture de Meissen, où les artistes modernes, imitent en vain cette porcelaine saxonne si recherchée des amateurs ; arrivent en face de l'église catholique, œuvre gracieuse de la Renaissance italienne, et du Théâtre-Royal, construit par l'architecte Semper, et que le feu vient d'anéantir, au grand préjudice de l'art. C'est là que la fameuse Schroeder-Devrient chantait, sous un travestissement masculin, le rôle admirable de *Fidelio* dans le sublime ouvrage du titan de la musique, ou bien encore le rôle de « donna Anna »

dans l'opéra-roi. C'est là qu'elle transportait nos jeunes âmes jusque dans les profondeurs du sentiment dramatique, le plus puissant qu'ait jamais atteint le génie humain.

Mais Rebb ne sait rien de tout cela. Harassé de fatigue, il suit d'un œil étonné plutôt que ravi, son protecteur silencieux. Tous deux traversent l'Elbe sur son pont gigantesque, sans donner un regard au Christ de bronze, planté sur l'arche du milieu, comme un talisman contre la fureur des flots, quand, grossis par les neiges des montagnes de Bohême, ils se brisent en mugissant contre les piliers du pont.

Enfin, ils touchent au terme du voyage et déposent leurs ballots dans un *Gasthaus* de modeste apparence.

Débarqués dans la petite rue Am-Elbe, ils sont tout près de la promenade de la Neu-Stadt, où s'élèvent en ce moment les boutiques en planches de la foire aux toiles. Mendel ne manque pas d'y venir annuellement renouveler ses marchandises, alors que la foire touche à sa fin, et que le tisserand baisse ses prétentions.

Son élève vient de voir, pendant deux mois, comment on vend ; il va maintenant comprendre comment on achète, de façon à prospérer dans le commerce. On l'a formé à l'école de l'honnêteté, qui n'exclut pas l'habileté ; car la conscience de son bienfaiteur est taillée à l'image de son cœur. Puisse-t-il modeler ses actions sur les siennes, ne

pas oublier ses préceptes, rester parmi les petits, parmi les humbles, parmi les faibles, ne pas monter vers les régions malsaines où les fils renient leur père, où de marchand on devient pirate, où l'on oublie jusqu'au nom respecté de sa famille, pour s'affubler d'un titre ridicule, vaniteux hochet qui n'impose qu'aux imbéciles et que saluent, seuls, les besogneux !

La foire aux toiles se tient à l'ombre des ormes sur toute l'étendue de la promenade. Mendel l'a parcourue dans toute sa longueur, s'arrêtant çà et là, pour connaître le cours. Il ne se hâte pas, et cette méthode lui réussit cette fois, comme à l'ordinaire. Les tisserands montagnards le connaissent, savent son goût, sa spécialité. Une femme de la Suisse saxonne lui vend à perte un joli service damassé, dont les serviettes ne sont pas toutes de la même dimension. On s'est trompé en le mettant au métier ; il faut en supporter les conséquences. S'il n'avait ce défaut, ce service eût été acheté par le riche Meyer de la « Schloss-Gasse », ou par quelque dame de la cour du bon roi Jean. Au lieu de cela Mendel s'en empare et le revendra à quelque pauvre hobereau de campagne, comme il y en a beaucoup dans la pittoresque Saxe. Plus loin, voilà une pièce de toile avec des trous en plusieurs endroits. L'esprit inventif du colporteur saura trouver l'acheteur. Le premier, il dépliera la fine toile lustrée et montrera, lui-même, à la ménagère, les trous qui lui ont permis de l'acqué-

rir. Telle se montre, en général, la marchandise de Mendel, et l'on a vu combien facilement et fructueusement elle se place dans les villages de la Bohême.

Arrive le jour du sabbat; vieillard et enfant se rendent à la synagogue de l'autre côté du fleuve.

Le rabbin prêche l'auditoire, plus pressé que d'ordinaire, à cause des nombreux marchands juifs venus à la foire.

Il parle de la perversité du monde, de la corruption des hommes dégénérés de notre époque, comparés à leurs ancêtres. Avisant un riche banquier qui faisait des affaires le saint jour du sabbat, il s'élève contre les mauvais juifs, oublieux de la loi, les flétrissant, disant que de tels hommes avaient jadis perdu Jérusalem et qu'à cause d'eux encore le peuple d'Israël gémissait dans l'exil. Et tout le petit monde des juifs obscurs de se réjouir de ces paroles qui frappent le banquier en plein visage. Alors le rabbin s'écria avec le psalmiste :

Heureux l'homme qui ne suit pas les conseils des
[impies,
Qui ne s'arrête pas dans le chemin des pécheurs,
Qui ne s'assied pas dans les réunions des moqueurs,
Qui ne trouve sa joie que dans la loi de Dieu,
Et qui, nuit et jour, médite sa doctrine.

Puis il entonne un alleluia que les fidèles chantent avec lui dans un beau rythme :

Louez l'Éternel dans son sanctuaire,
Louez-le dans son firmament.

Louez-le dans ses merveilles,
Louez-le d'une façon digne de sa majesté.

Louez-le au son de la trompette,
Louez-le au son du psaltérion et de la harpe.

Louez-le par les danses, au son du tambourin,
Louez-le avec des instruments à cordes et avec la flûte.

Louez-le avec des cymbales éclatantes,
Louez-le avec des cymbales retentissantes.

Que tout ce qui respire loue le Seigneur !
Alleluia !

Pendant que la foule se dispersait, les deux colporteurs entrèrent chez le rabbin, que Mendel ne manque jamais de visiter. Une belle jeune fille aux longs cheveux noirs tressés, leur souhaita la bienvenue, et ajouta deux couverts à la table, sachant bien que son père les inviterait à partager son repas comme il le faisait toujours. Le rabbin donna le baiser de paix à Mendel, pendant qu'il posait sa main sur la tête de Rebb en lui disant :

« Sois heureux, tu as trouvé ton guide ! »

Les étrangers prennent place à la table. A peine se fut-on lavé les mains et eut-on récité la bénédiction du pain blanc, que le rabbin questionna le fils adoptif du colporteur sur sa religion ;

il fut saisi d'étonnement en entendant Rebb traduire en allemand le sens du Talmud, sur le ton chantant et avec les gestes que comportent ces sortes d'explications. C'est ainsi qu'il renversait le pouce pendant la discussion, le relevant quand il arrivait à une conclusion. On eût dit un futur docteur.

Mendel pleurait de joie, d'une bien douce joie, en écoutant le rabbin féliciter l'enfant et lui prédire une heureuse destinée.

« Pourquoi ton père et ta mère ne sont-ils pas là? » dit-il à Rebb, moins émotionné que lui, et que ce souvenir ne parut pas toucher.

Quand le repas fut terminé et la prière récitée, les hôtes du rabbin prirent congé de lui et montèrent l'escalier de la terrasse de Brühl, envahie par la foule, en habits de fête. Rebb s'arrêta devant le pavillon, attiré par le son d'un excellent orchestre. Il n'avait encore rien entendu de pareil. Bourgeois et bourgeoises, officiers en uniforme, se tenaient là, assis autour des tables, buvant de la bière ou du café. Non loin d'eux une blonde enfant, d'une douzaine d'années, balançait sa jolie tête au rythme d'une valse de Strauss. Le visage de Rebb s'empourpra en l'apercevant. Il crut reconnaître la fille du comte et trembla. Ah! si Mendel se fût aperçu de cette émotion soudaine et vraie, il eût pu se réjouir encore plus que tout à l'heure, pendant l'explication du Talmud. Un élan du cœur ne vaut-il pas, surtout dans la

jeunesse, mille fois plus qu'un effort de mémoire ou d'intelligence ? Mais fugitive avait été l'erreur. fugitive aussi passa l'émotion. Saluons-la au passage, tristement, comme on salue un objet, un lieu, un être qu'on ne reverra plus !

Les provisions de toile sont faites pour tout l'hiver ; on les a confiées au propriétaire du *Gasthaus*, qui les lui expédiera ici ou là, selon les besoins, comme il en a l'habitude. Nos colporteurs vont se remettre en route au lendemain de cette journée allemande, bien remplie.

Mendel se réveille, au point du jour, sous l'empire d'une vive souffrance vers le cœur. Impossible de se tenir debout. Il s'asseyait, frappé soudainement par l'idée d'une fin prochaine. — Rebb, crie-t-il à l'enfant endormi, donne-moi papier et plume. Et il écrit. Quoi ? Rebb ne le sait pas.

C'est son testament. Il lègue à son enfant d'adoption sa petite fortune, placée chez Kohn de Vienne, ses marchandises, son ballot, son bâton, ses clients disséminés sur le territoire allemand et son honneur commercial, saint héritage qu'il croit en mains pures à jamais.

« Si je meurs, continue-t-il, achève ma tâche,
« cher Rebb, suis l'itinéraire tracé de ma main sur
« la carte, il y a déjà longtemps. En marge sont
« écrits les noms des amis et des aubergistes où
« j'ai continué de descendre et où je suis ho-
« noré. Ne manque pas d'aller à Koenigingratz,
« là où tu m'as rencontré et rends ce portefeuille

« à Sarah, la veuve de mon ami, le marchand de
« pelleteries, en lui portant mon dernier adieu.

« Garde-toi de tout lucre malhonnête; conserve
« ton âme d'enfant, va la rafraîchir annuellement
« à la source d'où elle sortit immaculée, et où tu vis
« le jour, dans l'hospitalière demeure du Randar. »

Mendel fut obligé de garder le lit ; la respiration lui manquait quand il marchait. La journée se passa ainsi. Rebb ne voyait pas la mort si proche, toutefois il sortit pour quérir un médecin.

Mais jamais plus le colporteur ne revêtit son cafetan de soie, dans la maison du Randar ; jamais plus il ne jouira, sur la terrasse de Dresde, du spectacle qu'offre le soleil se couchant à l'horizon empourpré de ses derniers feux, derrière les montagnes de la Suisse saxonne.

A la tombée du jour, celui qu'on surnommait « le fin petit juif » et qui restera dans notre mémoire comme le modèle du bon petit juif, rendit son âme à Dieu.

IV

Déjà deux événements d'importance ont traversé et marqué fortement l'existence de Rebb Schmoul. Dans sa vie, à peine éclos, il lisait deux dates, deux destins. A quatorze ans, il fuit la maison paternelle; on sait pourquoi.

Bientôt après, il perd son protecteur et, grâce à son héritage, devient indépendant.

Ces deux faits vont nous servir de critérium pour comprendre le caractère de notre héros. Notre héros, voilà, direz-vous, un bien gros mot, accolé au nom d'un petit juif de campagne. Que voulez-vous, c'est le terme consacré dans notre belle, claire, mais pauvre langue pour désigner le principal personnage d'un roman. D'ailleurs, pourquoi s'étonner? N'y a-t-il pas quelque chose d'héroïque dans la fuite de cet enfant, si confiant en l'étoile de sa race, pour le guider à travers le monde?

A la vérité le sort l'a bien servi tout de suite. Il a faim, et un vagabond partage son repas avec

lui. Il n'a ni gîte, ni argent, et le vieil ami de son père se trouve là pour le remplacer avec la même sollicitude, la même affection.

Ne vous l'ai-je pas prédit, dès le début? Rebb est un garçon chanceux, un garçon qui réussira.

Il est, pour ainsi dire, voué à la chance; d'abord par sa naissance dans la famille respectée d'un Randar, puis par son heureux naturel. Il possède, dès l'âge le plus tendre, un capital productif dans la main de l'homme qui veut faire son chemin: Il n'a pas de cœur! Voyez plutôt, si je le calomnie: il n'a pas versé une larme en passant le seuil paternel, tout son cœur débordait de colère et de honte, pas une larme en retrouvant inanimé le corps, tout à l'heure plein de vie, du colporteur. Alors c'est un monstre, pensez-vous? Non, cela s'appelle maintenant un être bien organisé, bien équilibré, chez lequel une sensibilité exagérée viendrait rompre l'harmonie de ses facultés. Supposez, en effet, que le soir de sa fuite, en s'endormant dans le champ de blé, le souvenir de sa mère abaissant ses paupières par un baiser, ait abattu son courage, au lieu de traverser son esprit comme un éclair, que fût-il advenu? Il eût rebroussé chemin, imploré le pardon de ses parents et, dès lors, perdu l'héritage du colporteur.

Non, Rebb n'a besoin ni de l'amour paternel, ni de l'amitié fraternelle, ni des caresses de sa mère. Et si, parfois, il songe à la fille du comte, comme tout à l'heure au concert de la Brühlische-

Terrasse, ce n'est pas sans un mélange de haine et de vengeance. Mais rassurez-vous, il n'est ni sanguinaire, ni romanesque. Tel que je le pressens, il choisira une voie très pacifique, très raisonnable, très lucrative. C'est un enfant du siècle !

Considérons-le maintenant près du corps inanimé du colporteur, et nous verrons qu'il reste très humain et très *praktisch*, comme ils disent dans leur jargon franco-allemand.

« Pauvre Mendel, pense-t-il, il m'aimait bien !
« Sans lui, que serais-je devenu ? J'eusse peut-être été forcé d'accepter quelque sordide besogne, de garder dans quelque ferme les vaches ou les dindons, ou de manier le fer chez un forgeron ou la truelle chez un maçon, besogne indigne d'un vrai juif ? Au lieu de cela, il m'a initié au négoce, légué sa fortune, cette fortune gagnée à la sueur de son front. Il me reste maintenant à la faire fructifier, à l'augmenter. Oh ! il peut dormir tranquille dans sa tombe, je n'ouvrirai pas la main, de peur qu'elle ne s'en échappe. »

Cependant, quand au retour du cimetière, il se trouva seul dans la petite chambre de l'auberge, il éprouva comme un sentiment d'abandon et de découragement, de tristesse, d'isolement.

Pensez donc, il n'avait pas encore quinze ans ! Il fut sur le point de faiblir, de rentrer au bercail, non pas humblement, mais fièrement. N'était-il pas riche ? Quand, tout à coup, l'image du comte

se présenta de nouveau à son esprit. Qu'était-ce donc que quelques milliers de florins vis-à-vis de la fortune de ce seigneur qui, certainement, le méprisait encore davantage aujourd'hui ? Reparaître devant lui restait au-dessus de ses forces, il irait jusqu'au bout du voyage, brusquement et douloureusement interrompu.

Et qui sait, si, au but, ne l'attend pas une fortune plus grande ?

Ces réflexions l'avaient conduit au fond de la Bohême, où chaque jour, la famille du Randar attendait des nouvelles de l'enfant prodigue. Il se rappela la lettre de Mendel et en écrivit une seconde ainsi conçue :

« L'ami est mort, laissant sa fortune à Rebb
« Schmoul qui, plein de santé et d'espérance dans
« l'avenir, continue son commerce. Il embrasse
« père, mère, frères et sœurs. »

Si quelque doute était resté dans l'esprit du Randar à la réception de la première lettre, il se dissipait maintenant. Il n'y avait pas à s'y méprendre ; c'était bien l'écriture du fugitif. Et l'ami qui, en mourant, enrichissait Rebb, comment ne pas le reconnaître à sa conduite si cordiale, si dévouée, si généreuse ! On versa des larmes où le chagrin et la joie avaient leur part égale : chagrin de penser qu'un guide si sûr manquerait désormais à l'enfant, que l'ami de la famille ne lui parlerait plus d'elle, ne s'assoierait plus à son foyer ; joie de penser que la misère ne serait jamais le

compagnon de route de l'aventureux voyageur, que sa bourse bien garnie fournirait à tout le bien-être désirable; joie encore, joie immense en songeant au retour du successeur de Mendel, qui jamais n'y avait manqué. Rebb endosserait alors le cafetan de soie, se coifferait du bonnet de zibeline; et tous de rire à cette idée et de se réjouir à la pensée de revoir et d'entendre les récits du nouveau colporteur.

« Oui, dit le Randar, l'ancien s'en est allé au pays des étoiles; mais le petit reviendra..... peut-être! » Les enfants ne comprirent pas; mais la mère regarda son mari, en ajoutant :

« Que le jeune ressemble au vieux en toutes choses! C'est mon vœu le plus ardent! Pourquoi, père, as-tu dit peut-être? Oh! je t'en prie, n'ajoute pas de pressentiments si pénibles à mon cœur! »

Chacune des actions de Rebb révélait au Randar sa nature dépourvue de sensibilité, d'expansion, de cœur enfin. En effet, pas un mot de regret, pas trace de douleur, pas d'épanchement naïf, en apprenant à sa famille la mort de Mendel et l'héritage qu'il lui laissait. Non, pas une parole émue de chagrin ou de joie. Quatre lignes sèches comme les avis insérés dans l'*Anzeiger*. Pas le moindre cadeau aux frères et sœurs; pas un souvenir.

Pour le coup c'était bien un fin petit juif qui héritait de Mendel et qui allait continuer son commerce. En effet, il n'a pas marché seul une journée,

déployé son ballot une seule fois, sans mériter le surnom donné, bien à tort, à son prédécesseur.

Voyez plutôt comme il exploite fièrement la situation.

Dans chaque maison, il raconte la mort prématurée de Mendel, invente des paroles à l'adresse de tous ses clients, paroles d'adieu que le moribond aurait prononcées et qui touchaient profondément l'acheteur et surtout les acheteuses.

Aux regrets qu'il rencontrait partout sur son passage, en parlant de cette perte, Rebb Schmoul, par ses habiletés de langage, communiquait à ses auditeurs un attendrissement qui profitait à son négoce. Telle marchandise avait été achetée en vue de telle personne; telle autre devait être cédée à perte à une cliente qui s'était plainte d'un achat précédent. Ces ruses réussissaient si bien, qu'en arrivant à Vienne, tout le stock, laissé à Dresde, et reçu en différents endroits, était épuisé !

Jamais, non jamais, Mendel n'avait réalisé un bénéfice si prompt et si considérable.

Rebb Schmoul avait quinze ans sonnés quand il fit son entrée dans la capitale de l'Autriche, une raison au-dessus de son âge, un caractère déjà formé par les circonstances qu'il venait de traverser pendant une année. Dans ses pérégrinations, il réfléchissait beaucoup, et de ses réflexions, de ses calculs, naissait un plan de vie nouvelle. Celle d'un vulgaire colporteur ne suffisait plus à

son imagination, à sa vanité, à son ambition, à son amour-propre, cause première de sa fuite et de sa fortune naissante.

Dans le portefeuille, laissé par Mendel, se trouvait une lettre à l'adresse d'un de ses coreligionnaires, agent d'affaires à Vienne chargé du placement de son petit pécule. Il lui recommandait son protégé Rebb Schmoul, en le lui dépeignant comme un garçon d'intelligence vive et de ressources variées.

La première pensée du colporteur fut donc pour Moritz Kohn, auquel il demanda une place dans ses bureaux, afin, disait-il, de s'initier aux affaires. Celui-ci jugea, sans doute, qu'il avait la mine d'un fin petit juif, car il l'accueillit, sans résistance, à des appointements, minimes à la vérité, mais qui parurent superbes à notre jeune campagnard.

Il loua donc une petite chambre, voisine de la maison de son patron, déposa définitivement son bâton de voyage, son accoutrement trop rural, et se revêtit d'habits citadins, dans un de ces magasins où on s'habille de pied en cap à la minute, et se présenta, dès le lendemain, ainsi transformé, dans la salle où on allait l'installer comme commis aux écritures. Il n'allait plus être question pour lui d'explications sur le Talmud, et les pronostics du rabbin, qui rêvait en Rebb un successeur, ne se réaliseraient pas.

Le fin petit juif allait apprendre une science

autrement importante, autrement avantageuse, celle qui consiste à ruiner les chrétiens pour enrichir les juifs; science que les fils d'Israël pratiquent avec une audace, une habileté qu'un manque absolu de préjugés chrétiens rend de jour en jour plus féconde en résultats effrayants.

V

Je crois, par ma foi, que Rebb Schmoul a le désir de devenir un gentleman, à en juger par son assiduité dans tous les lieux publics, où l'on s'amuse à bon marché, conduit par un voisin de bureau, un Français, né malin, qui, moyennant un bock de bière, une entrée au concert du Prater, lui apprend sa langue, « la langue diplomatique » dit-il, et cette expression a singulièrement frappé l'esprit du nouvel employé de M. Kohn. Non pas que celui-ci s'imagine devenir un diplomate, fonction qu'il ignorait absolument avant que son camarade eût prononcé le mot; mais parce que cette expression lui révèle toutes sortes de pratiques dont il compte faire un usage immodéré et tout à fait nécessaire à celui qui veut se pousser dans le monde. Car, tout ce que Rebb Schmoul voit ou entrevoit seulement, le fortifie dans le projet de se pousser dans le monde.

Sans prétexte de leçons particulières de comp-

tabilité, il s'insinue dans la famille de son chef immédiat, M. Lévy. Plus tard il s'apercevra que le juif n'a pas, à proprement parler, de comptabilité personnelle, qu'il n'y a sur ses livres aucune trace de ses affaires ; qu'un morceau de papier recouvert de signes incompréhensibles aux chrétiens, suffit pour représenter les opérations les plus compliquées.

Cependant, pour le moment, il ne doit rien ignorer de ce qui a trait aux finances, rien négliger pour se faire bien venir de son chef de bureau, qui, dans la maison Kohn, semble n'avoir d'autre préoccupation, d'autre souci, que d'être un parfait employé, dévoué aux intérêts de son patron, mais qui, rentré chez lui, trouve M^{me} Lévy, épouse modèle, qui lui donna quatre filles sans dot, et, encore à cette heure avancée, sans mari. Comment alors ne pas prodiguer à son élève les avances les moins déguisées, élève que la faveur particulière de M. Kohn, jointe aux aptitudes spéciales, techniques, qu'il lui reconnaît, introduit dans les divers emplois d'une maison où on brasse toutes sortes d'affaires, élève enfin qui possède des rentes ?

Assurément, il n'est pas encore en âge de se marier, mais la cadette de ses filles non plus, et M. Lévy pense que le petit colporteur doit se trouver très fier de prendre le thé chaque soir dans la famille du premier employé de M. Kohn, très heureux de jouir d'un intérieur où il est traité tout à fait comme l'enfant de la maison.

Les années passeront ainsi ; un beau jour on déclarera que Rebb Schmoul est fiancé à Annchen et l'on attendra alors très tranquillement l'heure du mariage.

Comment M. Lévy, lui-même, traiterait-il de chimère un semblable projet ? N'y a-t-il pas vingt ans qu'il travaille chez M. Kohn, vingt ans qu'il arrive et qu'il part à la même heure, toujours le premier, toujours le dernier, comme doit le faire un bon chef de bureau ? Et quel plus beau titre pour un homme qui ne peut pas voler de ses propres ailes, parce qu'il ne possède pas de capital ?

C'est donc entendu, convenu, on a disposé de l'avenir de Rebb Schmoul, sans son consentement, hélas ! mais les choses ne peuvent tourner autrement. On ne négligera rien pour qu'il en soit ainsi.

D'ailleurs, Annchen aime déjà beaucoup Rebb ; elle lui brode, en ce moment, une paire de pantoufles d'un joli effet — un bouquet de *Vergissmeinnicht*. Le fond est vert tendre comme l'herbe des prés où poussent ces charmantes fleurs bleues. M^{me} Lévy se plaint bien quelquefois que les ouvrages de tapisserie sont très chers ; que l'appétit de son futur gendre est formidable, qu'il consomme une quantité énorme de *Butterboemischen*, surtout le dimanche, parce qu'on les remplit de bœuf fumé de Hambourg, voire même, aux grandes fêtes, d'aiguillettes d'oie fumée de Poméranie.

A ces réflexions sensées, et très véridiques, M. Lévy répond que longtemps il a touché le prix des leçons particulières de comptabilité et qu'il considère ce gain, bien imprévu, comme suffisamment rémunérateur des soupers de Rebb, repas consistant en deux tasses de thé, très léger et parcimonieusement sucré, accompagnées de *Pretzeln* ou de *Butter-Brod*. Puis il faut rendre cette justice à Rebb Schmoul qu'il n'a jamais manqué, l'été pendant les promenades, dans les concerts publics, d'offrir soit le café, soit la *Beer-kaldschaale*, à toute la famille. Aux jours de naissance, il n'oublie pas non plus d'apporter des bouquets à M^{me} Lévy et à ses quatre filles. Ces fleurs, il faut le reconnaître n'empruntent rien à la forme et à la couleur de celles qui croissent luxueusement dans les serres des horticulteurs en renom. Elles ne doivent rien à la science du jardinier; tout leur charme consiste dans le naturel, dans le parfum champêtre qu'elles exhalent, ornements encore rehaussés par la bonne grâce qui les offre et par la pensée amoureuse dont Annchen se plaît à les embellir.

Je ne sais pas si l'employé se rend un compte bien exact de la situation; il agit, en tout cas, avec beaucoup de circonspection, ne favorisant jamais de ses amabilités l'une des demoiselles Lévy aux dépens de ses sœurs, même quand leur mère se plaît à vanter devant lui le caractère *gemütlich* d'Anna, son excellente santé et la longueur de ses

cheveux blonds, dont il ne peut juger, mais qu'on serait très disposé à dérouler devant lui, s'il en témoignait le moindre désir.

Malheureusement, il n'exprime rien de pareil, et semble ne pas même comprendre qu'on puisse le soupçonner d'une semblable indiscretion. Il n'est pas peintre, et ne songe pas, par conséquent, à représenter sur la toile, et d'après nature, une Madeleine ou toute autre femme ayant, en signe de deuil ou de désespoir, ses cheveux dénoués sur les épaules, comme cela se voit au théâtre. Il résulte de tant de manœuvres perdues que M^{me} Lévy qui, au début, louait fort chez l'employé sa parfaite tenue, sa discrétion vis-à-vis de ses filles, commence à l'accuser de froideur, d'insensibilité, d'égoïsme même. Elle souhaiterait plus d'abandon, de laisser-aller, quand il donne le bras à Annchen ; qu'il dansât avec elle plusieurs fois quand elle conduit ses filles au bal du *Kaufmans-Verein*. N'est-ce pas de l'ingratitude ? car enfin c'est à ses leçons qu'il doit de savoir valser. C'est à la réception cordiale qu'il rencontre dans cette famille qu'il doit d'avoir perdu sa gaucherie et appris les manières du monde. Il faut croire que l'employé ne se dit rien de tout cela, puisqu'il persiste à gratifier également les quatre demoiselles Lévy d'une invitation à danser, même l'aînée qui dépasse la trentaine et la laideur permise. Il a aussi l'audace de comparer Anna à la fille du comte, au grand désavantage de la première. Il se souvient

des formes délicates de la compagne de ses jeux, qui font contraste avec la taille un peu massive qu'il a devant les yeux ; et cette comparaison le refroidit instantanément, quand il s'oublie, par mégarde, à faire un brin de cour à la fille cadette de la maison.

Oui, décidément, on sème en terre ingrate ; le jeune comptable a d'autres visées, que son trop naïf professeur aurait dû deviner. Si la tenue des livres ne garde plus de secrets pour ce pauvre M. Lévy, en revanche, il ignore la physiologie de l'ambitieux, ce qui lui réserve de cruelles désillusions. Il n'a pas compris que l'exercice favori du jeune employé est le saut du tremplin, d'où, chaque jour, il s'élance vers un objet que ses yeux, peu perspicaces ne découvrent pas, mais que le regard d'aigle de Rebb Schmoul entrevoit, au milieu de mille nuages obscurs, depuis le jour déjà loin où le comte lui interdisait l'entrée de son parc.

Il y avait une personne qui parlait plus haut à l'imagination de ce garçon de dix-huit ans : c'était M^{me} Kohn, chez laquelle il n'était point admis, mais qu'il apercevait, de loin en loin, dans des toilettes éclatantes, parée de diamants, et souvent escortée de jeunes hommes élégants. Pourquoi donc ne serait-il pas admis, lui aussi, à lui faire cortège ? Il tenterait l'aventure.

Un dimanche, au Prater, la voyant avec son mari, il s'approcha d'eux et les salua. M. Kohn,

fort satisfait de son assiduité au travail et de son intelligence, lui dit un bonjour familier et le nomma à sa femme, qui inclina légèrement la tête, tout en regardant d'un autre côté.

Il était toujours là, debout, son chapeau à la main, attendant qu'on le priât de s'asseoir, lorsqu'un groupe d'amis appartenant à la finance, au haut commerce, vint distraire l'attention de son patron. Un « à revoir, Schmoul » lui indiqua la conduite à tenir et il dut se retirer devant les beaux messieurs et les belles dames auxquels on ne daignait pas le présenter.

Son amour-propre souffrit beaucoup dans cette circonstance, non pas seulement parce que M^{me} Kohn n'avait pas daigné lui adresser la parole, mais encore de la découverte qu'il venait de faire. Jusque-là, il n'avait pas conscience de sa position, il ne connaissait que *grosso modo* la différence des situations. Certes, il n'eût jamais cru possible, pour lui, de se mêler à cette aristocratie qu'il connaissait depuis son enfance et qu'il apercevait soit à l'Opéra, dans tout son éclat, soit dans ses voitures sillonnant la ville. Mais qu'il ne fût pas admis dans la compagnie de son patron, agent d'affaires qui ne devait ses relations mondaines qu'à la beauté de sa femme, voilà ce qui le frappait comme une révélation pleine de conséquences pénibles, de difficultés sur lesquelles il ne comptait pas. Le chemin de la vie, c'est-à-dire la route

de la fortune, ce qui était à ses yeux une seule et même chose, se hérissait tout à coup d'obstacles imprévus et difficiles à franchir.

Esprit logique, concentré en lui-même, il allait tout de suite au delà du fait, l'étudiant dans ses résultats nécessaires ou seulement probables. Ce qui, donc, le frappa, ce fut sa solitude presque absolue, la distance qui le séparait de ceux qui étaient arrivés. Il pensa : Premièrement l'Empereur, puis l'aristocratie, les seigneurs; ensuite la bourgeoisie, enfin le peuple. Et moi, que suis-je? L'employé subalterne, salarié et juif, d'un autre juif fier de ses écus, trop fier pour m'admettre, moi, chétif, dans sa société. Et mon peuple tout entier depuis Rothschild jusqu'à moi, relégué au ghetto, obéissant à des lois spéciales, méprisé du chrétien. Donc, deux barrières, deux ennemis presque : d'abord le chrétien c'est-à-dire la victime à dépouiller, à ruiner à mon profit; le juif sorti de l'obscurité, enflé de sa richesse, dédaigneux des petits, des pauvres, c'est-à-dire le modèle à atteindre, à égaler, à surpasser! J'attendrai.

Un matin, son patron lui fit dire de passer à son cabinet.

« Schmoul, écoutez-moi, lui dit-il. Je veux voir si vous êtes un habile homme. M^{me} Kohn a grande envie d'un tableau de l'école italienne, représentant plusieurs dames faisant de la musique. Le marchand Wolf lui en demande mille florins. Si

vous pouvez l'obtenir pour la moitié, je vous donnerai une bonne commission. »

Assurément le « fin petit juif » ne resta pas insensible au gain promis, mais, dans la disposition d'esprit où il se trouvait qu'était-ce à côté de la perspective qui s'ouvrait, d'une façon bien inattendue, de s'introduire chez la femme de son patron ? La dédaigneuse, hautaine et belle M^{me} Kohn avait donc besoin de lui. Quelle aubaine inespérée ! Il s'agissait maintenant d'en tirer parti et profit.

Son voisin de bureau, ce Français qui lui apprenait sa langue, l'avait mis en relation avec un peintre parisien, occupé en ce moment à faire le portrait d'une grande dame de la cour. En homme pratique, il l'alla trouver et le pria de l'accompagner chez Wolf. Chemin faisant, il lui expliqua son but et son projet, et l'on arrêta les moyens de les mener à bonne fin.

Les deux alliés inspectèrent la boutique, marchandèrent plusieurs toiles et notamment l'objet des convoitises de M^{me} Kohn.

« Combien cette copie du Bonifacio Veneziano ? dit le peintre. Elle n'est pas mauvaise et l'on a su lui donner la couleur de l'époque.

— Vous vous trompez, Monsieur, répondit Wolf, surpris et vexé de voir que la fraude était éventée ; cette toile a été faite, sous les yeux du maître, par un de ses élèves.

— Vous pouvez conter cette fable à un bourgeois, M. Wolf, mais pas à un artiste.

— Telle qu'elle est j'en donne cinq cents florins, ajouta Rebb Schmoul.

— Vous êtes fou, mon cher, reprit le peintre. Moi qui vous parle, j'ai acheté des copies à Venise même pour l'un de mes amis. Le prix en varie de trois cents à mille francs, selon la dimension de la toile. »

Wolf, comprenant tout de suite que le peintre français allait répéter son opinion à tous les échos, opinion qui faisait loi, car il portait un nom célèbre, changea de ton, discuta l'œuvre, offrit d'autres tableaux à ses visiteurs et finalement céda la copie au prix offert et en réalité supérieur à la valeur réelle.

Rebb Schmoul remercia le peintre qui se mit à sa disposition, retourna aux bureaux, apprit la bonne nouvelle à son patron qui lui compta les cinq cents florins, plus la commission promise. Une heure plus tard, l'employé faisait son entrée dans le salon de M^{me} Kohn avec le trophée de sa victoire.

— Je n'en crois ni mes yeux, ni mes oreilles, mon cher monsieur Schmoul, car je connais Wolf et le sais très entêté. Pas une seule fois je n'ai pu conclure une affaire avec lui et cependant j'ai le goût des tableaux. Aussi je ne sais comment vous remercier. Soyez assuré que je demanderai à mon mari d'augmenter vos appointements. Je suis ravie de posséder ce tableau italien. Comme ces femmes blondes sont belles ! Qui sait si ce n'est pas un Titien ?

— Madame, je serai heureux de pouvoir vous être utile. Veuillez ne rien demander pour moi à M. Kohn. La meilleure récompense, je la trouverai ici.

— Comment cela, monsieur Schmoul ?

— Oui, Madame, si vous voulez bien m'autoriser à venir vous rendre compte de mes découvertes artistiques.

— Mais vous n'avez jamais étudié la peinture ? on m'a dit qu'avant d'entrer chez mon mari, vous étiez colporteur !

— Sans être peintre, Madame, j'ai pu cependant vous procurer un tableau pour la moitié du prix demandé ; c'est, sans doute, qu'à défaut de me bien connaître en peinture, je me connais en acquisitions. Vous pourrez, Madame, renouveler l'expérience, quand vous voudrez. Pendant près d'une année, j'ai, en effet, accompagné un colporteur qui, en mourant, m'a institué son héritier. Il pensait que ce métier deviendrait pour moi une bonne école commerciale, et je viens de vous donner la preuve qu'il ne se trompait pas. Aujourd'hui, je peux vivre sans les appointements que me donne M. Kohn dans la maison de mon père, l'un des plus riches Randar de la Bohême. Mon origine n'est donc pas de celles que l'on cache.

— Je n'ai jamais eu la pensée de vous blesser, mon cher monsieur Schmoul, et surtout à l'instant où je vous remerciais d'un service. J'aurai certai-

nement recours, de nouveau, à votre obligeance.

Sur ces mots, l'employé salua et sortit si peu satisfait de son entrée dans ce salon qu'il se demandait s'il y rentrerait. Il se sentait froissé, humilié par le ton dédaigneux de la femme à laquelle il rêvait de plaire peu d'heures auparavant. Son amour-propre souffrirait-il donc toujours ?

M^{me} Kohn allait atteindre la frontière redoutée des coquettes, celle qui les sépare de la jeunesse pour les rapprocher de la vieillesse, cette frontière où, sous leur main, l'art vient au secours de la nature à son automne ; cette frontière où les très jeunes gens s'embusquent souvent pour profiter des derniers feux du soleil couchant. Elle avait été fort belle, adroitement galante, très adulée, courtisée même par les hommes de l'aristocratie et assez heureuse pour faire tourner son succès au profit de la maison Kohn, petite boutique de prêteur sur gages, au début, aujourd'hui maison de banque de second ordre. Provoquante de tournure et, dans ses accoutrements, grande, majestueuse, chargée de bijoux, elle éblouissait complètement le modeste employé de son mari, habitué à l'honnête simplicité de M^{lle} Lévy.

Comme sa vanité et sa confiance dans la destinée étaient sans bornes, il se haussait en imagination, jusqu'à la bienveillance de M^{me} Kohn et se grisait de cette perspective, où il se voyait

son « patito » reconnu, avoué, enfin presque un homme d'importance.

Mais voilà qu'elle le rejetait d'un mot dans le chemin qu'il n'entendait plus suivre, le chemin poussiéreux, boueux, du colporteur ! Comment allait-il en sortir et ressaisir le fil conducteur de ses brillantes aspirations ?

Un samedi, peu d'instants avant la fermeture des bureaux, M. Kohn le fit appeler dans son cabinet, aubaine rare et très enviée, car il ne communiquait avec ses employés que par l'entremise de M. Lévy.

— Schmoul, lui dit-il, voilà un travail dont j'aurais besoin demain avant midi. Je vous le confie. Vous me l'apporterez à mon appartement. Ces heures supplémentaires de travail vous seront comptées à part.

L'employé considéra le dossier, vit ce dont il s'agissait, adressa deux ou trois questions y relatives à son patron, et se retira, en l'assurant de sa ponctualité.

Ce soir-là, il fit très peu de frais pour M^{lle} Anna, ne s'aperçut pas que les *Pretzeln* croquaient sous la dent comme de vieilles croûtes, et oublia de féliciter l'ainée des filles de l'expression qu'elle venait de mettre dans l'« Adieu » de Schubert, un adieu qui résumait à ses yeux celui qu'elle adressait à toutes les illusions de la jeunesse.

M^{me} Lévy remarqua qu'il était distrait, préoccupé, et chercha à en deviner la cause. Il allait

peut-être se déclarer, lui demander un entretien particulier, lui parler d'Annchen.

Elle redoutait un peu cette explication; car enfin, il n'avait que dix-huit ans, et il lui faudrait atteindre sa majorité! Du reste, le temps des fiançailles était le plus heureux. N'avait-elle pas été fiancée pendant cinq ans avant d'épouser M. Lévy? Elle ne voyait aucun inconvénient à déclarer Rebb Schmoul comme le futur mari d'Anna.

La faveur dont il jouissait près de M. Kohn grandissait et tout annonçait un avancement considérable et prochain.

M. Lévy lui-même en eût été jaloux, s'il se fût agi de tout autre que de son élève et de son futur gendre. Non seulement on chargeait celui-ci de travaux supplémentaires dont il ne rendait compte qu'au patron, mais on l'introduisait à son domicile particulier où, lui, Lévy, n'allait qu'une fois l'an, le 1^{er} janvier, accompagné des autres employés, et encore cette réception avait-elle lieu dans son cabinet de travail, M^{me} Kohn interdisant l'entrée de ses appartements aux employés de la maison de banque.

Rebb Schmoul avait été reçu par la patronne dans son salon et cette marque de haute distinction lui donnait, aux yeux de la famille Lévy, un lustre éclatant, lui créait une situation très enviable que, dans ses rêves, M^{me} Lévy se plaisait à faire partager à Annchen.

Si elle avait su, la brave femme, que Schmoul n'avait pas été invité à s'asseoir, qu'on l'avait traité en inférieur, en le gratifiant de quelques florins comme un vulgaire courtier, cela eût légèrement terni tous ces beaux avantages, mais elle ignorait ces détails et bien d'autres choses plus tristes, que l'avenir lui révélera.

A chaque jour suffit sa peine, et ce soir-là, elle n'eût pas à entendre les confidences de Rebb Schmoul, à l'assurer de sa bonne volonté et de l'affection d'Anna, une affection solide dont rien et personne ne la distrairaient jusqu'au jour où elle aurait le bonheur de mettre sa main dans celle de son mari. Non, l'employé se retira de bonne heure, une besogne pressée le rappelait dans sa chambrette, où l'on aperçoit dans un coin deux bâtons de houx, dont on ne se servait plus depuis trois ans.

Le lendemain, il apportait à son patron, à l'heure dite, le mémoire commandé. Encore un mauvais juif que le rabbin de Dresde aurait pu signaler et stigmatiser, comme s'occupant d'affaires le jour du sabbat. Il parcourut le travail, le biffa dans certains endroits, y fit des ratures, des changements, si bien que l'employé fut obligé, séance tenante, de recopier, de remettre au net, comme l'on dit, les passages corrigés. Comme il terminait, un domestique vint annoncer à M. Kohn que le dîner était servi.

— Schmoul, dit-il, vous resterez à dîner avec

nous ! Et l'on passa au salon, d'où M^{me} Kohn s'était déjà rendue à la salle à manger et où on la rejoignit.

— J'ai retenu M. Schmoul à dîner, dit le banquier, nous avons à travailler ensemble.

— Très juste, très juste, repartit M^{me} Kohn. Eh bien, monsieur Schmoul, à quand vos fiançailles avec la cadette du vieux Lévy ! D'après ce qu'on dit, vous faites une bonne action en choisissant cette jeune fille. Ses sœurs ne sont pas aussi heureuses et restent à la charge de ce pauvre homme, que mon mari garde par commisération, car il est tout à fait usé. Tous mes compliments.

Ce n'était pas chose facile d'intimider Rebb Schmoul. Dans son commerce, pendant ses voyages pédestres, jamais petits ou grands ne l'avaient pris au dépourvu d'une réponse. Cette fois-ci, les toiles de Saxe n'étaient pas en cause, et il balbutia quelques paroles. Pardonnons à son précoce génie cette éclipse momentanée et, disons-le, bien excusable. Il s'asseyait pour la première fois à la table de son patron, un homme riche, un parvenu, et la façon de s'y comporter le troublait, n'ayant jamais mangé que chez des paysans, dans des auberges de bas étage. Même chez M^{me} Lévy, par raison d'économie, on ne l'invitait pas à dîner ; il n'était reçu qu'à l'heure du souper ou pour mieux dire du thé, qui en tenait lieu. Il ignorait complètement le code de M^{me} de Bassenville et ignorant les usages, craignait de paraître gauche,

aux yeux de celle qui absorbait ses pensées. Et, au milieu de ces perplexités, la voilà qui lui parle de son futur mariage avec la pauvre fille sans dot d'un pauvre employé ! Vraiment ce n'était pas généreux. Mais la belle et fière M^{me} Kohn ne se doute pas que le petit bureaucrate ose lever jusqu'à sa très imposante personne son regard enflammé et ses prétentions victorieuses. Elle l'apprendra cependant, à sa plus profonde confusion, un jour, en faisant à Schmoul le très grand honneur de l'emmener en droschki visiter un magasin de bric-à-brac.

Elle le tient pour un malin petit juif en matière de négoce et voudrait bien enrichir son appartement de bibelots habilement achetés.

Ce jour arriva bientôt.

Ah ! elle le soumit à une rude épreuve et je ne voudrais pas garantir qu'il en sortit à son avantage. En effet, on roula de rue en rue et si vite (n'oublions pas que nous sommes à Vienne, où les coutumes du cocher parisien ne sont pas admises) qu'on arriva chez le marchand avant que Rebb Schmoul eût le temps d'arrêter son plan de campagne.

— Vous entendez, mon cher M. Schmoul, vous serez bien amical, en revenant ici dans quelques jours. Il me faut absolument la montre Louis XV et le tableau hollandais. Mais ces deux objets sont beaucoup trop chers. Comme je l'ai insinué je n'en voudrais pas pour la moitié. Mais entre nous,

je les prendrais tout de suite à ce prix. Que cela vous serve de point de départ dans vos négociations.

Puis on remonta en voiture. L'imagination de M^{me} Kohn, qui se souvient du Bonifacio Veneziano, ne met plus de bornes à ses désirs, à sa reconnaissance passée et à venir.

Toutes les épithètes y passent, sans mesure, sans nuances, sans ménagements. Elle aime tant les bibelots ! Elle jouit tellement d'avance du plaisir de montrer son Holbein, de porter à sa châtelaine la montre ornée d'un portrait émaillé, celui d'une des maîtresses de Louis XV ! *Freundlich ! liebenswürdig ! gefällig ! herzlich !* Rebb Schmoul sera tout cela s'il rapporte les objets à sa patronne, qui fera pour lui tout ce qu'il souhaitera.

Or, trop innocent colporteur, tu ne sais donc pas que les mots, en passant des lèvres des servantes de la Bohême sur celles des dames viennoises prennent un tout autre sens ; ou plutôt qu'ils n'en ont plus aucun ! Toutes ces épithètes qui chatouillent si agréablement ton oreille sont débitées avec une parfaite indifférence sans qu'on pense le moins du monde à leur signification vraie. Ce sont autant de formules que tu apprendras toi-même, avec le temps, quand tu auras des sollicitateurs ; et ils viendront, je n'en doute pas. Tu as profondément étudié le commerce de la toile et le groupement des chiffres, en florins et en thalers, mais tu n'as pas assez pénétré le caractère féminin, le

tempérament féminin, le cœur féminin, pour t'aventurer dans les chemins mouvementés, tortueux, pleins de soubresauts et de surprises, de la galanterie.

A la mine de M^{me} Kohn, je vois que tu as fait un pas de clerc. Je ne puis savoir au juste jusqu'à quel point tu t'es fourvoyé, quelle tournure tu as donné à ta déclaration. Tu as parlé si bas, d'une voix si mal assurée que je ne l'ai pas entendue. M^{me} Kohn, non plus, n'a pas bien compris ; mais elle a souri dédaigneusement, haussé légèrement les épaules, en prononçant le mot « enfantillage » ce qui indique généralement un échec. Elle n'a pas insisté, n'a montré aucune colère. La chose n'en vaut pas la peine. Quand elle fait arrêter sa voiture, elle ne pense déjà plus à la tentative avortée et maladroite de l'employé, qu'elle regarde même avec bienveillance, pour ne pas dire avec pitié ; elle lui tend la main très simplement, en disant : « Cher monsieur Schmoul, ne m'oubliez pas ! »

Non, il ne l'oubliera pas. Elle y peut compter. En revanche le tableau hollandais n'ornera pas son salon. Rebb Schmoul l'a fait acheter par une des amies de M^{me} Kohn. Sa rivale en élégance et en succès n'a pas manqué de raconter l'aventure à son entourage au plus grand dépit de la femme du banquier.

— Mais aussi lui dit-on de tous côtés, pourquoi en avoir offert un prix ridicule ? Décidément, vous

n'avez pas de chance en tableaux, car Wolf se vante de vous avoir vendu une copie pour un original.

Quand à la jolie montre Louis XV, M^{me} Kohn ne l'accrochera pas à sa châtelaine. Elle a beaucoup de valeur et le portraitiste français l'a achetée à très bon compte, prétend-il.

Pas moyen d'en vouloir à l'employé, auquel on avait recommandé d'attendre quelques jours. Toutefois, la vengeance est complète et notre Viennoise a bien peu de perspicacité si elle ne flaire pas la main du « fin petit juif » dans cette double mésaventure.

Allons Schmoul, il faut décamper. M'est avis que tu n'as plus rien à faire à Vienne. C'est d'ailleurs ce que pense son patron qui lui tient à peu près ce langage, à la suite d'une demande d'un plus fort traitement et d'un intérêt dans la maison.

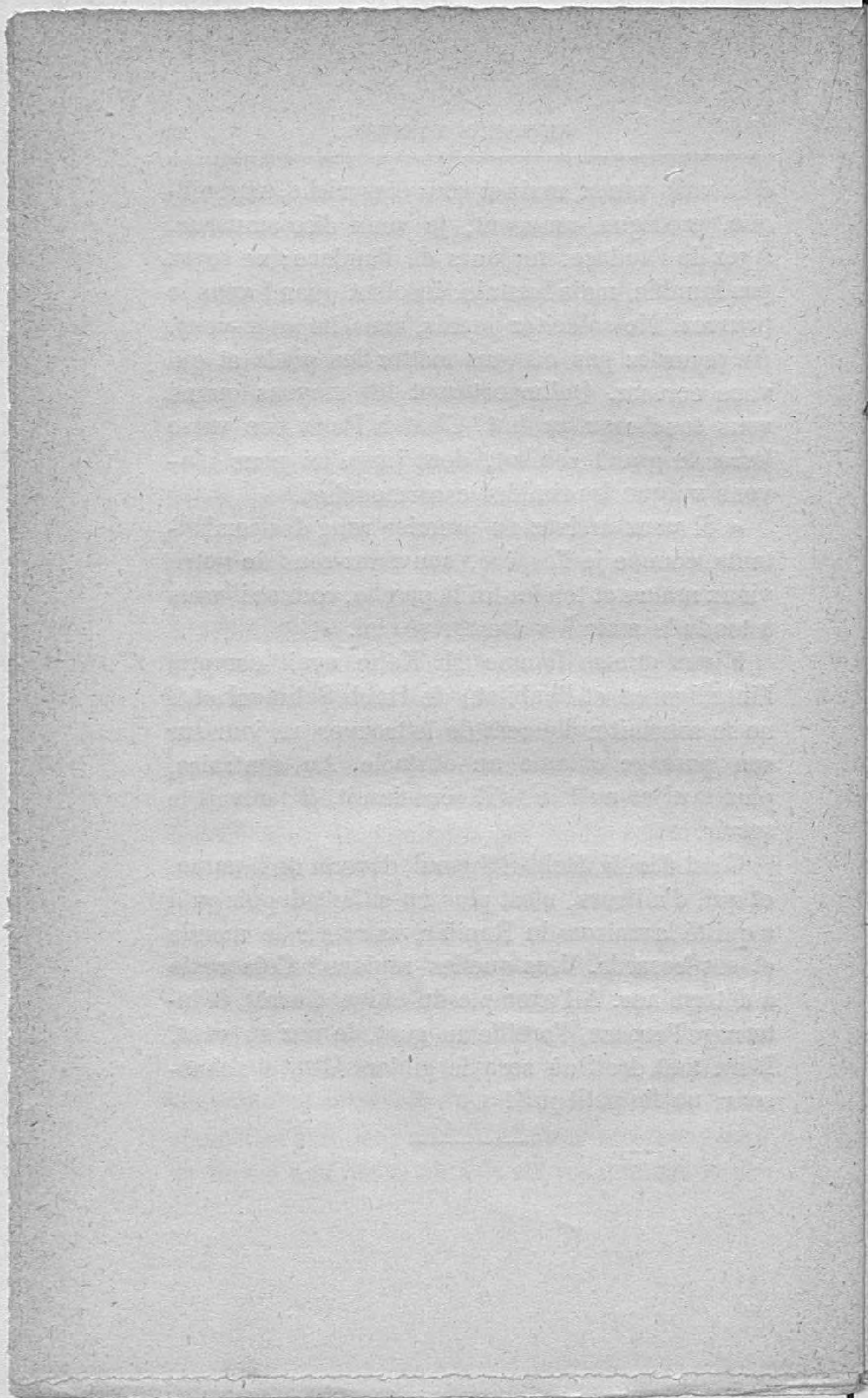
« Mon cher garçon, malgré le cas que je fais de vos services, je n'entends pas vous retenir dans ma maison. Vous y avez puisé les bonnes traditions de notre peuple et elles vous aideront à réussir dans les affaires que vous entreprendrez. Je ne vous conseille pas de rester ici. La place est encombrée d'hommes puissants qui se disputent les rares affaires de ce pays timoré où vous seriez écrasé. Croyez-moi, fuyez loin vers la Jérusalem nouvelle, où n'existe plus aucune barrière entre nous et le chrétien, où l'on aime le nouveau, où il en faut à tout prix, où l'on ne vous demande pas

d'où vous venez, mais si vous êtes riche, magnifique, prodigue, amusant, je veux dire amuseur. Ayez de l'audace, toujours de l'audace; ne soyez pas humble, mais hautain, insolent quand vous le pourrez. Ne sollicitez jamais, mais imposez-vous. Ne regardez pas où vous mettez les pieds et qui vous écrasez. Qu'importeront les moyens quand vous toucherez au but? C'est à Paris que va se livrer le grand combat, dont jusqu'ici nous n'avons vu que les timides escarmouches.

« Si vous arrivez au premier rang des combattants, comme je l'espère, souvenez-vous de votre vieux maître et tendez-lui la perche, comme il vous a tendu la main à votre arrivée ici. »

Mieux que sa femme M. Kohn avait compris l'intelligence et l'habileté de Rebb Schmoul et il ne se souciait nullement de le trouver un jour sur son passage comme un obstacle. Au contraire, plus tard et au loin, s'il réussissait, il pouvait le servir.

C'est décidé, Rebb Schmoul, devenu un homme, et qui, d'ailleurs, n'est plus un enfant depuis qu'il a quitté la maison du Randar, va courir le monde et ses hasards. Vers quelles régions? Cela reste à déterminer. A l'exemple du chien d'arrêt, il interroge l'espace, l'oreille au guet, le nez au vent. Il ira tout droit où sera le gibier. C'est un chasseur, un fin petit juif!



VI

Paris venait d'ouvrir ses portes au monde entier. L'exposition universelle conviait à une lutte pacifique les industries et les arts. Des quatre points cardinaux affluaient les visiteurs de toutes les couleurs, de toutes les civilisations, de tous les rangs.

Tous avaient été appelés, tous étaient admis, égaux devant le tourniquet. Ce fut une immense mêlée de peuples. Paris multipliait ses fêtes, ses spectacles, ses féeries, pour amuser ces foules, avides de plaisir. Les rois, seuls, manquaient; et ceux qui venaient à cette foire grandiose, laissaient leur couronne et leur titre dans leurs États. Qui donc aurait reçu les souverains? Ici, le trône est renversé, le roi en exil. Nous n'obéissons plus à un seul, ô honte passée. Nos fiertés ne salueraient plus Louis XIV ou Napoléon, la gloire, le génie. Un être abstrait — le nombre — gouverne et fait ripaille. Payons!

C'est ce que faisait largement un profond phi-

losophe, débarqué naguère dans la grande ville. Il payait et payait sans compter. En homme avisé, il parcourait, à son lever, les nouvelles, ce qu'en argot de journalisme on appelle les « Échos » des gazettes bien achalandées, persuadé qu'il trouverait dans ces menus propos, tout ce qu'il lui importait de savoir dans une ville, dans un pays aussi frivoles.

Un matin donc il lut dans un journal qui sait allier l'agréable à l'utile, le profane au sacré, une liste de souscriptions en faveur des inondés de je ne sais plus quelle province. Les gros banquiers, les petits ministres avaient souscrit pour mille francs. Lui porta au journal, non sans en demander un reçu, une somme de dix mille francs !

— Au nom de qui ? demanda le caissier.

— Le baron de Rakonitz.

C'était la première fois que ce nom frappait les oreilles et les yeux du Parisien. A midi, chez Bignon, d'une table à l'autre, on se demandait : « Quel est donc ce nabab qui souscrit, ce matin, pour dix mille francs ? » A la Bourse, même question ; le soir, dans les salons, même question à laquelle personne ne pouvait répondre. Et les « reporters » de se mettre en campagne et de rédiger des échos, dissemblables, d'ailleurs, si ce n'est par la forme, du moins par le fond. Une seule chose, l'adresse de l'opulent souscripteur ne variait pas. Le plus osé des nouvellistes avait adressé, rue de Monceau, la supplique suivante :

« Monsieur le baron,

« J'aurai l'honneur de me présenter demain matin, à dix heures, à votre hôtel, dans le but de vous entretenir quelques instants au sujet de votre souscription pour les inondés.

« Veuillez agréer, monsieur le baron, etc.

« L'INDISCRET,

« Rédacteur du ***. »

A l'heure indiquée, on l'introduisit chez le noble étranger, et ce colloque, tout à fait authentique, s'établissait entre eux :

— Je viens, monsieur le baron, de la part de mon directeur, vous remercier du don magnifique que vous avez bien voulu nous adresser.

— Vous n'avez point à me remercier, Monsieur. Mon offrande est toute naturelle dans une circonstance aussi triste. S'élève-t'il donc une difficulté ?

— Non, monsieur le baron. Je vous avouerai que ma visite avait encore pour but de vous présenter à nos nombreux lecteurs, si vous voulez bien m'y autoriser.

— Mais en quoi ma personne peut-elle intéresser le public parisien ?

— Que vous le vouliez ou non, monsieur le

baron, depuis hier vous êtes un homme célèbre, et les célébrités nous appartiennent.

— Les Français sont donc bien curieux ?

— Très badauds, monsieur le baron. Demain on s'arrachera mon article, si vous voulez bien m'aider dans votre biographie.

— Monsieur, il me répugnerait à la fois de refuser de vous satisfaire, après la démarche bienveillante que vous faites près de moi, et aussi de me mettre en scène. D'ailleurs, je ne suis pas un homme public et ma vie n'offre vraiment rien d'intéressant pour vos lecteurs.

— Quelques dates, quelques épisodes, quelques traits, monsieur le baron, me suffiront.

— Puisque vous insistez, je vous dirai que je suis sujet de S. M. l'Empereur d'Autriche, et que je suis né en Bohême. J'ai beaucoup voyagé, m'occupant ici et là d'affaires financières. Paris est ma dernière étape, la ville où je veux vivre tout le temps que je ne passerai pas dans mes terres. A peine débarqué, j'ai acquis cet hôtel que mon ami, le prince Ravioli, a bien voulu me céder, après y avoir dépensé plusieurs millions. Je suis garçon et ne songe pas au mariage. Jouir des trésors artistiques de Paris, de la grâce de ses femmes, de l'esprit de vos gens de lettres, faire le bien toutes les fois qu'on m'en fournira l'occasion. Tels sont mes projets.

Sur ces mots, le baron se leva de son fauteuil, j'allais dire de la sellette où on l'avait cloué

malgré lui, du moins en apparence, indiquant à son interlocuteur que l'interrogatoire n'irait pas plus loin. Je dis en apparence, car, le lendemain, un sourire de satisfaction effleura ses lèvres, en trouvant dans le journal sa conversation avec le journaliste. Il avait dit ce qu'il voulait faire savoir et rien que cela. Sans chercher la publicité, il la trouvait installée à sa porte, guettant toutes ses actions, les mettant en lumière, les louant, jusqu'à nouvel ordre, et le mot « ordre » est ici le mot propre. Comme on dit au théâtre, on lui « faisait son entrée » en proclamant sa générosité, en annonçant à son de trompe l'arrivée à Paris d'un millionnaire, disposé aux largesses, déjà propriétaire d'un palais, où sans doute, il donnerait des fêtes, enfin d'un gentilhomme du meilleur monde. »

Vous avez bien lu : « un gentilhomme du meilleur monde ! » C'est là une des phrases consacrées par le « reportage » et que le prince Ravioli trouve très agréable pour son nouvel ami, qui, sur son conseil, remit sa carte, illustrée d'un tortil de baron, au rédacteur en chef du bienveillant journal.

LE BARON S. DE RAKONITZ

RUE MONCEAU.

Nous qui n'avons pas commis l'indiscrétion d'interroger le richissime baron, par l'excellente raison que nous le connaissons depuis sa plus tendre enfance, nous dirons qu'il s'appelait tout simplement et très humblement Rebb Schmoul, fils de Pan Schmoul, le Randar de la petite ville de Rakonitz, en Bohême. Et nous n'hésiterons pas davantage à reconnaître que ce titre et ce nom de baron de Rakonitz ont beaucoup meilleur air, sur une carte de visite, destinée à être lancée dans le « meilleur monde », que celui de Schmoul, fort commun et très hébraïque. Souffrez, toutefois, que nous lui rendions un dernier et légitime hommage avant de nous séparer de lui. Peut-être le retrouverons-nous au moment fatal, où un greffier de mairie exigera impérieusement et malencontreusement (son excuse sera qu'il n'est pas encore du meilleur monde) que le nom de Schmoul figure sur un acte de mariage ou autre. Il est laid, trivial, j'en conviens, mais enfin le petit Rebb ne l'avait pas choisi. C'était le nom porté par sa famille depuis les temps les plus reculés, très honoré dans le pays et même dans les contrées lointaines, où les schnorrer racontaient l'hospitalité proverbial du Randar.

Jamais, assurément, il n'eût pu s'accoler au nom illustre et très chrétien d'un seigneur bohême, pas même au nom bourgeois d'une fille de la place Royale, de cette vieille et fière bourgeoisie de Paris qui donna des ducs et pairs à la France ; mais enfin

il eût trouvé au ghetto quelque belle fille heureuse de le porter honnêtement, si Rebb Schmoul, dominé par la forte impression de certaine scène de ses quatorze ans, ne fût resté fidèle au plan qu'il s'était tracé ! « Je me vengerai des dédains du comte, en devenant plus riche que lui et alors, « nous verrons », se répétait-il souvent, en parcourant les routes de la Bohême et plus tard les rues de Vienne.

Et voilà que l'heure de la vengeance sonnait. Il était riche, anobli. Un roitelet, auquel il avait prêté de l'argent, lui avait octroyé le titre de baron, auquel il ajoutait en contrebande le nom de son pays natal.

Il parcourait les salons de son hôtel, interrogeant l'avenir, calculant le présent.

Comment couronnerait-il l'édifice si laborieusement construit ? Le souvenir de la fille du comte lui monta au cerveau.

« J'irai, pense-t-il, me présenter devant elle et lui rappellerai les jeux de notre enfance, si brusquement interrompus, les bouquets cueillis par moi dans la prairie et qu'elle attachait à sa ceinture, les rêves, surpris par ma mère, où je me croyais son fiancé ; je lui raconterai ma peine de me voir banni de sa présence et l'exil souffert pour elle.

« Fille ou épouse, elle sera, peut-être, touchée et alors... Mais non, ces souvenirs s'effacent ; en la revoyant, je ne la reconnaitrais pas ; rien en moi ne me dirait : « C'est elle ! »

« Non, je n'ai plus de cœur, il s'est usé à la recherche de l'or, mon unique passion. »

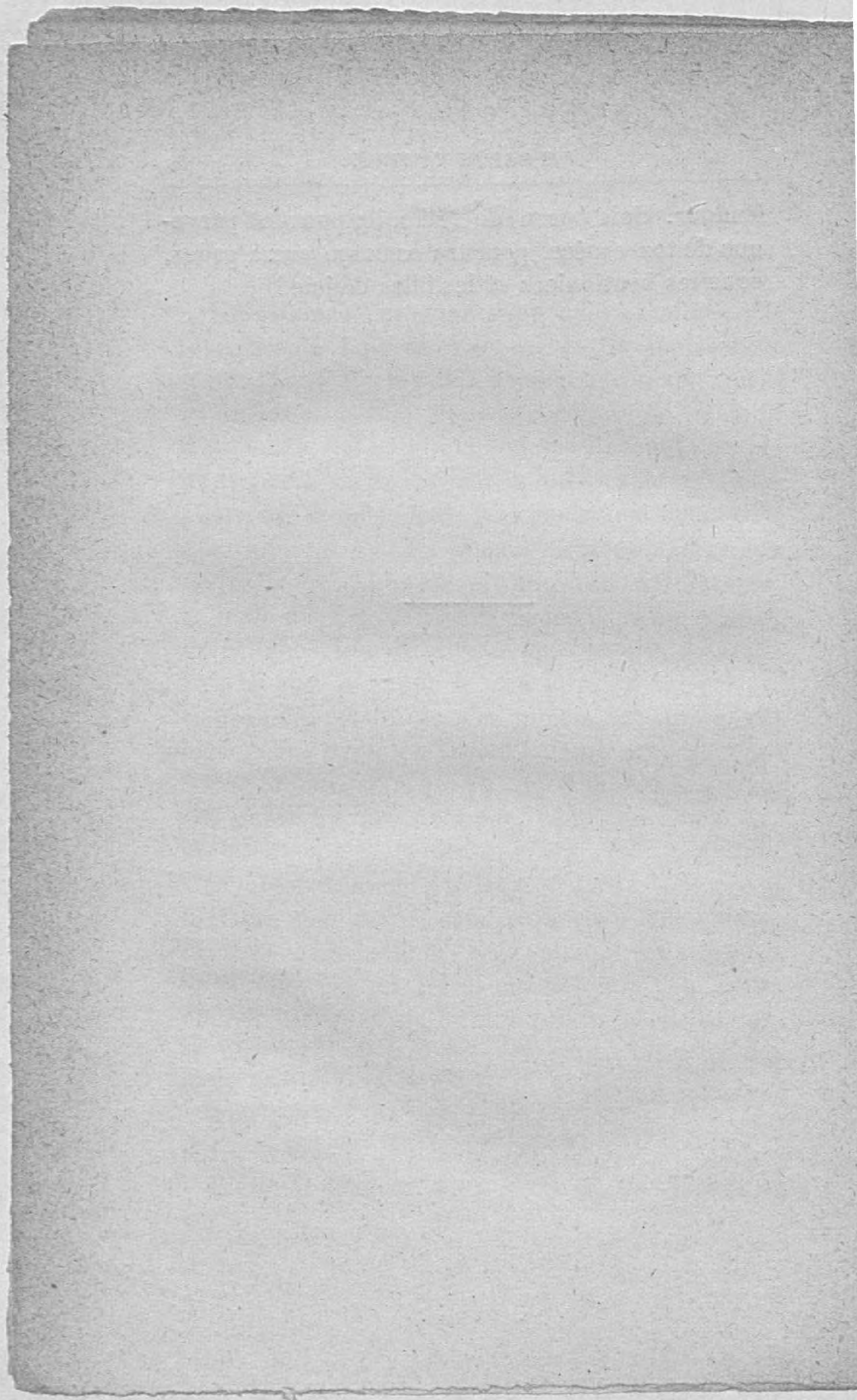
Que reste-t-il de toi, Rebb Schmoul ? Réponds !

Un estomac ! estomac repu de victuailles, une imagination enivrée d'argent et de jouissances matérielles ! Tu me fais horreur ! Non seulement tu as oublié la fille du seigneur chrétien, mais tu n'as jamais fait halte à la fontaine devant la beauté de Rebecca, tu ne l'as jamais aidé à charger l'amphore sur sa noble tête ! Non seulement une parole d'amour vrai ne t'est jamais montée du cœur aux lèvres lorsque Anna Meyer t'entraînait frémissante, sa main dans ta main, son regard dans ton regard, au rythme d'une valse folle, mais encore, ô honte ! tu n'as pas accompli le vœu sacré du colporteur, sa dernière prière. Tu n'es jamais revenu au village serrer dans tes bras d'homme ceux qui t'ont donné le jour, celle qui t'a nourri de son lait, celle qui guida tes premiers pas, celle qui berça ton premier sommeil et tes premiers rêves ! Maintenant, Rebb Schmoul, il est trop tard ! Ton père et ta mère sont morts, sans avoir revu leur enfant, fils ingrat, fils indigne ! Sois satisfait, tu n'as plus de famille, car tes frères et tes sœurs t'ont maudit, en essuyant les larmes que tu faisais couler, et, plus tard, en fermant pieusement les yeux des deux vieillards désespérés.

Aujourd'hui, ils te renient du fond de leur tombeau, comme tu renies le nom de tes pères.

Efface-le donc, ce nom, jusqu'ici sans tache, de

Randar. Sois baron de Rakonitz pour les parvenus de ton espèce, pour tes commensaux à gages, pour les boutiquiers et les filles de joie !



VII

Revenons en arrière, pour un instant.

Rebb Schmoul a réalisé ses valeurs dans d'excellentes conditions et, comme il l'a déjà fait deux fois, il interroge le destin.

Au milieu de ses perplexités, de ses hésitations, il entend un coup de canon retentir du côté de l'Orient. Alors il n'hésite plus. C'est là qu'il ira, que le Dieu d'Israël l'appelle. Le commis de la maison Kohn n'a pas l'habitude de regarder en arrière ; aussi va-t-il oublier Vienne, tout ce qui tient au passé, le bâton du colporteur et les manches de lustrine. Il ne fait pas de sentimentalité avec ces objets encombrants. Hommes et choses sont abandonnés, quittés par lui avec la même indifférence. Pauvre Mendel ! pauvre Anna ! Hélas ! que sont ces liens fragiles à côté d'autres attaches également rompues là-bas, au village ? Détournons la tête de ce spectacle, déjà fini, déjà commenté. Courons vers de nouvelles scènes, où la comédie,

le drame vont se continuer sous des formes différentes.

Comme l'oiseau de proie par l'odeur des cadavres alléché, Schmoul s'abat sur le terrain de la lutte ; oh ! rassurez-vous, en spectateur seulement, en spectateur actif, industriel, et doué d'une philosophie très pratique.

Il y a deux armées en présence. Pourquoi favoriserait-il l'une au détriment de l'autre ? N'est-il pas citoyen du monde ? Sa bonté s'étendra donc sur tous indifféremment. Aux deux camps il fournit boissons et denrées alimentaires. D'immenses troupeaux de bœufs sont dirigés par sa main prévoyante et habile sur les deux camps. Qui le guide ? Qui l'inspire ? Son audace, son génie, le génie de sa race.

Son nom, il est vrai, n'est pas toujours prononcé avec déférence, avec respect, par généraux et soldats. Beaucoup de fournitures sont avariées, des convois entiers d'animaux, annoncés et payés à l'avance, n'arrivent pas. On doute même qu'ils soient jamais partis. Qu'importe ! si les troupes meurent de faim ; le coup est fait, le juif encaisse et triomphe.

Une année lui a suffi pour réaliser une fortune énorme. Fraude, recel, usure, il a tout essayé, tout réussi. Qui disait donc que le petit Rebb n'avait pas de chance !

Sur la dévastation, sur la ruine, sur la mort de milliers d'hommes, il vient d'asseoir sa fortune.

Ce qui fait le malheur des uns cause son bonheur à lui, le seul bonheur du « fin petit juif », la chasse aux millions, la chasse heureuse, la chasse couronnée par la réussite. Il peut sonner l'hal-lali !

Le voilà millionnaire. C'est à peine croyable ; mais c'est arrivé. Que faire alors ? Se décrasser, se laver les mains, surtout solliciter un titre de baron d'une principauté aux abois. C'est fait, moyennant finances, capital bien placé à cette époque démocratique et égalitaire. Braquer sa lorgnette sur l'Europe, découvrir un petit coin riant à l'œil, gai à l'esprit, hospitalier à la fortune, aux aventuriers, aux déclassés de toutes nations, petit pays, créé pour le plaisir et où tous les plaisirs sont permis, tous les appétits satisfaits, toutes les passions assouvies, au plein jour, en pleine lumière, au son des fanfares.

C'est là que Schmoul, devenu baron de Rakonitz, doit débiter comme gentleman : il y va, il s'y installe, pêche là, dans cette cohue bigarrée, un pauvre diable, malheureux à la roulette, mais bien posé au cercle élégant, lui sauve l'honneur, devient un héros de générosité, se fait recevoir au club à la mode, s'y asseoit aux tables de jeu, perd adroitement, et journallement quelques louis, et le tour est joué ! D'ores et déjà le baron de Rakonitz fait partie du « meilleur monde ».

En effet, il n'est point de meilleure étape que Monaco pour secouer la poussière d'un long voyage,

dont on veut oublier le point de départ et les diverses stations.

Personne ne pousse l'indiscrétion jusqu'à vous demander d'où vous venez et où vous allez. Payez, payez bien et vous y serez considéré. Là se vendent et s'achètent les meilleures savonnettes à vilains. On s'y décrasse dans une eau, un peu trouble parfois, dans la saison des remous; mais survienne une rencontre heureuse, un frottement favorable, et vous voilà propre, si ce n'est honnête homme.

On vous renouvellera votre passeport un peu crasseux, effaçant les mots inutiles, grattant les signes particuliers, scories compromettantes, pour un gentleman. Enfin on vous met en état de faire figure en arrivant à destination.

C'est dans ces conditions que, relapé à neuf, Rakonitz faisait son entrée triomphale dans cette Jérusalem nouvelle, désignée par le vieux Kohn comme le terrain le plus fertile, le plus productif, le plus maniable, le plus accessif, le plus hospitalier aux fils d'Israël.

C'est à peine s'il avait consenti à descendre, quelques jours, place Vendôme, dans un hôtel, où les Altesses impériales et royales ont continué de demeurer, quand elles viennent à Paris, juste le temps de prendre possession du palais qu'un décavé de Monaco, le prince Ravioli, un vrai prince devenu son ami, lui avait vendu luxueusement meublé.

C'était là, qu'entouré d'un nombreux personnel de domestiques, il avait reçu le journaliste et qu'il allait fêter les amis de fraîche date, obligés à Nice.

Cela ne suffisait pas, et pour paraître il fallait étayer fortement la situation.

Le prince Ravioli, membre du Jockey-Club, conseillait un coup d'audace, s'y présenter sous son patronage. Là, il trouverait la clef de la société élégante. Restait à trouver un second parrain influent. On négocia, mais la chose n'allait pas toute seule; on demanderait des renseignements plus précis à l'ambassade d'Autriche, avant de l'accepter.

En attendant, le prince Ravioli invita plusieurs membres du club à dîner au cabaret et leur présenta le baron de Rakonitz. A ces agapes figuraient deux demi-mondaines, très huppées, qui, flairant le juif millionnaire, ne manquèrent pas de le flatter de mille façons. L'une d'elles avait entendu parler de lui par le comte X. et le comte Y., gentilshommes autrichiens, comme d'un beau joueur, d'un grand amateur de chevaux, de tableaux, etc. Elle proposa à l'amphitryon de terminer la soirée par un petit « bac » et l'on apporta des cartes. Le baron s'empessa de justifier la réputation qu'on venait de lui prêter en perdant avec une désinvolture d'un goût parfait. Il tentait le sort avec une telle audace que le vicomte D..., un vieux ponte, compara le baron aux joueurs les plus hardis qu'il eût jamais rencontrés.

On se donna rendez-vous, pour le lendemain, au Café Anglais ; le vicomte, le gros gagnant, voulait donner la revanche au baron, qui joua et perdit avec le même bonheur.

Comment, après des procédés aussi galants, refuser un dîner rue Monceau ? Impossible.

On se rendit à l'invitation et le princier baron traita ses nouveaux amis en Lucullus. Chairs exquises, vins rares, femmes comme il en faut, rien ne fut ménagé, rien ne fut oublié. Avec un tact exquis, il demanda qu'on ne jouât pas à cette première réunion. Il craignait de gagner et c'était assez de traiter les gentilshommes les plus distingués de France, l'un des plus grands noms italiens et les plus jolies femmes de Paris. Une autre fois, il se mettrait à la disposition de ses aimables convives, trop heureux s'ils voulaient bien se considérer comme chez eux dans son hôtel.

Ce petit speech n'obtint guère qu'un succès d'estime, il faut bien l'avouer, mais on fit bonne contenance et l'on se dédommagea, les uns en dansant autour d'un piano mécanique, les autres en jouant au « cheval », jeu à la mode cette année-là.

Tout allait donc très bien jusque-là et l'élection au club semblait se présenter sous les meilleurs auspices, lorsque le prince Ravioli, insuffisamment renseigné sur les familles françaises, commit une maladresse. Il avait pour compagnon habituel de sa vie joyeuse un des membres importants du cercle, dont la mère était Israélite, origine qu'il

éloignait le plus possible de son esprit et surtout de l'esprit des autres. Ce fut à lui qu'il s'adressa pour présenter le baron, et cette malencontreuse idée décida la défaite du baron. Le métis juif l'avait tout de suite reconnu pour un des siens. Sous un prétexte plausible, il déclina la proposition, avec mille dehors agréables et polis, car, il faisait partie des hôtes assidus de la rue Monceau.

En effet, comment eût-il favorisé l'entrée du club à l'un de ses coreligionnaires ? N'était-ce pas rappeler sa propre origine, raviver une blessure mal fermée ? Aussi, sournoisement, travailla-t-il à l'échec d'une candidature qui fut adroitement retirée, quand le prince Ravioli se rendit compte de la situation.

Sans cette trahison, peut-être le baron eût-il réussi. Il marchait d'un pas encore mal assuré sur le terrain mondain, une nouveauté pour lui, et il craignait avant tout de se créer des ennemis.

Sa seule consolation fut l'économie qu'il fit de cent mille francs, promis à l'une des mouches du coche du Jockey, au cas où son élection eût réussi.

Son imagination, fertile en expédients, le rejeta du côté des bonnes œuvres, en faveur desquelles il était fréquemment sollicité depuis sa libérale souscription. Il répondait à toutes les demandes, acceptant même de faire partie des comités de bienfaisance, où il nouait des relations utiles. Partout, il versait l'or à pleines mains et bientôt on ne le nomma plus que le bienfaiteur des pauvres.

Une grande dame du faubourg Saint-Germain ne craignit pas de l'aller trouver et de lui demander une grosse somme pour la fondation d'un orphelinat.

Le « fin petit juif » ne demandait pas mieux de coopérer à une œuvre aussi utile, mais il voulait connaître par le menu les projets et les plans de la noble douairière.

Ce désir parut bien naturel et on l'invita à venir en causer chez elle avec d'autres membres fondateurs, âmes pieuses qui déjà entrevoyaient une conversion, car le bruit se répandait qu'il n'était pas catholique.

Des rendez-vous eurent lieu. Il pénétra dans la place, ou, pour mieux dire, la place lui appartenait. Bientôt il y dicta ses volontés, y choisira ses lieutenants, j'allais dire ses complices, dans l'œuvre à peine ébauchée qu'il poursuit avec persévérance.

La foule se pressait à l'Exposition, pourquoi ce bienfaiteur de l'humanité tardait-il donc tant à visiter celle de l'Autriche? Pourquoi cette indifférence pour les industriels de son pays natal? Comment même les cristaux de Bohême n'avaient pas reçu sa visite? Ah! c'est d'un bien mauvais patriote, lui disait-on souvent. Cette négligence devait cesser, afin d'imposer silence à ces accusations imméritées, oui imméritées, car il n'y avait point oublié de sa part. Que voulez-vous, le baron est un homme prudent et il craint de rencontrer d'anciennes connaissances qui ne peuvent rien pour lui dans « le meilleur monde » parisien,

et qui même le gêneraient, l'embarrasseraient à un moment donné ? Ses relations viennoises habitaient généralement le ghetto, et si tout à coup il s'en présentait une assez mal éduquée pour l'appeler Rebb Schmoul, avec un fort accent hébraïco-tudesque, pendant qu'il causerait avec un membre du high-life, cela le mettrait dans une position difficile, qu'il faut éviter.

Telles étaient ses réflexions, fort sensées, et je m'étonne qu'il n'y ait pas persévéré en dépit des accusations de manque de patriotisme qu'on lui adressait, fort légèrement d'ailleurs. Mais il a une telle habitude de consulter l'opinion publique qu'il va se risquer, en courant, dans les travées réservées à l'Autriche-Hongrie. Il vient à peine d'y pénétrer, tout seul heureusement, qu'une jolie Allemande, de belle taille, aux joues roses, aux cheveux blonds, en train d'épousseter les menus objets en cuir de sa vitrine, l'interpelle en ces termes : *Ach ! Gott bewahre wen ich dachte ! Dass ist wirklich Herr Schmoul ! Ist es möglich ? Nun, schön gut Morgen, Herr Schmoul !* Et la dame, le visage empourpré, lui tend sa main tremblante.

Baron ! vous êtes pris. Il n'y a pas moyen de reculer, de ne pas reconnaître Anna Lévy, qui vous a, pendant de longues années, préparé le soir des Butter-Bömischen, qui vous a brodé des pantoufles vertes avec un bouquet de myosotis, *Vergissmeinnicht*, que vous avez oubliées, ingrat ! Celle qu'on vous destinait pour épouse et que vous avez dédai-

gnée, abandonnée. Eh bien ! malgré ce dédain, cet abandon, elle a rougi de satisfaction en vous reconnaissant, en vous retrouvant, élégamment habillé, avec un air de satisfaction et de prospérité évidentes.

Elle vous a pardonné, à moitié, car elle manifeste un véritable plaisir de vous retrouver et vous exprime toute sa joie à l'idée de vous voir souvent pendant son séjour à Paris.

Malheureusement vous êtes très pressé et vous n'avez pas le temps de répondre aux questions qui se multiplient sur les lèvres d'Anna Lévy, maintenant M^{me} Wolf, épouse légitime d'un fabricant de jolis objets en cuir de toutes couleurs.

Toutefois, elle est fort satisfaite, elle dînera ce soir avec celui qui fut quasi son fiancé, l'élève de son père, le favori de sa mère.

Comme on va parler d'eux tout à l'heure ! Et des belles années de la première jeunesse ! et des valse au *Kaufmännerverein* ! et des promenades au Prater ! Oh ! oui, c'est une grande joie de se rencontrer en pays étranger. M. Wolf, lui aussi, sera enchanté de faire la connaissance de M. Schmoul, quand il sera de retour. Pour l'instant, il est à Vienne, où ses affaires l'ont appelé. Cette découverte ne semble pas attrister outre mesure le camarade, l'ami d'Anna Lévy, qui se sauve vers d'autres parages, suédois, norvégiens, suisses, anglais, italiens, chinois, japonais, où il aura moins de chance de rencontrer des juifs allemands.

Ce ne fut pas sans un profond étonnement que M^{me} Wolf-Lévy apprit que l'ancien colporteur avait fait fortune; il s'y mêla aussi un semblant de regret de ne pas avoir été jugée digne d'une association matrimoniale et commerciale, bien qu'elle fût parfaitement heureuse en ménage. Cette conversation se passait dans un restaurant, le baron n'ayant pas jugé à propos d'introduire du premier coup la marchande viennoise dans son palais. Entre la poire et le fromage, elle prit une allure plus intime. Sous l'influence du champagne frappé, et de la blonde et douce beauté de sa convive, le baron fit, pour la première fois, un retour vers le passé et y découvrit des charmes, jusque-là laissés dans l'ombre. Il avait du vaincre son amour pour Annchen et jouer l'indifférence dans son intérêt, car son humeur à lui, aventureuse, voyageuse, ne le poussait pas au mariage. Et pendant qu'il luttait, peut-être l'accusait-on de froideur ! O injustice ! Défunt Mendel, lui non plus, ne voulait pas se marier à cause de son absolue confiance dans le proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur ! » M^{me} Wolf avoua qu'il avait raison, et en lui disant cela, elle soupira fortement en pensant que son mari était absent. Ce soupir, que le « fin petit juif » interpréta probablement de la même façon, lui permit de presser la main qu'il tenait dans la sienne, en faisant appel aux souvenirs les plus tendres de leur tendre jeunesse.

Il devenait tout à fait idyllique et si persuasif

que la naïve épouse de M. Wolf ne douta plus du tout d'avoir été follement aimée par Rebb Schmoul. Elle le remercia du plus profond de son cœur, dans un regard ému qu'il interpréta assez favorablement pour y répondre par un baiser.

Elle le rendit à l'ami d'autrefois seulement, innocent baiser qui ne s'adressait pas au puissant baron qui la pressait dans ses bras avec des vues moins innocentes.

Cependant il fut grand, généreux, et consentit à rester dans les bornes d'un amour rétroactif.

La soirée se termina par une promenade au bois de Boulogne, où il fut question d'un mariage de raison, accepté par Anna Lévy au lendemain du départ de Rebb Schmoul, départ si triste pour toute la famille.

M. Wolf n'était ni jeune, ni beau, mais il possédait une fabrique de maroquinerie et un magasin bien achalandé, auquel il ne manquait qu'une jolie vendeuse intéressée à son bénéfice; car les demoiselles à gages sont plus occupées de leurs amourettes que des intérêts de la maison. Sa femme, fidèle à sa parole et aux enseignements du Talmud, lui gardait sa foi, non sans aspirations à l'amour, à la passion, à la maternité, bonheurs qui lui étaient refusés.

Elle n'imitait pas M^{me} Kohn, dont le salon devenait de plus en plus hospitalier à la jeunesse et aussi au doyen des banquiers juifs, protecteur financier de la maison Kohn.

Elle ne craignait pas de le dire bien haut ; sa réputation demeurerait intacte, malgré les assiduités de certains acheteurs de porte-monnaies et de calepins, très vite usés ou perdus.

Le baron, à son tour, fut invité aux confidences et se trouva contraint d'avouer son titre, son hôtel, ses millions. Anna en ressentit une sorte de commotion, d'orgueil, de respect pour le génie de son ami d'enfance.

Baron ! — Sie sind Baron ! répétait-elle avec admiration, avec fierté, comme si l'éclat d'un tel lustre eût rejailli sur la famille Lévy, dont il aurait pu faire partie, si elle eût été digne de ce grand honneur.

Sie haben ein Palast ! Ist es wohl möglich ! ajoutait-elle, en le fixant d'un air à peine convaincu. Et déjà elle eût voulu s'assurer du fait. Il fallut la conduire rue Monceau.

Ce fut un éblouissement quand elle entra dans l'antichambre aux revêtements de marbre, où deux valets de pied en livrée se tenaient assis en permanence, guettant l'arrivée du maître. La galerie, les salons remplis de tableaux, de statues, d'objets d'art de toutes provenances, émerveillèrent la fille du caissier de la maison Kohn, la femme du boutiquier Wolf. Partout des lampes allumées comme s'il y eût eu réception, pour éclairer les pas du triomphateur dans la bataille pour l'or. Non, elle n'en croyait pas ses yeux. En traversant la salle à manger, où le couvert était mis pour deux

personnes, et où brillaient l'argenterie et les cristaux ; en montant l'escalier d'onyx, enfin, en pénétrant dans la chambre à coucher, où une lumière discrète éclairait un lit antique et monumental, elle perdit tout sentiment de la réalité. Elle se croyait, sous l'empire d'un rêve, transportée au pays des Mille et une Nuits.

Il ne restait plus rien de Rebb Schmoul, dont elle pressait tout à l'heure la main, en parlant d'autrefois, et qui prenait maintenant, devant ses sens troublés, l'aspect d'un géant, d'un Prince Charmant, d'un enchanteur, dont la baguette magique venait de l'effleurer. Elle avait le vertige et ne distinguait plus le passé du présent. Anéantie, sans voix, elle se laissa tomber dans les bras du baron, préparé à cette chute, juste hommage de la faiblesse à la force. Sa sœur en Israël ne songea même pas à lui résister, elle était dominée, fascinée par la puissance de l'or, de l'or incarné dans le vainqueur de son honneur.

VIII

Cette soirée qui venait de troubler si étrangement la vie, jusque-là si calme, d'Anna Wolf-Lévy, n'avait été pour son séducteur qu'un incident piquant dans son existence de viveur. Il s'était amusé de cette petite bourgeoise et de ses étonnements répétés pendant une semaine ; puis, le mari étant revenu, elle avait disparu de son horizon, ou à peu près. Son imagination, sans cesse occupée d'autres visées, voyageait à la poursuite d'une situation mondaine, que ne lui donnaient pas deux ou trois douairières, plus occupées d'œuvres pies que de lancer dans le monde des juifs allemands.

Il en était encore aux réunions mensuelles du comité de l'Orphelinat, et aux soupers panachés de baccarat, faisant très peu de cas de deux maisons israélites où on l'avait conduit. Parmi celles-ci, il y en avait cependant une très attrayante, mais, peut-être trop raffinée pour ses goûts élevés. Le salon de M^{me} Brander réunissait tous les dimanches

soir une pléiade de gens de lettres et d'artistes d'où l'élément financier se trouvait exclu, soit volontairement, soit par hasard. On citait la maîtresse de la maison, à cette époque, pour l'une des plus jolies femmes de Paris et aussi pour l'une des plus heureuses, car elle professait pour son mari, riche éditeur de musique, une très profonde affection. Je trouve dans un recueil de portraits à la plume celui de M^{me} Brander, du moins passait-il pour sien dans l'entourage de l'auteur. En voici un extrait qui montre un coin assurément très honnête de la société juive :

« Il est doux de pénétrer au foyer de la famille, d'aller s'asseoir au séjour de la paix et de l'honneur. Entrons donc chez Élisabeth au moment où, entourée de son mari et de ses enfants, elle répand sur ses pénates tranquilles les trésors de sa belle âme, de son cœur simple et aimant.

.

« C'est la mère que je voulais peindre et c'est la fille qui, à mon insu, est venue poser devant moi. Je n'en suis pas surpris. Élisabeth fuit les regards de la foule. Elle les attire, sans le savoir et par la seule puissance de sa rare beauté. C'est un nouveau Murillo qu'il faudrait pour reproduire le beau type d'Élisabeth. Je la voudrais dans une robe de velours rouge, avec un camélia de même couleur, retenant sur sa tête la mantille dont elle aime à s'envelopper un soir d'Italiens. Oui, il fau-

drait un pinceau esclave de la ligne pour modeler son front grec, où viennent se jouer les ondulations de ses cheveux noirs, pour dessiner ce nez si pur en sa forme, son oreille d'un contour exquis, son galbe antique. Ce ne serait pas assez. Les plus riches tons de la palette d'un coloriste rendraient à peine ce teint éblouissant de fraîcheur éclatante, les yeux bruns si brillants et cependant si veloutés, rendus plus doux encore par l'ombre d'un sourcil délicat. Ne faudrait-il pas aussi le ciseau d'un Phidias pour sculpter dans le marbre de Paros le cou superbe, les blanches épaules et le bras magnifique d'Élisabeth? Mais où sont-ils les artistes? »

A côté de M^{me} Brander, à laquelle ses amis conservent un pieux souvenir, on admirait sa rivale en beauté, M^{me} Hahnemann, et sa sœur, M^{me} Ismaël. La première rappelle tout à fait la Rebecca de Murillo du Musée de Madrid. Qui oublierait, en effet, son regard profond, l'un de ces regards qui pénètrent les âmes et s'en emparent? La seconde, d'un esprit pétillant, tirait des feux d'artifice, dans les entra'ctes que laissait la musique, très en honneur naturellement dans cette maison. Enfin ces trois femmes, par les habitudes et la culture de leur intelligence, par leurs qualités familiales, par la distinction de leurs manières, résumaient admirablement les caractères propres et les incontestables séductions de certaines femmes d'origine israélite.

Mais le nouveau baron poursuivait un tout autre idéal, un tout autre but que de chercher à plaire soit à une femme, soit à une jeune fille de cette société bourgeoise. Il guettait donc une occasion favorable pour prendre son vol vers d'autres régions lorsqu'il reçut un billet parfumé de la baronne d'Orsonan, qui le priait de venir chez elle à quatre heures.

La baronne passait pour une des femmes les plus belles, les plus intelligentes de Paris, et un tel rendez-vous devenait une bonne fortune inespérée, quoique vivement désirée.

Frappé par sa beauté et son élégance, il la suivait souvent, soit autour du lac, soit à l'exposition, la lorgnait au spectacle, lui témoignant de mille façons son admiration. Il savait qu'elle avait été fort recherchée, courtisée sous l'Empire par une Majesté, qu'on lui prêtait deux ou trois amants haut placés, et dans un laps de temps d'environ quinze ans ce chiffre ne lui paraissait pas exagéré. Devenir le quatrième, il n'eût pas osé y prétendre quelques instants auparavant. Pensez donc un peu, Rebb Schmoul ! Mais en lisant le billet de la baronne, il ne craignit pas de faire monter jusqu'à son trône de femme à la mode les bouffées de ses ambitions. Il ressentit comme un frisson de crainte et d'orgueil anticipé, à la pensée d'une telle aventure galante.

Les hommes près desquels il s'était renseigné sur son compte la lui avaient dépeinte comme très dépensière, et même fort endettée, menant un

train au-dessus de sa fortune. Toutefois ces considérations ne l'arrêtèrent pas. Elle avait des relations étendues, un salon, il n'en demandait pas davantage.

Donc, à trois heures et demie, il se regarda dans la glace et ne se trouva pas trop mal tourné dans sa redingote bleu clair, son pantalon gris perle, tombant large et rond sur la botte, cachant de larges pieds, sa cravate de satin vert retenue par une émeraude cabochon.

Boutons de manchettes, boutons de chemise, boutons de gilet, autant d'émeraudes cabochon; étalage de bijouterie. Il ganta ses grosses mains, courtes et grasses, dont les ongles avaient été rognés par ses dents, dans les longs enfantements de combinaisons financières, saisit son chapeau, sa canne, enrichie d'une pierre précieuse, et descendit dans la cour où son *brougham* l'attendait. Un tortil de baron s'épanouissait en relief sur les portières de la voiture, sur les lanternes, sur les harnais, avec une profusion inusitée. Son sellier, Haste, disait toujours à ses clients en leur montrant les harnais du richissime juif, et avec cet accent anglais qui donnait encore plus de piquant à son observation : « Il faut beaucoup de couronnes dans la maison Rakonitz ! »

Quand le banquier sonna au petit hôtel occupé rue d'Albe par M^{me} d'Orsonan, il était en retard, mais il pensa qu'un homme tel que lui devait se faire attendre. Kohn, de Vienne, ne lui avait-il

pas recommandé d'être insolent, chaque fois qu'il le pourrait ?

Mais il avait affaire à forte partie, et on le laissa seul un quart d'heure dans un petit salon, où le soleil avait peine à pénétrer à travers d'épais rideaux. Là, un seul tableau pendait au mur, le portrait du mari de la baronne ; une belle toile. Celui-ci figurait rarement dans ce boudoir autrement qu'en effigie. Sur les tables, sur les guéridons, dans les vitrines, tout ce que la fantaisie peut rassembler de rare en fait d'émaux, de miniatures, d'objets en porcelaine, de vieux Saxe, de vieux Sèvres, de bijoux anciens, de pierres gravées. S'approcher de ces mille bibelots, à travers les sièges de toutes les formes, de toutes les couleurs, de toutes étoffes, qui encombraient la pièce, était difficile.

M^{me} d'Orsonan s'y faufila avec une grâce parfaite, malgré la longue traine d'un galant peignoir dessinant sa taille majestueuse. Vraiment, elle était magnifique, et le baron fut subjugué avant qu'elle lui eût dit : « Monsieur, je vous demande pardon de vous avoir fait attendre. Merci de votre empressement à vous rendre à mon appel.

— Très honoré et très heureux, madame, balbutia le baron, car cet appel comble tous mes vœux.

— Comment cela, monsieur ? Vous ne me connaissez pas et c'est, je crois, la première fois que nous nous voyons.

Ces derniers mots tombèrent sur le visiteur comme une douche d'eau glacée. Lui qui s'imaginait avoir été remarqué, qui la suivait partout, depuis un mois. Allait-elle donc se moquer de lui ? Il se troublait, connaissant mal le terrain. Et son trouble s'augmentait encore de l'impression que lui causaient les manières distinguées et les splendeurs plastiques de la baronne.

— Monsieur, reprit-elle, j'ai un conseil à demander dans une affaire d'importance, et je ne puis mieux m'adresser qu'à l'homme généreux et habile qui conduit si heureusement l'Orphelinat fondé par notre commune amie (car la comtesse est mon amie très intime). Elle m'a beaucoup parlé de votre bonté, de votre obligeance, de votre esprit, et je suis toute disposée à me laisser guider par vous, si vous voulez bien me conseiller et m'aider.

— Madame, je suis à vos ordres et à votre entière discrétion.

— Voici le cas : Mon mari, malhabile en affaires, s'est lancé dans une spéculation malheureuse et je voudrais, sans tenter les hasards de la Bourse, placer mes fonds sur de bonnes valeurs, afin de boucher les trous que M. d'Orsonan a fait à notre fortune. »

Rebb Schmoul (cette fausse dénomination, lecteur, doit rester tout à fait entre nous) se sentait légèrement humilié d'une consultation qu'il supposait devoir être adressée plus à propos à un notaire, profession avouable, honorable pour une

certaine classe d'individus occupés de la prospérité du bien d'autrui, mais que, pour cela même, notre ami Schmoul (est-ce bien notre ami ?) considérait comme inférieure et indigne d'un juif. Comment ? il venait là pour marivauder, pour faire sa cour, pour se pousser dans le monde, et on lui parlait placements, valeurs, cotes de Bourse ! Allons donc ! Son nom, même le nouveau, serait-il donc inséparable de tous ces vilains termes ? Néanmoins il ne laissa rien voir de sa déconvenue, tant il tenait à entrer dans l'intimité d'une femme à la mode. Il passa donc en revue le marché financier, tout en se retranchant derrière les dangers de semblables conseils, promettant de voir, de réfléchir.

— C'est que je suis pressée de gagner un peu d'argent, reprit son interlocutrice. Il m'a fallu abandonner ma dot pour payer les déplorables tentatives industrielles de mon mari, et j'ai besoin d'une somme assez ronde pour solder mes petits mémoires personnels. A ma couturière seule, je dois trente mille francs, et ainsi de suite pour mes autres fournisseurs, en tout deux cent mille francs.

Schmoul regarda très attentivement ses pieds, qu'il taquinait du bout de sa canne, puis se levant après un silence.

— Madame, dit-il, si j'étais banquier, je vous les avancerais immédiatement, mais je ne le suis pas.

— Eh bien, il faut le devenir, monter une maison de banque....

— Mais, je n'y songe pas ; et dans quel but ?

— Dans le but de me plaire, baron !

— Vous voulez me narguer, madame ! Un banquier, un homme de finance ! Mais cela ne peut cadrer avec vos élégances.

— Aujourd'hui, baron, ces deux choses marchent de pair, et l'une ne saurait aller sans l'autre ; la première soutient la seconde.

— Alors, madame, c'est une association que vous me proposez.

— Précisément.

— Comment l'entendez-vous ?

— Comme vous voudrez.

Schmoul resta un instant interloqué. Il ne comprenait pas clairement où la baronne voulait en venir. Debout devant elle, ébloui, dominé, il la fixait avec un regard enflammé de convoitise charnelle.

— Ah ! si je savais..., soupira-t-il.

— Vous savez, puisque vous êtes riche. Vous pouvez puisque vous avez l'intelligence et l'audace.

— Oui ; mais la confiance me manque.

— Je vous la donnerai et, dès aujourd'hui, je vous promets la réussite. Jamais je ne me suis trompée dans mes jugements sur les hommes. Rappelez-vous donc ce pronostic. Vous étonnerez le monde, M. de Rakonitz, plus encore, vous le conquerez.

— Ainsi donc, madame, vous le voulez ?

— Je le veux, répondit-elle en lui tendant la main.

Sur ce mot et sur ce geste, il salua et sortit vaincu. N'avait-il pas dit à la baronne, au début de la conversation, qu'il se mettait à son entière discrétion ?

Peu de jours après la banque Schmoul-Rakonitz s'installait, non loin de la Bourse, dans une maison qu'elle acheta après faillite des entrepreneurs, c'est-à-dire à vil prix. Ce début promettait.

Le premier soin du chef de la maison fut d'adresser à la baronne d'Orsonan la lettre suivante :

« Madame,

« J'ai l'honneur de vous envoyer, sous ce pli, la somme de deux cent mille francs, dont je débite d'autant votre compte espèces.

« Veuillez agréer, Madame, les hommages respectueux de

« Votre très obéissant serviteur,

« Baron S. DE RAKONITZ. »

Quelques lecteurs provinciaux, peu au courant de la société parisienne, vont peut-être me dire : Mais à quel monde appartient donc cette femme qui accepte d'un homme qui ne lui appartient en aucune façon, d'un inconnu enfin, à la vérité

sous le couvert d'une avance, un cadeau de deux cent mille francs ?

Gens naïfs, cessez vos étonnements et ne criez pas à l'invraisemblance. La baronne appartient à ce qu'on appelle maintenant la « société », société ouverte à tous ceux qui ont de l'argent, ou qui agissent comme s'ils en avaient, en un mot, à ceux qui en dépensent.

Vous la connaissez, vous la saluez quand elle monte à cinq heures l'avenue des Champs-Élysées, dans sa calèche jaune à huit ressorts, trainée par deux magnifiques chevaux alezans, conduits par un cocher anglais, ayant près de lui un valet de pied poudré. Vous lui parlez le chapeau bas, très bas même. Vous la complimentez sur son agréable talent musical et vous recherchez ses invitations à dîner, car son cuisinier est un des émules redoutables du fameux Trompette.

Un homme intelligent, spéculant sur la vanité et la bêtise humaines, publie chaque année un petit livre d'adresses, relié en maroquin rouge et intitulé : *High-life*, deux mots anglais qui n'ont l'air de rien, au premier regard, et qui, cependant, exercent une puissance fascinatrice, non seulement sur ceux qui aspirent à y lire leurs noms, mais encore sur ceux qui y figurent par droit de naissance ou d'abonnement.

Moyennant deux louis, vous êtes inscrit sur cet annuaire inappréciable, c'est-à-dire présenté dans le monde de la « haute vie », dans ce monde

accessible à tout ce qui a fait fortune, n'importe comment. Cherchez à la lettre R, vous y lirez le nom et le titre du baron de Rakonitz. Car une société fermée, se recrutant chez ses pairs, telle que celle du faubourg Saint-Germain avant la révolution de 1848, n'existe plus. Ces exceptions, que Balzac a peintes dans le *Père Goriot*, ces quelques rares mariages *extra-muros*, sont devenus la règle. Toutes les barrières ont disparu. Vous voyez les filles comme il faut accepter pour époux le premier Turc venu, sous prétexte qu'il possède hôtel à la ville et château à la campagne. N'allez pas croire que cette enfant n'a pas de fortune, ce qui serait une excuse; tout au contraire, elle passe pour un bon parti et pourrait trouver un gentilhomme de 15 à 20,000 livres de rentes. Mais ce chiffre modeste ne lui suffit pas pour s'habiller chez Worth, et elle prend un mari capitaliste. Quant aux jeunes gens, ils se montrent naturellement plus faciles encore, puisque, par le mariage, la femme perd son nom et qu'elle peut même, au besoin, renier sa famille, si elle jouit d'une grande fortune personnelle. Aussi la petite-fille d'un forçat trouve-t-elle plus facilement qu'une demoiselle sans dot le titre qu'elle convoite, le plus souvent, pour le déshonorer. Cela s'est vu naguère. La parole donnée et tenue n'est pas inscrite dans le nouveau catéchisme de l'armée, manuel Paul Bert et Cie, à l'usage des écoles, et la marque du bague se transmet dans

les familles comme un titre à l'emploi de ministre. Enfin, le vieil honneur français perd chaque jour du terrain et ne figure plus à la cote de nos valeurs nationales.

Sur dix maisons du monde prétendu élégant, cinq ne connaissent pas même leurs invités.

— Quel est ce jeune homme qui danse avec ma fille ? demande une mère à la maîtresse de céans.

— Je ne sais pas au juste, répond celle-ci ; c'est M^{me} de Vatenville qui me l'a présenté. Et cette dernière, interrogée à son tour, cite un nom bien connu.

— Ah ! pour le coup, je vous arrête, chère Madame, les X... sont nos parents, et je puis vous affirmer que ce jeune homme ne leur appartient pas.

— Oui, oui, je sais, répond le plus simplement du monde M^{me} de Vatenville, vos X... sont de la province et pauvres, je crois ; les miens sont de Paris et fort riches. On m'a bien dit qu'ils avaient un autre nom, mais je ne l'ai même pas demandé. Et, en effet, l'usurpateur va partout, promenant de porte en porte le titre dont il se pare et le nom qu'il a volé.

La baronne d'Orsonan faisait partie du « tout Paris », désignation caractéristique et parfaitement appropriée à la nouvelle société où débutait notre juif, sous les auspices d'une femme à la mode.

Elle avait choisi pour cette présentation une soirée où elle servait « la Patti » à ses invités, c'est-à-dire l'attrait irrésistible, l'éblouissement musical à trois mille francs l'heure.

On entendit le baron dire à la diva : « Chadmire beaucoup votre dalent et chai loué une loche bour toutes fos rebrésentations ! »

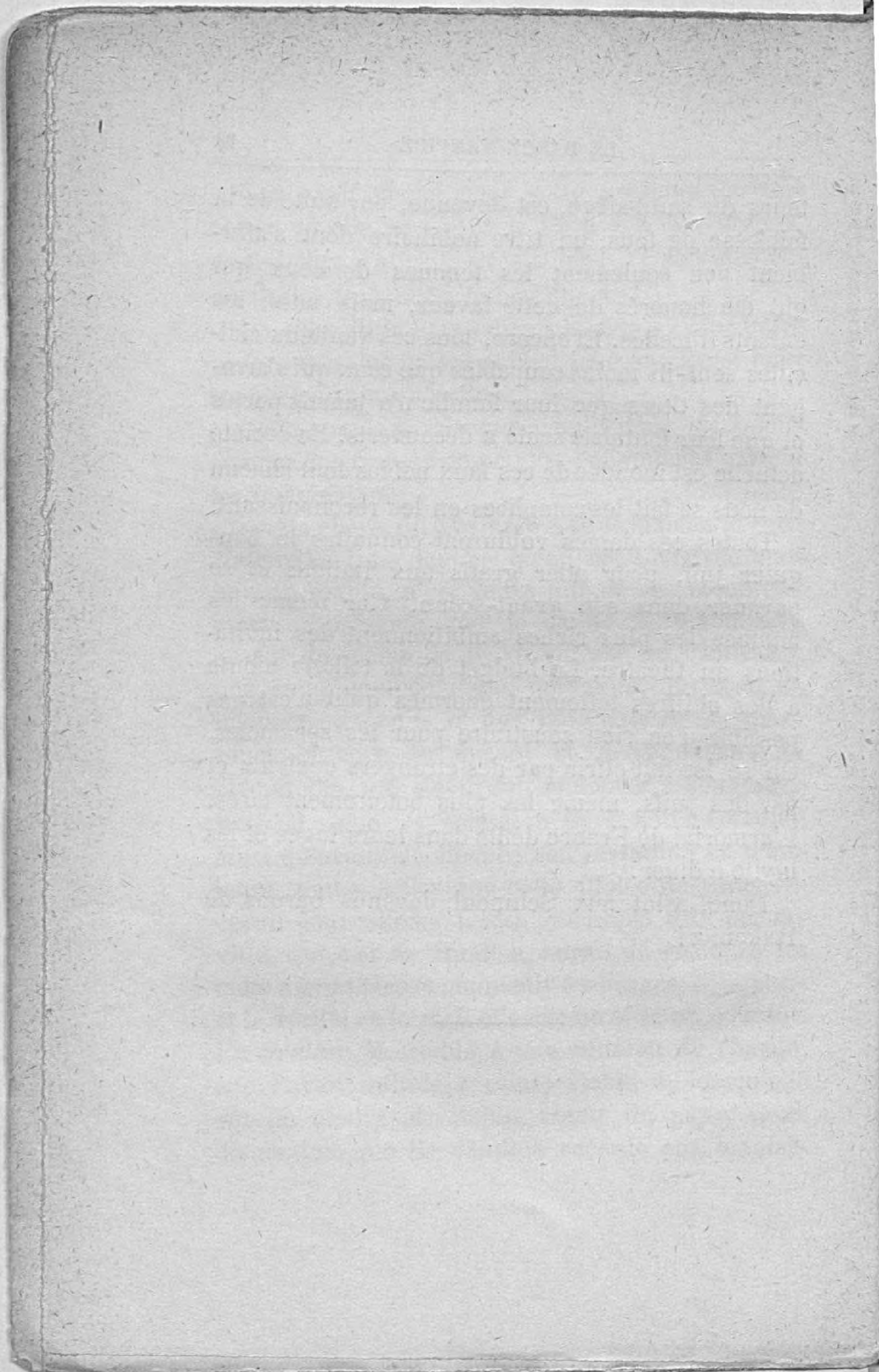
Cette simple parole se répandit dans les salons comme une traînée de poudre, enflammant partout les imaginations.

— Ma chère, dit à la maîtresse de maison M^{me} de Vatenville (une femme qu'on croit veuve, mais qui, en réalité, n'est veuve que de ses nombreux amants), présentez-moi le baron de Rakonitz. Il en fut de même de la vicomtesse de Pimbèche, une sotte doublée d'une parvenue, qui croit en imposer aux naïfs et aux ignorants de sa naissance obscure en faisant la dédaigneuse ; de M^{me} Robin, qui s'était fait annoncer à son entrée dans le salon : « comtesse de Robin ! » C'était ainsi qu'avait été libellée son invitation et, d'ailleurs, toutes celles que cette affolée de titres recevait journellement. La duchesse d'Ermenonville, qui, par sa situation, aurait dû remettre les mots à leur place et maintenir les usages, l'étiquette et la vérité, se laissait elle-même aller au courant. En invitant M. Robin à une réunion de charité, elle l'avait intitulé « comte Robin », lorsqu'elle eût dû mettre M. Robin, comte du pape. Cette distinction, que Sa Sainteté accorde aux bienfai-

teurs du saint-siège, est devenue, par suite de la faiblesse de tous, un titre nobiliaire dont s'affublent non seulement les femmes de ceux qui ont été honorés de cette faveur, mais aussi les enfants d'icelles. Et encore, tous ces vaniteux ridicules sont-ils moins coupables que ceux qui s'arrogent des titres que leur famille n'a jamais portés et que leur fantaisie seule a découverts. La société actuelle est inondée de ces faux nobles dont chacun de nous se fait les complices en les reconnaissant.

Toutes ces dames voulurent connaître le banquier juif, pour aller gratis aux Italiens et se pavaner dans son avant-scène. Car même les femmes les plus riches ambitionnent des invitations au théâtre. Le budget de la toilette monte à des chiffres tellement énormes qu'il n'est pas possible d'en rien soustraire pour les spectacles. On se les fait offrir par des étrangers opulents et par des juifs, même les plus notoirement tarés. L'armorial de France défile dans leurs loges et les invite à dîner.

Donc, salut aux Schmoul, devenus barons de Rakonitz !



IX

On se souvient qu'à son arrivée à Paris, le baron avait songé à se présenter au Jockey-Club, où plusieurs de ses coreligionnaires tenaient le haut du pavé. Ses compagnons de plaisir l'avaient encouragé; mais l'un d'eux, petit-fils d'une juive, on le sait, le trahissait en travaillant contre lui. Ce fait avait été révélé, dénoncé à Rakonitz, par l'un de ses acolytes. L'échec, encore présent à sa mémoire, demandait vengeance. Elle se présenta, un beau soir, sous la forme attrayante d'une jolie fille d'Israël.

Elle s'appelait Sophie Fuchs, un nom prédestiné. Il y avait, en effet, du renard dans cette rusée gloutonne. A peine sortie du Conservatoire avec un prix de comédie, elle était entrée au Gymnase, où le baron venait de la remarquer, précisément au moment où, chargé du placement de billets pour le bal annuel des artistes, elle en offrait au célèbre banquier dans quelques lignes bien

tournées. Celui-ci ne manqua pas d'aller lui-même porter sa réponse dans le modeste appartement meublé occupé rue Richer par la pensionnaire du Gymnase. Tout ce qu'il entendit de sa bouche le confirma dans une opinion favorable à ses projets.

Il augurait bien des ressources variées, de l'esprit subtil de la débutante, qu'il jugeait, en outre, fort encline aux aspirations luxueuses de l'époque.

Aussi son plan de campagne, relatif à certaine vengeance, se déroula-t-il tout de suite dans son imagination et prit-il bientôt une forme séduisante aux yeux de l'orpheline d'un marchand de vieux habits.

« Je me charge de votre avenir ! lui dit-il en finissant l'entretien, et ne vous demande en retour de ma protection qu'une obéissance absolue à mes conseils, dans la conduite de votre vie.

« C'est une entente toute platonique que je propose à une femme de ma race, à laquelle le devoir et la sympathie commandent de m'intéresser. »

Le marché n'était pas gênant et fut, on le pense, de suite accepté avec empressement.

Un mois plus tard, Sophie Fuchs était installée dans un appartement fort élégant du boulevard Haussmann, où nous la retrouvons en conversation avec l'auteur d'une pièce dont le cercle des Mirli-ton doit avoir la primeur, homme d'esprit, de belle fortune et de grand nom, auquel le baron a recommandé sa protégée.

Ce club à la mode, composé d'artistes, d'hommes

de lettres et de gens du monde, pour la plupart frottés d'art et de littérature, y employant leur fortune, leur intelligence, était un cadre bien choisi pour exposer la comédienne, pour la signaler à l'attention publique, et tout particulièrement à celle des désœuvrés, occupés à rechercher une manière agréable de manger leur patrimoine. Sophie Fuchs y parut tout à fait à son avantage, comme un fruit nouveau sur le marché de la galanterie, fruit que le baron garantissait d'une fraîcheur virginale. L'auteur de la pièce, malgré la fréquence des répétitions, ne le démentit pas. Il en était absolument coiffé et saurait attendre le bon plaisir de son interprète.

Aux esprits critiques et désintéressés, elle ne révéla que des qualités moyennes, en harmonie avec sa personne. Un beau teint, une chevelure noire abondante, des traits fins, un regard intelligent, dans lequel on lisait plus de volonté que de douceur, des dents blanches, à peine recouvertes par des lèvres minces, révélant plus d'astuce que de bonté, une taille petite et sans grâce, une tournure sans distinction, une main grassouillette et des pieds larges et plats, telle se montra l'héroïne de la soirée, qui n'en fut pas moins fêtée, adulée, encensée par les membres du cercle, applaudie par les invités, à cette date de sa fortune naissante.

Les journaux, restés quasi muets jusque-là sur son début au Gymnase, dans un rôle de second



plan, la signalèrent comme une étoile à l'horizon dramatique, exaltèrent sa prétendue beauté et ses élégances. Les trois costumes différents de la pièce des Mirlitons, chefs-d'œuvre de M^{me} Aurélie, furent décrits en première page par le *Figaro* dans tous leurs détails. Elle était lancée !

Les hommes de la *gentry* la visitèrent ; les femmes du monde se l'arrachèrent pour les comédies de salon ; enfin le succès fut complet, retentissant, fulgurant.

Le baron ne se trompait pas ; elle avait la chance, le vent en poupe et toutes les ressources intellectuelles nécessaires pour le bien seconder dans ses projets, en un mot, l'intuition du rôle qu'il lui confiait. Il put dire que le « coup d'essai » de son associée fut un coup de maîtresse femme dans l'art d'accaparer les cœurs et l'or de la chrétienté.

Sa première conquête (les gens peu galants disaient victime) fut l'homme dont le nom venait d'être accolé au sien et qui soupirait depuis le jour où elle avait accepté d'interpréter sa pièce. Ne lui était-il pas redevable de sa réussite ? Et, dès lors, comment ne pas lui accorder toutes les fantaisies qui, d'ordinaire, germent dans les imaginations vagabondes des filles de portiers, quand elles s'élancent de la loge paternelle, dans un vol hardi, vers les régions de l'amour en partie double ?

En personne qui connaît les usages, elle exigea, comme voyage de lune de miel, une visite au château du comte.

Là, seulement, dans la chambre d'honneur, elle consentirait à lui donner une hospitalité, en vain sollicitée jusque-là. Pourquoi lui refuserait-il cette fantaisie? N'était-il pas garçon et libre de recevoir « la grande artiste », on la désignait ainsi dans les réclames, la femme aimée qui ne lui demandait, en échange de faveurs vainement sollicitées par les plus nobles et les plus riches, du moins elle l'affirmait, que de se prélasser sur les meubles où avaient pris place les plus grandes dames de France?

Du haut du donjon, son regard d'épervier jugerait de l'étendue et de la valeur des terres qui l'intéressaient. Là, elle estimerait plus sûrement sa proie et déciderait mieux qu'ailleurs à quelle sauce elle la mettrait. Sans doute qu'elle la jugea trop maigre pour se l'approprier complètement par un acte de mariage. Les plus belles plumes du pigeon lui suffiraient. Ainsi déplumé, elle lui donnerait la volée.

Chez lui, l'enchantement dura toute une année. Ce laps de temps écoulé, elle lui donna congé, après en avoir obtenu toutes les satisfactions de l'amour-propre, une inscription très convenable sur le Grand-Livre et un petit hôtel dans l'avenue de l'Impératrice.

L'histoire n'ajoute pas qu'il se retira battu et content; en tout cas, la chose n'est pas probable.

On le voit, pour son début dans la vie galante, ce n'était pas mal manœuvré; il effaçait complète-

ment celui de la comédienne au Gymnase, et promettait à son professeur une élève digne de lui.

Au nombre des avantages les mieux appréciés par Sophie Fuchs, pendant son séjour au château du comte, figurait la connaissance d'un de ses voisins, homme marié, jeune encore et fort riche. Il s'était épris d'elle, et si follement, que ses assiduités avaient abrégé la villégiature des deux amants. Quand, au printemps suivant, il la retrouva se promenant au bois dans une calèche de Morel, du meilleur style, il n'hésita pas à l'aborder, laissant son *hack* marcher lentement près de la voiture de la comédienne, oubliant, dans son ravissement, que les regards des promeneurs le suivaient étonnés de son audace. Ressaisi tout entier, sous l'influence d'une tiède après-midi printanière, d'un beau soleil éclairant la jeunesse d'une comédienne en vogue, embellie par tous les agréments d'une toilette raffinée, emportée par un attelage irréprochable, il n'eut d'yeux et d'oreilles, dans ce milieu propice, que pour la sirène qui le charmait l'été précédent dans le parc ombreux, aujourd'hui délaissé par cette idole fragile.

La rupture venait de se faire; on en causait dans les cercles et il espérait arriver en temps opportun. Le soir même, il se rendit au Gymnase et se signala par des applaudissements bientôt payés en sourires, en coups d'œil qui tombaient

sur notre amoureux comme autant de flèches lancées d'une main sûre et décidée aux plus grands ravages. Comment douter, après cela, d'être bien accueilli dans la loge de la comédienne, après le spectacle ? Le hardi gentilhomme se voyait déjà en tête à tête dans un cabinet particulier, sous prétexte de perdreau froid et de Champagne.

Naïf et inexpérimenté en la matière, malgré ses quarante ans, après une jeunesse oubliée et une vie conjugale sans nuages, il ignorait la politique et la diplomatie d'une femme de théâtre, doublée d'une courtisane sortie d'Israël.

Aussi fut-il un peu désappointé, en trouvant un jeune homme déjà près de Sophie Fuchs. qui, nonobstant, reçut son second visiteur avec toutes sortes de démonstrations amicales, en femme habituée aux hommages et libre de ses sentiments et de son cœur. Pas un geste, pas un mot n'indiqua une préférence. Sous prétexte de reprendre sa toilette de ville, elle les congédia tous les deux, après quelques minutes de conversation générale. Ils appartenaient au même club, firent bonne contenance et se séparèrent sur le trottoir. En montant en voiture, la comédienne put les apercevoir, faisant le guet, chacun d'un côté du boulevard. « Mes bons amis, pensa-t-elle, vous aurez votre tour l'un après l'autre. Au plus âgé la préséance. »

Elle se souvint avoir entendu dire par ce dernier que toute illusion disparaissait à ses yeux, quand il était introduit chez une femme par une

soubrette. A ce niais, il fallait de beaux décors pour qu'il trouvât la pièce bonne. Aussi son personnel s'augmenta-t-il immédiatement d'un maître d'hôtel et d'un valet de pied. Elle voulait avoir grand air et tout le prestige nécessaire pour vaincre.

Cette détermination, taxée de « fausse manœuvre » par le baron, faillit compromettre l'entente cordiale entre les deux puissances; car le jeune homme relégué au second plan, celui que l'habile stratège condamnait à attendre son bon plaisir, n'était autre que le faux ami du baron, celui-là même qui, après lui avoir promis son concours et son parrainage au Jockey-Club, l'avait abandonné, trahi.

Scrupuleux observateur de son contrat, le banquier n'allait jamais chez son alliée, qu'il continuait à traiter comme l'instrument de ses rancunes. Une autre femme aurait pu lui en vouloir d'échapper à ses séductions; mais uniquement occupée de ses intérêts matériels, elle ne songeait pas à se blesser de cette indifférence. La jalousie ne l'effleurait même pas quand elle rencontrait la baronne d'Orsonan, sortant des bureaux de la maison Rakonitz. Elle se contentait d'en plaisanter avec ses amis, livrant ainsi ce nom aristocratique à la malignité publique.

Mais la baronne avait le meilleur des endosseurs, un mari de bonne composition et de plus cuirassé à toute épreuve.

Donc, cette fois encore, le baron manda Sophie Fuchs à son cabinet.

— Comment, vous aussi, lui dit-il, à son entrée, vous vous mêlez d'amour, oubliant dans une amusette un but sérieux, nos conventions, mes conseils, lâchant ainsi la proie pour l'ombre?

— Je ne vous comprends pas, baron !

— Ne feignez pas d'ignorer, ma belle. Je sais les assiduités du marquis de Tonneins, assiduités auxquelles vous ne restez pas insensible. Que prétendez-vous faire d'un homme marié qui vous jetera, son caprice passé, une dizaine de mille francs à la tête, après vous avoir compromise, dépoétisée. près du vicomte que je connais capable de tout, parce qu'il est passionné? Garçon, libre de sa fortune, il peut vous l'offrir, peut-être même autre chose encore.

— Mon cher protecteur, n'ayez aucune crainte, ne redoutez de ma part aucune faiblesse. Je n'ai pas de cœur, car si cet organe inutile et malfaisant ne m'eût pas manqué, je serais fortement attachée à vous après tout ce que vous avez fait pour moi. Je comprends la situation et saurai la tourner à mon avantage, et à votre plus grande satisfaction. Je me soucie du marquis comme du vicomte, qui, tous deux, m'appartiennent déjà sans que je leur aie encore abandonné un cheveu de ma tête. Ma force réside dans mon indifférence en matière amoureuse, dans le calme de mes sens, dont personne n'a trouvé la clef. Je possède une

marchandise qu'on s'accorde à trouver désirable, et je me garde bien de la livrer tout entière. J'en donne à chacun un échantillon, afin qu'il y en ait pour tout le monde, n'acceptant en paiement que des valeurs sérieuses, sonnantes et trébuchantes. Vous avez vu ce que j'ai tiré du premier, votre collègue aux Mirlitons, qu'en bonne princesse j'ai ménagé parce qu'il m'avait lancé dans la « gomme. »

« Eh bien, M. de Tonneins ne durera pas plus longtemps ; seulement sa fantaisie lui coûtera cher, très cher ! Dans un an, je le mettrai de côté comme un vieux citron pressuré et retrouverai alors notre traître, auquel nous apprendrons le prix d'une félonie. Je le destine aux honneurs de la célébrité !

— Le plan, ma chère, est assurément bien conçu. Mais, dit le proverbe, pour faire un civet il faut un lièvre ; et je crains fort que la bête ne soit déjà loin, ou croquée, quand vous songerez à la chasser.

— Baron, je vous parie le diadème de M^{me} d'Orsonan contre une discrétion, que dans quinze mois j'aurai quitté le théâtre, réalisé une grosse fortune et épousé le vicomte.

— Si vous exécutez ce programme, je vous proclame la reine des diplomates passés, présents et futurs ; je vous promets non pas le diadème de la baronne, car elle ne rend rien de ce qu'on lui prête, mais un tout semblable, et mon bras pour vous conduire devant M. le maire.

En achevant ces mots, le baron se leva, ce qu'il ne faisait pas d'habitude avec l'actrice du Gymnase. Il lui semblait déjà voir briller sur son front la couronne de vicomte, tant elle montrait d'assurance et de confiance en son étoile, cette étoile d'Orient qui l'avait guidé, lui aussi.

Il accompagna Sophie Fuchs, non pas jusqu'à sa voiture, cet honneur uniquement réservé à M^{me} d'Orsonan, mais jusqu'au vestibule.

L'huissier en tressauta d'étonnement et se précipita du coup jusque dans la rue, ouvrant la portière ! Le fiacre parti, il demeura comme pétrifié, bouche béante ; la main droite, seule, restait fermée sur les vingt francs que la future vicomtesse venait d'y glisser !

Sophie Fuchs se mit résolument à l'œuvre, conduisant de front les deux soupirants attelés à son char. Enfin, le marquis de Tonneins, après mille excentricités, mille folies, fut agréé comme amant en titre. Quant au vicomte de Landelle, on l'écarta tout doucement, par la ruse et le mensonge.

Arrivé au paroxysme de la passion, il se déclarait prêt à épouser son idole, lorsqu'elle lui murmura tout bas à l'oreille : « Vous êtes le seul homme que j'aie jamais aimé, mais pour cette raison, je ne voudrais pas devenir votre maîtresse, lien périssable, éphémère. Je serai votre femme ou nous ne nous reverrons pas. Toutefois, ce n'est pas dans un tel moment que j'accueillerais votre

demande. Je vous aime trop pour ne pas exiger de vous de longues réflexions. Si dans un an vous êtes encore dans les mêmes dispositions et que mon cœur n'ait pas changé, eh bien, nous verrons... »

Après ce combat, très vivement soutenu par le vicomte, il dut se résigner à la retraite, non sans emporter la promesse d'une correspondance. C'était vraiment pitié de le voir lutter inutilement contre son propre cœur, contre un amour si vrai, si profond, inspiré par une drôlesse de la pire espèce, de celles qui n'aiment rien et personne, qui ne s'enthousiasment jamais, qui ne s'amusent jamais, qui ne se grisent ni du plaisir, ni des vins généreux, ni des joies de l'amour, une de ces filles de marbre qui font de leur corps un capital, placé à gros intérêts, un instrument insensible à tout autre sentiment que la passion de l'or.

Cet amoureux ne manquait cependant pas d'intelligence ; le sens moral, seul, était peu développé en lui. Puis, peut-être ressentait-il une secrète et émouvante attraction pour ce sang juif qui coulait dans ses veines après deux générations. Toujours est-il que, témoin de la liaison retentissante du marquis de Tonneins et de Sophie Fuchs, il ne cessa pas de l'aimer, s'embusquant sur les promenades pour la voir passer dans les voitures les mieux tenues, les mieux attelées de Paris, la couvant du regard quand elle montait sur les planches.

Un mot d'elle, un signe de tête, le rendaient heureux. Cet amour le dominait tout entier, en dépit de tout ce qu'il voyait, de tant de choses si bien faites pour le guérir. Mais il existe de ces natures mal équilibrées qui sont destinées à devenir le jouet des Sophie Fuchs.

Pendant que ce pauvre être se morfondait dans l'attente pour une coquine, le marquis, un vaniteux, inventait chaque jour un nouveau moyen de se ruiner, en occupant la galerie, reléguant sa femme à la campagne, afin qu'elle ne demeurât pas le témoin de tant de stupides débordements de luxe et de tapage, dont les échos seuls arrivaient à ses oreilles et à son âme meurtrie.

On connaît la marche de ces sortes de liaisons.

Les revenus ne suffisant plus, on emprunta; mais ces opérations demandaient du temps et les dettes du marquis criaient d'un bout à l'autre de la ville, depuis le marchand de fourrages jusqu'au bijoutier, dans une gamme chromatique audacieuse. De toute nécessité, il fallait réaliser le château et les fermes. M^{me} de Tonneins les racheta pour ses enfants. Un conseil d'amis et de parents montra au marquis la fin logique de la situation, c'est-à-dire la ruine totale à bref délai, s'il ne rompait pas cette chaîne fatale. Mais il lui restait encore cinq cent mille francs, et la sangsue attachée à ses flancs les voulait. Craignant qu'ils ne lui échappassent, elle conçut le projet de partir, d'emmener son amant.

La réalisation ne s'en fit pas attendre, et un matin, on put lire dans les journaux l'entrefilet suivant :

« M^{lle} Sophie Fuchs vient d'engager une troupe de comédiens français pour aller jouer à l'étranger la pièce nouvelle de Sardou. Elle doit commencer par l'Italie et finir par l'Amérique. On dit merveille des costumes dont Worth a bien voulu se charger. »

Elle quittait, en effet, le Gymnase, où on appréciait médiocrement ses services. C'était une de ces nébuleuses qui ne brillent que lorsque les étoiles manquent.

Pensionnaire désagréable, fantaisiste, sur laquelle la direction ne pouvait jamais compter, elle se maintenait au premier rang par ses toilettes, par une certaine beauté, par l'engouement irréfléchi du public élégant, bien plus que par la solidité de son talent, terne et monotone. Survenait-il quelque course de chevaux dans les environs de Paris, quelque dîner où le marquis exigeait sa présence, notre irrégulière prévenait son directeur qu'elle était souffrante et qu'elle ne jouerait pas le soir. Le médecin du théâtre, envoyé pour constater la maladie, constatait seulement que l'oiseau avait pris la clef des champs ; enfin à chaque instant surgissaient de nouveaux obstacles que l'astucieuse comédienne suscitait à tout propos, afin d'obtenir la résiliation de son engagement. Le directeur la signa donc sans regret, sans exiger

le dédit stipulé, et n'en fut remercié que par une lettre insolente de sa pensionnaire.

Tels furent les préliminaires de la tournée dramatique de Sophie Fuchs, qui, en personne ordonnée, sous-loua son hôtel à un riche étranger pour une grosse somme. Elle donna secrètement rendez-vous au vicomte de Landelle, toujours dans les mêmes dispositions à son égard, et lui persuada qu'elle voulait, avant de s'unir à lui, gagner au prix de mille fatigues une fortune dont il n'aurait pas à rougir puisqu'elle serait le fruit de son travail et de son talent. Le marquis, dans cette expédition, ne jouerait qu'un rôle de régisseur, de caissier. On verra que le terme de banquier eût été plus en situation. Là-dessus on se sépara après maints serments réciproques dans une étreinte à la fois chaste et pleine de promesses délicieuses.

Glissons sur une tournée artistique peu intéressante, pendant laquelle le marquis joua constamment le rôle de dupe et d'amant trompé. Quand ils débarquèrent sur le rivage de la jeune Amérique, son portefeuille personnel se trouvait déjà singulièrement allégé, par la raison bien simple qu'il payait régulièrement les artistes, les voyages, les hôtels, et que les recettes du théâtre n'y entraient pas. Celles-ci étaient toujours adressées, par l'impresario Sophie Fuchs, à la maison Rakonitz de Paris. Au bout de quelques mois les succès de la Compagnie française commencèrent à baisser, l'escarcelle du marquis se trouvait à peu près vide!

La directrice de la troupe notifia alors son retour en Europe. Les places furent arrêtées sur le prochain bateau et l'on partit. Un seul voyageur manquait ! Ce fut la séparation sans phrases.

« Mon cher, avait-elle dit à son amant ruiné de fond en comble, je vous croyais plus fort. Notre entreprise qui, conduite par un homme actif, intelligent, nous eût enrichi tous deux, croule par votre faute. Vous n'entendez rien aux affaires. Sachez aussi que je n'ai pas été votre dupe dans votre intrigue avec la soubrette de la troupe. Gardez-la si bon vous semble ; elle a un véritable talent pour raccommoder les chausses, et les vôtres ne tarderont pas à se percer à jour !

Le marquis tomba comme anéanti, foudroyé par un tel cynisme, n'ayant pas même la force de nier l'histoire de la soubrette, inventée pour les besoins d'une cause ignoble. Il comprenait enfin, mais trop tard pour sa fortune engloutie, j'allais presque dire pour son honneur. Deux années durant, il lutta contre la misère, se livrant à tous les métiers pour gagner son pain quotidien. Un soir d'hiver, on le trouva mort dans son laudis, mort de faim peut-être, et certainement de chagrin et de honte, ce gentilhomme naguère si riche, si gai, si élégant, si recherché de tous et de toutes, si brillant, si fier de son nom et de sa fortune.

Pendant qu'il agonisait abandonné, seul avec ses tristes pensées, loin de sa famille, loin de son pays, l'élève obéissante et salariée du juif livrait

son nom à la risée de ses amis et gagnait le fameux diadème qui lui faisait tant envie, lorsqu'il brillait sur la belle tête de la baronne d'Orsonan. Oui, Rakonitz allait perdre son pari, changeant ainsi sa défaite en victoire.

— Vrai, disait-il à Sophie Fuchs, vous ne me trompez pas ? Vous épousez M. de Landelle ?

— Oui, mon cher ami, dans un mois je serai vicomtesse, après que vous m'aurez conduite à la mairie, à la synagogue et à l'église catholique, car il ne veut cependant pas abjurer la foi de ses pères, comme il dit. C'est un mariage de raison puisque je paye ma dette.

— Merci et bravo, Sophie ! Il est donc tout à fait fou, cet homme ?

— Comme vous voyez, mon cher !

Et Rakonitz l'embrassa pour la première fois. La fille du marchand d'habits et galons ne le tentait pas autrefois, mais la fiancée d'un vicomte de bon aloi l'alléchait. Cette adresse, cette astuce, cette persévérance, cette ambition assouvie, cette soif de l'or, toujours apaisée dans le verre rejeté au loin et brisé quand il était vide, ce bonheur insolent, cette chance constante et triomphante le grisaient.

— Vous serez à moi, n'est-ce pas ? lui murmurait-il à l'oreille, en l'attirant dans ses bras.

— Quand vous voudrez ! Ne suis-je pas votre esclave ?

— Eh bien, la veille !

— Oui, la veille et le lendemain aussi; je vous appartiens.

Ce lendemain, auquel le baron ne croyait pas, tant il lui paraissait enveloppé de nuages, mais que Sophie Fuchs avait marqué de sa griffe comme une dernière et nécessaire étape arriva enfin contre vents et marées. Ne vivons-nous pas au siècle de Sarah Bernhardt? Que de larmes dans cette famille honorable et honorée des Landelle, sur laquelle la plus petite tache n'avait jamais jailli!

Oh! oui, la coupe était amère et cependant il fallait la vider jusqu'à la lie. Pauvre jeune homme, riche, beau, et à l'âge des folies d'un jour, d'une heure, il épousait une petite juive, née je ne sais où et on ne sait de qui, de cinq ans plus âgée que lui, cinq années bien remplies, on l'a vu!

C'était horrible!

X

L'argent, à notre époque, exerce une telle fascination sur la société, du haut en bas de l'échelle sociale, que la réussite reste le seul critérium de l'honneur. Un fripon millionnaire et une femme qui donne à diner auront, dans le monde, une meilleure situation qu'un honnête homme et une honnête femme ruinés. Ces exemples ne sont pas rares. On les coudoie chaque jour dans la ville.

Schmoul, entre autres, avait à son actif tant de brigandages, de vols plus ou moins avérés, qu'on demeure stupéfait en le voyant se maintenir debout et arrogant, affublé d'un titre nobiliaire et de décorations variées, traitant d'égal à égal avec les puissants et les princes.

On connaît ses débuts dans les affaires. Il y ajouta, dès l'ouverture de sa banque, plusieurs tours de Robert Macaire qui méritent d'être rapportés. Je me contenterai d'en citer deux, exécutés avec une prestesse admirable et restés légendaires. Tout

d'abord, l'histoire amusante d'une fourniture de canons en bois, bronzés par un procédé galvanoplastique et vendus à un État aux abois, pour de véritables canons! histoire tellement mirifique, tellement invraisemblable qu'on se demande comment le tour a pu se concevoir et s'exécuter! Puis l'aventure de cette mine d'or, soi-disant découverte par lui et concédée finalement à une compagnie qui, seule, ne ria pas de cette jonglerie bouffonne.

Notre homme avait choisi, dans je ne sais quel pays lointain, un rocher sur lequel il s'amusa très ingénieusement à tirer à la cible avec des fusils de différents calibres. Ces armes étaient chargées, ô merveilleuse invention, avec du fulmi-coton et de la grenaille d'or!! Quand il eut ainsi criblé une des parois du rocher qui présentait vraiment toutes les apparences d'une mine aurifère, il revint à Paris, où une compagnie financière s'empressa de l'accueillir comme il convenait à un si grand personnage.

Elle envoya un ingénieur examiner le gisement sur l'authenticité duquel le polytechnicien n'éleva aucun doute. Il en rapporta même un échantillon qui brille encore sur la cheminée de la salle du conseil, comme un souvenir palpable de la naïveté de ses honorables membres et de l'audacieuse habileté de ce rival de Robert Houdin.

C'est là, en effet, un de ses meilleurs tours, le plus drôle, si ce n'est pour les dupes, du moins pour la galerie.

Ces aimables facéties faisaient la main de notre banquier qui, de l'orient à l'occident, se rua sur le monde entier avec l'audace du conquérant. Émissions d'actions de travaux publics et emprunts d'États, il toucha de sa main crochue à toutes les grandes affaires avec le même bonheur.

L'empire du Gulistan fut l'un de ceux auxquels il appliqua son système de drainage. Avisant un vizir, aussi pauvre d'argent que de conscience, il en obtint d'importantes concessions de chemins de fer.

Pour la construction de ces lignes, Rakonitz dépensa soixante millions, somme qui fut quadruplée dans la note outrageusement gonflée des travaux. Cela fait, le vizir, largement intéressé dans l'affaire, apposa sa signature au bas de la convention qui fut alors présentée aux grands banquiers.

Ceux-ci s'empressèrent de prendre les obligations, dont le placement était facilité par un gros lot d'un million de francs.

Émises à trois cents francs, ces obligations tombèrent bientôt à cinquante francs; mais le coup était fait et rapportait plus de cent millions à la banque Rakonitz! Vous entendez : cent millions!

Un coquin vulgaire eût planté là le Gulistan; la belle âme de Rakonitz y répugnait et rêvait d'autres combinaisons.

En effet, on remarqua, dès lors, un mouvement très accentué en faveur de ce malheureux pays.

Aidé par une certaine presse, Rakonitz, ô l'excellent homme, prouva clairement au public que les finances de cet État n'étaient pas obérées comme on le croyait. D'obscures qu'elles étaient tout à l'heure, elles devinrent comme par enchantement claires, lumineuses. Vraiment on ne pouvait trouver placement plus avantageux que ses rentes.

Le petit monde, séduit par un journalisme habile et complice, se précipita sur les titres de rentes du Gulistan qui promettait huit pour cent aux preneurs. Rakonitz en livra généreusement d'immenses quantités.

Hélas ! ce fut le moment où la faillite éclata. L'État dut suspendre le paiement des intérêts. Les fonds tombèrent, tombèrent à des prix dérisoires. Sur ces ruines accumulées, une seule fortune s'élevait dans des proportions inouïes. Cent millions vinrent s'ajouter aux gains précédents. La banque Rakonitz devenait une puissance presque sans rivale, son chef un génie dont le cerveau enfantait des prodiges. Nouveau Moïse, il lui suffisait de frapper le sol de sa baguette magique pour en faire jaillir des sources d'or. Jamais on n'avait assisté à spectacle semblable.

Cependant il arriva, un jour de ses commencements, où à la suite d'une filouterie trop manifeste, les actionnaires lésés, alors que Rakonitz encaissait un gros bénéfice, résolurent de le dénoncer au parquet. On disait tout haut que l'accroissement de sa fortune s'accomplissait en raison directe des

désastres de ses actionnaires, qu'il était temps de mettre fin à un tel scandale et que les portes de la police correctionnelle allaient enfin s'ouvrir devant lui. Mais l'avenir prouva que la chose n'était pas aussi facile que se l'imaginaient les pauvres diables frustrés, volés et ruinés, car le baron avait pris soin de se faire nommer consul d'un Etat voisin. Sa personne, dès lors, devenait inviolable, tant qu'il resterait en fonctions. Il s'agissait donc de le dénoncer comme indigne à son gouvernement, ce qu'on ne manqua pas de faire. Grand fut l'étonnement du public en apprenant que le puissant ministre d'un puissant empire s'opposait formellement à toutes poursuites et qu'il obligeait notre gouvernement à prendre en mains les poursuites c'est-à-dire à les enlever à celles des ayants droit ! Cette façon de procéder équivalait à l'abandon des poursuites, et en effet, oncques depuis, on n'en entendit parler.

Mais le coquin, comme chat échaudé, se garderait bien de tenter des aventures semblables. Arrivé au faite de la puissance financière, il ne travaille plus qu'à s'y maintenir et tranche du seigneur plus que du banquier. D'ailleurs, la baronne d'Orsonan l'a fort mal traité, le menaçant de porter ailleurs son influence et ses charmes, et Rakonitz a toujours montré, dès l'âge le plus tendre, une grande déférence pour les femmes, on s'en souvient. Elles lui en savent gré et le soutiennent de leur incontestable pouvoir. Au moment où la

justice eut l'indiscrétion de se vouloir mêler à ses affaires, d'y jeter un coup d'œil investigateur, la baronne, il faut le confesser, eut un moment de faiblesse.

Au lieu de courir les ministères et d'y faire des démarches compromettantes, elle se sentit envahir subitement par une maladie que ses ennemis qualifièrent d'un mot mal sonnant — la peur, mais que la Faculté traduisit plus galamment et qui nécessita un voyage et une saison assez longue des eaux souveraines pour ce genre d'affections.

Il y avait une phrase que Rakonitz se plaisait à répéter aux petits juifs crasseux qui glanaient autour de lui :

« Dans cinquante ans, leur disait-il, nous serons les maîtres du monde et l'on verra les chrétiens encore riches aujourd'hui courir les chemins et les rues la besace au dos. »

L'un de ces pauvres diables eut cependant, un jour, l'audace d'appeler son attention sur les représailles que les Russes commençaient à exercer contre leurs oppresseurs. Cette réponse tintait à ses oreilles comme un mauvais présage et la nuit suivante, elle agita son sommeil.

Troublé par l'idée que les poursuites dont il était menacé pouvaient se reproduire, il entrevit dans un songe crouler l'échafaudage de sa puissance. Il se voyait entrant au tribunal entre deux gendarmes comme un malfaiteur, pendant qu'un nombreux public, attiré par la curiosité, assistait

à son humiliation, à sa ruine, à sa condamnation certaine et méritée. Ce fut un horrible cauchemar. Il lui semblait qu'on le condamnait à reprendre son bâton ferré, laissé dans sa petite chambre de Vienne, et le ballot du colporteur. Alors le courage lui manquait et dans sa lâcheté il criait grâce à ses juges. Il se cramponnait à ses meubles dorés, pendant que, sous ses yeux, on vendait aux enchères ses chevaux, ses voitures, ses tableaux, ses objets d'art.

Quand, au milieu de la nuit, il se réveilla dans son beau lit d'ébène, entouré de toutes ses richesses, il eut comme une hallucination. Il ne distinguait plus exactement entre le rêve et la réalité. Sa tête était en feu. Il lui fallut allumer une bougie pour qu'il s'assurât du lieu où il se trouvait et s'il n'était point entre les murs dénudés et froids d'une prison. Quoique éveillé il souffrait cruellement et appelait le sommeil, mais un sommeil réparateur et calme. Enfin, vaincu par la fatigue, il s'endormit, tenant entre ses mains la clef de son coffre-fort.

Il n'ouvrit les yeux que fort tard. Son valet de chambre n'osait pas le réveiller, bien que l'heure où il se rendait d'habitude à ses bureaux fût sonnée depuis longtemps. Tout à coup le timbre de l'hôtel sonna. Un employé du télégraphe apportait une dépêche.

Le valet pénétra alors dans la chambre de son maître, dont il ouvrit les rideaux, et lui présenta le télégramme sur un plateau d'or.

Rakonitz en entendant qu'on l'appelait se réveilla blême et transi. Que se passait-il donc ? Il s'empara du pli cacheté et lut : « Immense victoire ! La banque royaliste a sombré ! »

XI

L'œuvre du fils du Randar paraissait accomplie. Schmoul jouissait, au pinacle, de toutes les satisfactions, de toutes les glorioles que procure l'argent; demeure somptueuse, cuisinier superfin, vins exquis, chevaux magnifiques, tableaux de maîtres, œuvres d'art de toutes sortes. Abonné à l'Opéra, membre du Cercle impérial et des Mirli-ton, commensal habituel d'une grande dame jeune et belle; invité, si ce n'est aux « choux-fleuris » du noble faubourg, du moins aux grandes réceptions et aux dîners aristocratiques, hôte assidu de plusieurs duchesses, ivre de vanité satisfaite et de haine anti-chrétienne assouvie, il rêvait cependant encore de nouvelles fortunes. Cette aristocratie de la naissance qui le recevait, il voulait la voir chez lui, la traiter, la convier à des fêtes des *Mille et une nuits*. Que manquait-il à ce nouveau rôle? Une femme? Dès lors il songeait sérieusement au mariage.

La fille d'un misérable marchand de vieux habits qui, près de son père, avait crié par les rues les chapeaux à vendre venait d'épouser un gentilhomme; pourquoi lui, baron de Rakonitz, ne s'unirait-il pas à une fille de noble maison? M^{me} d'Orsonan affirmait que la chose n'était pas impossible, mot qui ne figurait point dans son vocabulaire, et se chargerait de la négociation, quand on aurait déniché le sujet. Il s'agissait seulement de bien viser pour atteindre le but, et, on le sait, la baronne visait toujours juste. Aussi portait-elle la tête très haute. Eh! certes, il y avait de quoi, car bien qu'elle fût, tout comme Sophie Fuchs, à la solde de Rakonitz, avec cette différence qu'elle le payait au retour du bien le plus précieux, elle n'en jouissait pas moins des faveurs du *high-life*.

Elle avait notamment pour ami, pour conseil, M. de Solignac, un homme marié, père de deux enfants, fortement endetté et qui souvent la consultait, lui aussi, dans la conduite de ses affaires de famille et d'intérêts. Un jour, elle lui tint à peu près ce langage:

— Mon cher comte, j'ai trouvé la solution du problème qui vous embarrasse. Pour constituer un majorat sur la tête de votre fils, il faut marier votre fille à quelque financier qui la prendra sans dot.

— L'idée, baronne, serait excellente si les financiers désintéressés n'appartenaient pas à une espèce fort rare.

— Rare, assurément, mon cher ami, mais non.

introuvable. L'essentiel c'est que l'idée vous agrée.

— Auriez vous donc un candidat ?

— Candidat, non ; objectif, oui, si vous ne tenez ni à la nationalité française, ni à la religion catholique.

— Pour réunir toute ma fortune sur la tête de mon fils, dernier de mon nom, il n'y a pas de sacrifice auquel je ne me résigne. Pourvu que l'honneur soit sauf, qu'il y ait sinon un titre, du moins une bonne position dans le monde, qu'enfin la personne ne déplaie pas à ma fille, je donne mon consentement.

— L'homme auquel je pense est titré, assez bien tourné, parfaitement posé dans la société, fort honorable, immensément riche, libéral et sans aucun souci de l'argent.

Il a cependant deux défauts, celui d'être né sujet autrichien et d'appartenir à un autre culte que le nôtre.

— Il n'est pas juif, j'espère.

— Si, je le crois.

— Ce n'est pas sérieux. Comment pouvez-vous supposer ? Un protestant, passe encore, mais un juif !

— Non ! vous êtes trop dur, mon cher. Mettez que ce soit un créole de Jérusalem ! Et que vous importe ? Les israélites ne sont-ils pas reçus partout aujourd'hui, tenant le haut du pavé, comme les Rothschild, les Rakonitz, et d'autres encore ?

— Ceux-ci sont les princes de la finance et tout

à fait hors de pair; aussi ne serait-ce pas trop se mésallier que d'entrer chez eux par la porte du mariage. Mais votre candidat...

— J'ai dit objectif, ce qui n'est pas la même chose.

— Soit, votre objectif ne plane pas à ces hauteurs financières.

— Si.

— Oh! oh! vraiment?

— Je vous l'affirme.

— Qui est-ce qui vous fait croire que vous réussirez?

— Certains indices et mon flair féminin qui me trompe rarement.

— Alors, dites-moi son nom.

— Pas encore. Réfléchissez. Consultez votre femme, votre fille, pas trop longtemps toutefois, car mon oiseau rare est couru, demandé à l'instar de nos meilleures valeurs.

Le comte quitta son amie, l'esprit troublé, pensif, tout en cheminant vers son hôtel.

Au moment où il traversait l'avenue des Champs-Élysées, Rakonitz, étendu dans une victoria, attelée de deux steppeurs, fournis par Howard, faillit le renverser, tant il était distrait, absorbé dans ses pensées.

— Mon cher comte, lui dit le baron, qui, l'ayant aperçu, était descendu de voiture, je tremblais que le timon ne vous eût atteint. Heureusement je n'allais pas vite.

— Non, non : j'en suis quitte pour la peur et c'est tout à fait de ma faute : car votre cocher avait ses chevaux dans la main et les a arrêtés court.

— J'en suis bien heureux. Si vous n'avez rien de mieux à faire, voulez-vous m'accompagner ? Nous irons jusqu'au Bois ?

M. de Solignac hésita ; puis une idée lui vint : « Je vais le faire causer sur ses jeunes coreligionnaires, pensa-t-il, et peut-être découvrir ainsi le nom que je cherche. »

— Avec grand plaisir, répondit-il, et il prit place près du baron qui ajouta :

— Me permettez-vous d'entrer chez mon marchand de chevaux ? Je vous sais très connaisseur et vous me donnerez votre avis sur quatre *Trakener* qu'il veut me vendre pour atteler sur mon *drag*.

— Volontiers, il n'y a guère, pour moi, de plaisir plus vif que de visiter des écuries. Le cheval, voilà mon luxe, ma passion. Monter le matin, atteler le soir, sont mes deux occupations favorites, et c'est par hasard que je ne suis pas sorti aujourd'hui.

— Je m'en félicite, comte, puisque cela me procure l'honneur de me promener avec vous.

Ainsi devisant, on arriva chez le marchand.

Comme plusieurs de ses confrères, Howard est un ancien cocher de grande maison qui, au lieu de placer ses économies à la caisse d'épargne, les a mises dans le commerce des chevaux. En homme intelligent, il a choisi une spécialité, dont il ne

sort qu'exceptionnellement — les carrossiers de tête, de très haut prix, les plus élevés du marché.

Cette spécialité lui était pour ainsi dire imposée par son habileté hors ligne dans le « menage ». Personne mieux que lui ne manie un *four in hand* et personne aussi bien que lui ne sait tirer parti de quatre jeunes chevaux attelés ensemble pour la première fois. Il est merveilleux d'adresse et d'audace. Howard n'a qu'une clientèle très restreinte, mais quelle clientèle ! celle des potentats de la finance.

Chez lui, tout est pour l'œil. Il ne s'agit pas de chevaux pouvant fournir une longue course, il s'agit d'étonner la galerie par l'élégance des formes et la hauteur des « actions », sans oublier une tenue irréprochable des écuries. Lui-même affecte une mise spéciale, correcte : chapeau de soie, redingote serrée à la taille, culotte et bottes chanilly, tout cela sortant de bons faiseurs anglais.

Devant les boxes, sous la galerie vitrée, où l'on présente les chevaux, par les temps de pluie, vous voyez rangées une douzaine de brides, dont les aciers scintillent comme des facettes de diamants.

A vos pieds un sable fin et de différentes couleurs s'étalant en mille arabesques jusque dans les écuries. Là, des chevaux au poil fin, brillant, sous l'influence d'une bonne nourriture, de soins minutieux, d'un pansage à l'anglaise et de nombreuses couvertures étagées jusqu'au tapis de surfaix. Une litière d'une blancheur immaculée permet aux plus

minces chaussures féminines d'entrer dans les stalles, pendant que le piqueur, ou son maître, à la tête du cheval, le maintient allongé sur ses quatre jambes.

Ce jour-là, sortir à la main les quatre carrossiers, la crinière lustrée par la brosse humide, la queue haute, les placer sur la même ligne fut fait en un tour de main. Impossible de n'être pas séduit par l'homogénéité des formes de ces animaux, qu'on eût dit frères, tant leur ressemblance frappait les yeux, par cette belle et sévère couleur noire, apanage de la race de Trakehn, en un mot par cette habile mise en scène de l'établissement de M. Howard. Le comte de Solignac, bien que blasé sur ces artifices du métier n'y résista pas.

Chacun des chevaux se montra séparément, puis par paire, dans le trottoir, au pas d'abord, ensuite au trot cadencé, pendant que le piqueur les suivait, la chambrière à la main, et que le marchand animait les plus froids par le bruit de son stick, frappant sur les parois internes de son chapeau. L'exhibition réussit à souhait et l'on convint de les atteler le lendemain.

D'ailleurs, au dire de Howard, quatre chevaux pareils aux siens n'existent pas en Europe. Il y a six mois qu'il a donné commission à Anderson de les chercher partout et de les réunir coûte que coûte pour l'écurie du baron, réputée à Londres comme à Paris et ouverte chaque dimanche à l'admiration des amateurs.

Qui donc oserait leur disputer le prix au prochain concours hippique, quand lui, Howard, les manœuvrera sur la piste du Palais de l'Industrie, attelés sur le mail jaune du baron, aux applaudissements de l'élégante assemblée? Personne assurément.

— Combien en voulez-vous? demanda Rakonitz, en regagnant sa victoria.

— Monsieur le baron, ils vous coûteront cinquante mille francs.

— Oh! oh! murmura le banquier.

— Ne vous récriez pas, n'hésitez pas, monsieur le baron, car demain il ne serait plus temps de vous raviser. Le baron Ezéchiel de Rothschild ne marchandera pas, lui! soyez-en persuadé. Le noir est sa couleur favorite et on la rencontre rarement chez les chevaux distingués, sauf dans la race Orloff et à Trakehn. Si le grand écuyer de l'empereur d'Allemagne savait qu'on a vendu ces quatre chevaux-là, le directeur du haras serait immédiatement révoqué.

Il n'en fallait pas tant pour décider le baron, toujours heureux d'éclipser le roi des banquiers, et le rendez-vous pris fut confirmé.

La présence de M. de Solignac dans sa voiture fut curieusement commentée autour du lac et dans l'avenue des acacias. Le pauvre garçon devait être ruiné pour se mettre ainsi à la remorque du juif. Il allait, sans doute, l'employer dans sa banque ou le nommer administrateur de quelque

chemin de fer exotique. Chacun émettait son avis; les uns avec de faux airs attristés, les autres avec une satisfaction non déguisée. Tous reconnaissaient dans cette liaison la main protectrice de M^{me} d'Orsonan, mais personne ne soupçonnait la vérité, le début d'une négociation importante, non de capitaux, mais d'intérêts matériels et moraux.

On mit pied à terre vis-à-vis le tir aux pigeons, où une partie de « polo » était engagée devant une galerie nombreuse dont M^{me} et M^{lle} de Solignac faisaient partie. On se trouva tout à coup en présence.

— Le baron de Rakonitz ! Ma femme et ma fille, dit le comte.

La comtesse se contenta d'incliner la tête comme une personne qui ne veut pas donner suite à la présentation et s'éloigna.

Il ne savait pas au juste pourquoi, mais M. de Solignac fut mécontent de l'accueil dédaigneux fait à l'homme dont il aurait probablement besoin dans la négociation projetée. Il ne put s'en taire avec sa femme, en rentrant chez lui.

Ce fut le prétexte d'une entrée en matière au sujet d'une proposition, dont il s'inquiétait un peu, connaissant les idées aristocratiques et les opinions religieuses de la comtesse.

L'explosion d'un gazomètre n'eût pas troublé davantage cet intérieur, si tranquille d'ordinaire, que cette ouverture d'une alliance possible avec un juif.

— Mais vous n'y pensez pas ! Serait-ce par hasard ce Rakonitz que vous venez de me présenter ? Un homme dont on ne connaît pas même l'origine ! Avec une fortune scandaleusement énorme, une religion différente, et quelle religion ! un âge disproportionné ; une tournure de parvenu, un accent tudesque, enfin un parti impossible, oui impossible ! Vous remercirez M^{me} d'Orsonan de son intention charmante. Elle a donc assez de ce juif, qu'elle consent à nous le céder ? Grand merci de la préférence !

Tout cela dit avec tant de véhémence que le pauvre Solignac n'eut pas le loisir d'arrêter sa femme dans sa diatribe enflammée.

— Un autre jour, lui répondit-il avec beaucoup de calme, je vous ferai toucher du doigt notre situation et nos embarras relativement à Fernand et les avantages qui résulteraient d'un mariage riche pour Odette. Vous vous emportez inutilement contre le baron qui n'est pas en cause, mais qui n'aurait que l'embarras du choix si la fantaisie lui prenait de se marier. M^{me} d'Orsonan à laquelle j'ai, en effet, confié nos soucis, m'a proposé quelqu'un, ne voulant pas le nommer avant de savoir si vous agréeriez son projet.....

L'entrée du maître-d'hôtel, annonçant le diner, mit fin à cette conversation un peu tendue, qu'on devait reprendre un mois plus tard, dans les circonstances suivantes :

Il s'agissait d'une fête de charité, en faveur

d'une œuvre dont la duchesse d'Ermenonville était présidente et M^{me} de Solignac, vice-présidente. Le choix du lieu embarrassait fort. On ne pouvait songer à l'hôtel de la duchesse à cause des couches de sa belle-fille, attendues à cette époque, et l'idée des salons d'une auberge, même les plus vastes, ne souriait pas à ces dames. Il leur fallait du nouveau, n'en fût-il plus au monde. Un hôtel particulier, un hôtel capable de piquer la curiosité publique leur souriait donc ; mais lequel ? Et à qui adresser une semblable demande ?

— Ah ! si le baron de Rakonitz voulait nous prêter le sien ! dit la duchesse au comité. Mais je n'oserais pas le lui demander. Déjà nous abusons toutes beaucoup de son obligeance et de sa charité !

— Mon mari est en relations d'affaires avec lui, répondit M^{me} de Solignac ; il se chargerait volontiers de le sonder à ce sujet, si vous ne le trouvez pas un peu compromettant, un peu profane, pour une œuvre catholique.

— Mais, ma chère, notre œuvre n'a aucun caractère déterminé, au point de vue religieux. Non seulement nous ne devons écarter qui que ce soit, mais encore notre devoir, notre intérêt est d'amener à nous toutes les personnes de bonne volonté sans distinction de rang, de parti et de religion. La charité est un terrain commun à tous. Quant à moi, par les misérables temps présents, je deviens de plus en plus éclectique. Si nous ne faisons pas appel aux gros banquiers, comment voulez-vous

soutenir nos œuvres, les améliorer, les agrandir ? L'argent nous quitte pour se jeter dans leurs caisses et l'habileté nous commande de le ressaisir sous une forme ou sous une autre.

— J'en demeure d'accord, duchesse; mais il me semble que nos avances vont un peu trop loin. Le rouge me montait à la face, dernièrement, en voyant M. de Solignac au Bois, dans la voiture du baron. Au train où nous allons, la société du faubourg n'existera bientôt plus que de nom; déjà elle ne vit plus que de souvenirs et sur sa vieille réputation. Ce que votre âge, votre situation vous permettent de faire, madame la duchesse, d'autres moins qualifiées l'imitent et nous tombons dans une promiscuité désastreuse. Le récent mariage de Sophie Fuchs en est une des suites les plus humiliantes et nous en verrons bien d'autres.

Je sais bien que Rakonitz n'est pas tout le monde, que sa charité, devenue pour lui savonnette à vilain, le place au-dessus de toute la juiverie; mais toute cette séquelle nous envahit. Chaque année, un nom nouveau s'inscrit au « high-life » et force ainsi les portes de nos maisons.

— Ma petite, l'heure n'est pas de philosopher, mais d'agir. Le clef de ces gens-là est d'or et aujourd'hui l'or est le grand maître de toutes choses. Il nous reste à le disputer à nos adversaires, à nos rivaux, à nos vainqueurs. Vous me trouverez peut-être un brin révolutionnaire, mais il me plaît davantage de voir M. de Solignac se mêler aux

affaires, devenir le collègue et même l'obligé de Rakonitz que de payer les dettes d'un neveu qui, faute d'une occupation, joue dans les tripots et se montre en public avec les filles auxquelles il jette à pleines mains la fortune de sa famille. Votre mari, tout le monde le sait, a marché un peu vite et je l'approuve fort de chercher à rétablir vos finances.

Qu'il aille donc au plus vite chez Rakonitz, dont le palais est, dit-on, une des sept merveilles de l'Europe, qu'il l'obtienne pour notre fête et nous ferons un argent fou.

Il ne restait à M^{me} de Solignac qu'à s'incliner devant un désir si chaudement manifesté; elle dépêcha son mari chez le baron, en lui avouant qu'il avait en elle un auxiliaire dans ses projets de fortune, voire même d'alliance avec un juif. M^{me} d'Ermenonville n'avait pas été jusque-là, et rien dans sa conversation avec M^{me} de Solignac n'autorisait cette dernière à lui prêter cette opinion, mais elle aimait à penser que s'il leur fallait sacrifier leur fille, la duchesse ne leur refuserait pas son appui dans la lutte qui s'ouvrirait alors dans le faubourg. Elle venait de subir une influence qui ne manquerait pas de se faire sentir dans la suite.

La négociation entamée avec le baron ne marcha pas au gré de ces dames. Sous l'inspiration de M^{me} d'Orsonan, elle traîna en longueur. Elle entendait qu'il se fit tirer l'oreille; puisque la ville était à ses pieds, la politique mondaine l'exigeait

ainsi. On désirait son palais; lui voulait une femme noble. « Donnant, donnant » disait son Egérie et cette devise plaisait au banquier. Jusqu'ici marchand d'argent, trafiquant d'or, il achèterait maintenant à l'aristocratie une de ses filles. Le moment paraissait favorable, car la bourgeoisie, de vieille et de fraîche date, elle aussi, entrait en danse, s'alliant à ses laquais. Ce fut une année funeste. On eût dit que chacun voulait montrer au monde que nous étions dignes du gouvernement qui ruinait et déshonorait la France.

XII

Le temps pressait et pour emporter la place, c'est bien le mot, et une place très forte, il ne fallait rien moins qu'une invitation à dîner à l'hôtel d'Ermenonville, avec les Solignac et plusieurs autres convives de qualité. C'était la première fois qu'il dînerait dans le pur faubourg, dans une de ces vieilles demeures construites sous Louis XIII et son successeur, où l'austérité le dispute à la grandeur.

Aussi, quand le banquier juif entra dans la vaste cour et qu'il entendit le timbre qui annonçait son entrée, il ressentit comme un frisson. Il eût voulu tandis que son cocher resterait à la porte, pénétrer modestement à pied, tant le respect le saisissait malgré lui, tant son indignité lui apparaissait. Lui aussi, cependant, possédait un hôtel, mieux que cela, un palais, et des valets nombreux qui, à son arrivée dans l'antichambre, se levaient comme des automates ; mais ce palais papillotait à l'œil, battant

neuf comme son titre; mais cette valetaille moqueuse, il la sentait sourire, sourire de pitié quand il lui tournait le dos. Là, au contraire, les vieux murs gris et la mousse qui croissait dans les interstices des pierres lui disaient l'ancienneté de la race de cette grande dame qui daignait le recevoir. Il lut même sur la physionomie des serviteurs, vêtus à la française, avec leurs habits rouges galonnés, un air d'honnêteté, de respect et de dévouement. Les siens étaient des mercenaires loués à la journée; ceux-ci, en majorité, se succédaient de père en fils dans la maison, servant de cadre à la belle et sévère figure de la douairière.

Oui, Rebb Schmoul, se souvint de son origine, de son enfance et de ses premiers trafics, et il pâlit, et il eut peur. Il faillit, dans son trouble, entrer au salon avec son paletot ! Un valet, en le lui enlevant, lui demanda quel nom il devait annoncer. Alors, se rappelant et son rôle et son but, en même temps que son ancien seigneur, là-bas, en Bohême, il reprit possession de lui-même et jeta au majordome, qui le répéta à haute voix, son titre et son nom.

La duchesse n'avait invité aucun duc et aucun homme dont l'âge respectable eussent rejeté Rakonitz à la seconde place.

Ce dîner, organisé pour lui, devait avoir raison de ses résistances, car, il y fut traité d'égal à égal, d'abord par le gendre de la maîtresse de céans, personnalité un peu effacée, remplaçant son père mort, par M. de Solignac, presque un ami, par le

comte de Babœuf, un des intimes de la duchesse, vieux garçon qui fait partie intégrante, nécessaire de la société parisienne et qu'on se dispute dans tous les mondes parce qu'on sait qu'il appartient au plus relevé par sa naissance aussi bien que par ses manières. Babœuf est assurément l'homme le plus répandu de Paris, comme il est le plus affable, le plus courtois, le plus expert sur les usages, sur les convenances, auxquels il ne manque jamais, sur les faits et gestes de toute personne marquante ou à la mode.

Né pour les salons, il leur consacre sa vie, le matin, en répondant aux invitations, aux lettres de quêtes, l'après-midi en mettant des cartes, en se montrant aux « jours » des nobles dames, le soir en dinant en ville et en courant les réceptions grandes et petites, renseignant les unes par les autres, racontant le menu du dîner qu'il vient de faire, annonçant le bal, le concert en préparation, dans tous leurs détails, touchant discrètement aux faits de la politique, effleurant légèrement la nouvelle croustillante du jour, évitant le bruit scandaleux, parlant de tous avec bienveillance et de toutes avec éloge, toujours et partout un type rarissime d'homme du monde accompli.

Chacun se prêta aux vues de la duchesse et se mit en frais près du baron, dont l'attitude et la tenue furent parfaitement correctes.

M^{me} de Solignac, oubliant ses préventions pour ne se souvenir que de l'objet de la réunion, em-

ploya toutes les ressources de son esprit à le captiver et à l'intéresser à son œuvre. Bientôt il se rendait à discrétion et acceptait le titre de protecteur, en attendant celui de bienfaiteur de l'œuvre, qu'on lui décerne aujourd'hui. Alors ce furent des cajoleries sans fin de la part des femmes présentes dans le salon, et comme plus d'une était jolie, Rakonitz faisait la roue, prenant des poses de pacha. Le comte de Saint-Firmin qui joue au faubourg le rôle d'amuseur, auquel son esprit primesautier et sa verve entraînant le destinaient, entama la question du programme de la fête qu'on voulait originale, sans précédents, féerique enfin.

Très artiste, maniant également bien le crayon et le burin, Saint-Firmin promit un programme illustré et menaça le baron de l'y représenter en Jupiter faisant tomber une pluie d'or de l'urne de son échanson Ganymède, et lui demanda tout bas où était Danaé ? Rakonitz se pavanait comme un paon devant tous les compliments, tous les coups d'encensoir qu'on lui prodiguait ; il perdait la tête et eût distribué les richesses de son palais, si on les lui eût demandées. En quittant l'hôtel d'Ermenonville, il ne marchait pas droit, la tête lui tournait.

A cette soirée enivrante, il fallait un épilogue enivrant et il donna à son cocher l'adresse de M^{me} d'Orsonan, en chantant le boléro de Galathée
« O verse encore ! »

Notre banquier avait une singulière façon d'an-

noncer qu'il venait de conclure une affaire importante et lucrative. Il achetait le terrain le plus proche de lui, maison et jardin, et se l'annexait. Aussi l'ancien hôtel du prince Ravioli, petite partie d'un tout immense, était-il méconnaissable, formant comme le pavillon central du palais, réunion de maisons juxtaposées de styles différents, que son architecte ne manquait jamais de comparer à Fontainebleau quand le compte d'achat et d'adaptation se trouvait un peu trop salé, au goût du baron.

Rien ne l'arrêtait, trouant, supprimant les murailles, faisant d'un mur extérieur un simple refend et *vice versa*, abattant les cloisons, changeant les fenêtres en portes, reliant les constructions disparates par des jardins d'hiver, jetant l'or à pleines mains aux maçons, aux décorateurs étonnés.

Il faisait grand; peu lui importait de faire beau, deux termes qu'il confondait dans sa cervelle de parvenu. Quand il crut le palais assez vaste, il acheta encore pour démolir afin d'agrandir son jardin. Le parc Monceau, son voisin, le troublait et il ne doutait pas de l'acquérir, d'une Commune quelconque, déguisée ou non, un jour que le peuple aurait faim et soif et que les caisses de l'Etat seraient vides; car il se gaudissait fort des procédés financiers de la République qui nous ruinait pendant qu'il s'enrichissait.

On le voit, la duchesse d'Ermenonville ne pouvait choisir lieu plus propice à une fête de cha-

rité, où tous les plaisirs, toutes les surprises allaient s'étaler aux yeux émerveillés des souscripteurs. Oui, elle fut réellement féerique et restera dans la mémoire de notre génération.

Quand les voitures entrèrent dans le jardin, éclairé *a giorno*, la lune elle-même pâlit. On crut à un incendie de l'édifice, tout enveloppé de lumières. Ce fut un éblouissement. La décoration intérieure et extérieure, cet embrasement général témoignaient de la munificence du créateur de la fête, un présent de nabab ! En recevant le programme merveilleux, dans le vestibule, des mains d'une livrée nombreuse, toute autre personne qu'un philosophe se fut étonné de voir le nom du bienheureux baron Rakonitz dominer celui de la duchesse d'Ermenonville ! L'accolade n'était pas assez ! Le juif en haut ; la fille des preux en dessous ! Quoi de plus naturel ? Une image des temps.

A l'entrée des salons, se tenait le maître de céans, debout, près de la présidente de l'œuvre, entourée des dames patronnesses ; à leur tête, la comtesse de Solignac.

Dans la seconde pièce, des boutiques de fleuristes et quelles bouquetières ! le dessus du panier de la société parisienne. M^{lle} de Solignac, en bergère Louis XV, plus fraîche et plus blanche que ses roses et ses lys. Quand le défilé fut à peu près terminé, Rakonitz s'approcha d'elle et lui demanda un gardénia.

— Vous arrivez trop tard, monsieur le baron, Ma boutique est vide et ma recette superbe.

— Vous vous trompez, Mademoiselle, il en reste encore un à votre corsage.

— Celui-là est une galanterie du vicomte de Ranzé qui, après me l'avoir acheté cinq louis, a tenu à me l'épingler sur ma robe. Pouvais-je le lui refuser ?

— Mademoiselle, je suis enchanté que vous ayez accepté cette fleur, puisque cela me permet de vous la racheter.

— Ah ! je ne sais pas trop, si je dois...

— Vous y tenez donc beaucoup ?

— Oui et non !

— Eh bien, fixez-en le prix, Mademoiselle.

— Mille francs !

— Les voilà, dit le baron en ouvrant son portefeuille bourré de billets de banque. Mais à la condition que vous me fleurirez de votre jolie main.

— Volontiers, baron.

— Et, maintenant, Mademoiselle, allons vers madame votre mère verser à la caisse la recette de la bouquetière.

Le comité était réuni et centralisait les sommes perçues par les différentes boutiques, celles des cigares, des fleurs, des rafraîchissements et bien d'autres encore. M^{me} de Solignac embrassa sa fille en constatant le chiffre élevé de sa vente. La jeune et jolie vendeuse était ravie.

— Maman, dit-elle, c'est monsieur le baron

qu'il faut remercier et féliciter, car il s'est montré le plus généreux de tous mes chalands.

— Notre œuvre vous doit tout, monsieur de Rakonitz ! Que de mains vont vous bénir et que de prières monteront au ciel pour votre salut !

— En attendant, comtesse, je demande une récompense immédiate : l'honneur de donner le bras à mademoiselle votre fille pour parcourir la fête.

Un observateur attentif eût certainement remarqué un certain mouvement des lèvres rougis-santes de M^{me} de Solignac, quand elle répondit :

— Accordé, baron, puis vous me la ramènerez ici, d'où je ne puis bouger.

Rakonitz se promena fièrement du haut en bas de son palais, s'arrêtant ici et là, au gré de la jeune fille, émerveillée par les richesses artistiques qu'il contenait, autant que par les mille spectacles réunis comme en une féerie. La Patti venait d'égréner devant eux les perles de sa voix d'or dans le boléro des *Vêpres Siciliennes*. Saint-James, sur un tréteau, débitait un boniment avec son esprit pétillant et sa verve endiablée.

« Entrez, Mesdames, Messieurs ! disait-il. La belle, la grande, la clairvoyante Égyptienne va vous annoncer vos bonheurs futurs, vous prémunir contre les dangers du célibat, en vous désignant vos maris et vos épouses. Ne riez pas, Mademoiselle, dit le barnum gentilhomme, en fixant M^{lle} de Solignac qui riait de ce beau rire de la

jeunesse, nous ne trompons personne ici. Nous sommes sincères, véridiques, infaillibles, éclairés par la céleste science des fakirs, des derviches. Oui, Mesdames et Messieurs, votre destinée est écrite dans les astres et nous y lisons à livre ouvert; quand je dis nous, c'est de la présomption; je parle de la vertueuse Fatma, célèbre des bords du Gange aux rives de la Seine. Entrez, ne redoutez aucune indiscretion de sa bouche, fermée aux mensonges comme aux secrets révélés en haut et ici-bas. Fatma, la devineresse aux yeux de gazelle, à la parole plus douce que le miel de l'Atlas, ne reçoit qu'une personne à la fois. Avec elle tout est mystère et poésie, pronostics certains et joies assurées aux croyants. Nous ne sommes pas ce qu'un vain peuple pense, de vils charlatans; non. Nous aspirons au titre de bienfaiteurs de l'humanité. On ne paye qu'en sortant et chacun selon ses moyens. Encore une fois, entrez, Mesdames et Messieurs, et que les lumières de l'Orient tombent sur vos fronts et les illuminent du bonheur que je vous souhaite à tous! »

Comment résister? D'ailleurs ne savait-on pas que M^{me} d'Orsonan jouait le rôle de la diseuse de bonne aventure, assistée de son mari, déguisé en nécromancien. Celui-ci, revêtu d'une longue robe noire, constellée d'étoiles, coiffé d'un haut bonnet, se tenait debout, silencieux. Il écarta de sa baguette d'ébène un rideau de velours, laissant voir

la baronne, costumée en magicienne, robe de satin rouge, brodée de caractères hiéroglyphiques, ayant sur sa tête son fameux diadème de diamants. Elle fit un signe à M^{lle} de Solignac qui, intimidée, tout d'abord, hésitait à entrer. Elle s'avança cependant et le rideau retomba sur elle.

Que se passa-t-il entre M^{me} d'Orsonan et M^{lle} de Solignac ? Nul ne l'a su. Elle était pâle, très émue, et faillit s'évanouir en se laissant choir dans un fauteuil, pendant que son cavalier, introduit près de la baronne, lui débitait un compliment sur sa beauté.

— Mon cher, lui dit-elle tout bas, de l'audace et toujours de l'audace. La petite est à vous, si vous le voulez. Il ne faut pas que la fête s'achève sans que vous lui ayez fait votre déclaration. Allez !

Rakonitz trouva M^{lle} de Solignac aux soins de M. d'Orsonan, qui lui faisait respirer un flacon.

— Je suis mieux, dit-elle, en reprenant son bras. La chaleur sans doute ; puis on est un peu étourdi par tant de splendeurs, de plaisirs et de lumières. On ne sait si on rêve, ou si l'on est éveillé. Peut-être ferions-nous bien de retourner près de ma mère ?

— Vous parlez de rêves, moi aussi j'en faisais un délicieux, tout à l'heure. De grâce, Mademoiselle, ne me rappelez pas à la réalité et laissez-moi encore votre bras ! Notre promenade est loin

d'être terminée et vous ne voudriez pas m'en priver ?

— Vous la finirez avec une autre, avec ma mère, par exemple, qui n'a encore rien vu de la fête.

— Il est vrai, mademoiselle, qu'après l'honneur qu'elle me fait, mieux encore, après le bonheur que je lui dois, j'aurais, moi aussi, hâte de lui exprimer ma reconnaissance.

— Eh bien ! allons un peu du côté des Tziganes, dont l'orchestre fait rage, ce me semble, en ce moment.

— Oui, par cette galerie, mademoiselle.

— Oh ! c'est magnifique, baron, un véritable musée. Que de tableaux, de statues, de marbres, de bronzes, d'ivoires ! On doit être heureux de vivre ici !

— Assurément, s'il n'y manquait quelque chose, ce quelque chose que vous tenez dans votre main et que vous donnerez quelque jour.

— Mais il n'y a rien dans ma main.

— Vous vous trompez, mademoiselle, j'y vois un trésor, le seul qui me manque et que j'ambitionne par-dessus tout.

— Et vous l'appellez ?

— Le bonheur ! Voulez-vous me le confier ?

— Vous entrez tout à fait dans le jeu de M. de Saint-James et continuez sa comédie, baron. Voilà les Tziganes qui préludent au *Beau Danube bleu*. Quelle fougue !

Rakonitz se rappela le temps où il valsait avec Anna Lévy et il entraîna sa danseuse dans le tourbillon, non plus une petite juive, fille d'un modeste employé chez un banquier juif de troisième ordre, mais la jolie M^{lle} de Solignac, un des beaux noms de France.

Ils s'arrêtèrent près d'une de ses amies qui valsait avec l'élégant Ranzé.

— Ce Rakonitz paraît valser en vrai Viennois, dit-elle.

— Ma chère, remarquablement, je ne l'eusse jamais cru. Essayes-en si tu veux.

Mais Rakonitz, assez prompt aux enivrements féminins, on le sait, interrompit ce dialogue et saisit de nouveau la taille de sa danseuse, en lui murmurant à l'oreille :

— Vous me faites perdre la tête, mademoiselle.

— Ce n'est pas le moment, baron.

Ils firent deux fois le tour du salon.

— Il est vrai, reprit-il, perdre sa tête serait trop, quand, déjà, on a donné son cœur.

M. de Solignac vint interrompre la déclaration en proposant une visite à la jolie marquise d'Altès, qui vendait des porte-monnaies et autres menus objets. C'est une dette, ajouta-t-il, et je serais aise de la payer en votre présence, baron.

La marquise, en collerette Médicis, comme l'a représentée Carolus Duran, ne ménagea pas ses

grâces irrésistibles, et M^{lle} Jeanne choisit un joli porte-monnaie que paya son père. Le choix du baron tomba sur un porte-cartes fort simple, mais très élégant, qu'il échangea contre un billet de banque de cent francs, et l'on s'éloigna en se félicitant de ses emplettes.

— Comte, dit le baron, voulez-vous me permettre d'offrir à mademoiselle votre fille ce petit porte-cartes, en souvenir de l'heure charmante qu'elle a fait passer à son cavalier d'un jour?

— Je ne m'y oppose pas ; mais vraiment vous la gâtez.

— Merci, comte ; ce n'est pas cette bagatelle que je voudrais mettre aux pieds de votre délicieuse fille, mais mon palais et toutes mes richesses. Et il salua profondément M^{lle} de Solignac, la laissant stupéfaite et fort émotionnée pour la seconde fois.

-- Je comprends ton étonnement et ton émotion, mon enfant, lui dit son père, et je les partage. Après cela, il ne nous reste plus qu'à joindre ta mère et à partir ; une nouvelle rencontre serait impossible.

Tous deux gagnèrent la pièce où se tenaient les patronnesses. M^{me} de Solignac n'y était plus et parcourait la fête. En l'attendant, ordre fut donné de faire avancer la voiture, et un quart d'heure plus tard, tous trois rentraient à l'hôtel. A peine réunis, la jeune fille se mit à pleurer.

— Qu'as-tu, ma chérie ? lui demanda sa mère.

— Ma chère, je vais vous répondre pour elle ; car Jeanne ne sait pas probablement si elle doit pleurer de joie ou de chagrin ; mais j'espère que c'est de joie : Rakonitz vient de me demander sa main !

XIII

Un mois après cette fête prestigieuse qui réconciliait Israël et la Croix, une nouvelle à laquelle M^{me} de Sévigné eût donné une longue suite de qualificatifs défrayait tout Paris :

Le baron de Rakonitz épousait M^{lle} de Solignac !

Le faubourg Saint-Germain en trembla sur ses vieilles assises. La duchesse d'Ermenonville, elle-même, n'en croyait pas ses oreilles. Se servir du juif pour vêtir, héberger, nourrir les chrétiens, rien de mieux ; mais s'unir à lui par les liens du mariage, entrer dans la synagogue, en sortant de l'Église, troquer une couronne séculaire, récompense royale, pour un titre de pacotille, absorber un nom historique et glorieux dans un nom d'emprunt, de parvenu, accolé à un autre tellement commun, tellement malsonnant, qu'on l'a répudié, s'enrichir des dépouilles de milliers de cadavres de toutes les nationalités, de milliers d'individus tombés dans la bataille pour la vie, victimes

d'armes déloyales, ce n'était plus « suivre le mouvement », c'était le dépasser et rouler trop bas.

Voilà ce qu'on disait à la première heure, au moment du scufflet reçu publiquement sur la joue. Mais combien de temps cette noble indignation durerait-elle chez le peuple le plus mobile du globe ? Ce qu'elle avait vécu dans l'âme fière de M^{me} de Solignac, dans le cœur candide de sa fille : l'espace d'un matin ! Oui, sans doute, on s'était récrié, soulevé, indigné contre la proposition, d'abord repoussée dédaigneusement ; l'enfant, elle aussi, qui d'abord écoutait d'un air moqueur les allusions et les déclarations, n'avait pas craint de confier, dans l'énivrement d'une valse, sa taille virginale à celui qui la convoitait déjà comme une proie certaine. Puis, comprenant enfin, elle sanglotait ! Vous vous trompiez, ou feigniez de vous méprendre, monsieur le comte ! Ce n'était pas de joie que votre fille pleurait tout à l'heure, mais de honte et de désespoir !

Oh ! oui, ses larmes coulèrent abondantes et amères dans cette nuit qui suivit la fête ! Vous tous qui veniez de verser l'or dans la caisse de l'Œuvre, n'aviez pas tant donné que la pauvre Jeanne, vendue par M^{me} d'Orsonan au baron de Rakonitz !

Ses rêves d'enfant, ses illusions de jeune fille, ses aspirations, et qui sait, un sentiment d'amour, peut-être, pour quelque jeune gentilhomme, on les avait troqués contre un portefeuille, où va se des-

sécher une petite fleur reçue au dernier « cotillon ». Elle est flétrie, à la vérité, mais en apparence seulement; son parfum se dégagera un jour, sous la chaude haleine de la femme qui a livré sa vie, en retenant son âme.

Il n'y a plus moyen de nier; les invitations à la soirée du contrat sont lancées. Ira-t-on? N'en doutez pas. Pourquoi pas, puisqu'on se prostitue déjà chez plusieurs argentiers véreux? C'est déshonorant, à coup sûr; mais c'est chic, extrêmement chic! Et nous sommes de plus en plus esclaves du « chic », du « pschutt », selon l'expression récente de M. de Bismarck, adoptée maintenant ici.

Enfin le grand jour arrive. Dans les concilia-bules et à toutes les réceptions de la semaine il a été décidé que « tout le monde irait chez les Solignac, d'abord parce qu'ils sont des nôtres et puis parce que le salon de la future baronne sera le plus agréable, le plus gai, le plus amusant de Paris ».

Les parasites de la maison ont habilement répandu le bruit qu'il serait très difficile d'y pénétrer. Ce sera une succession de bals où l'on distribuera au « cotillon » des bibelots artistiques, des bijoux même, des concerts avec les premiers virtuoses de l'Europe, des dîners hebdomadaires, auxquels on ne sera convié que si l'on peut prouver tant de quartiers de noblesse. Ces agapes juives succéderont aux carrosses du roi!

Donc, toute l'aristocratie française va défiler devant Rebb Schmoul, baron de Rakonitz. A part quelques vieilles perruques, momifiées dans leurs préjugés, dans leurs traditions, et qui boudent toujours, la gent moutonnaire emboîte le pas, ou plutôt le galop derrière le jeune groupe qui mène la société.

La file des voitures est vraiment trop longue, on a hâte d'arriver. Quand on fait un mauvais coup, il faut se presser.

A ce propos, l'*Univers* écrivait :

« La République nous fait faire du chemin. On bannit le bon Dieu de la voie publique, sous prétexte qu'une procession pourrait gêner la circulation. On ne permet même pas qu'une procession sorte par une porte et entre par l'autre.

« Mais c'est tout autre chose quand un parvenu républicain donne une soirée ou quand un juif polonais, belge ou allemand, se marie. Ainsi les feuilles boulevardières racontent que toute la soirée et la nuit de dimanche l'avenue de Mariigny, la grande artère de circulation entre les Champs-Élysées et la Ville-l'Evêque, était interdite aux voitures et aux piétons. C'était parce qu'on signait dans un hôtel voisin le contrat de mariage d'un juif allemand.

« Hier, c'était pis encore, toujours à propos de ce même juif. Nous laissons parler un journal, le *Petit Caporal*, qui dit à propos de la cérémonie à la synagogue :

« Plusieurs escouades de gardiens de la paix
« seront chargées du service d'ordre à l'extérieur ;
« plusieurs rues avoisinantes seront interdites à la
« circulation des voitures, en prévision du grand
« nombre d'équipages qui stationneront aux alen-
« tours. »

« Voilà donc où nous en sommes arrivés en France. Des quartiers entiers sont interdits et plusieurs escouades de gardiens de la paix sont détachées quand un juif se marie. Mais pas une procession ne peut sortir, pas même celle qui traversait autrefois la petite place déserte de Saint-Thomas-d'Aquin, sous prétexte qu'une procession gêne la circulation.

« Lors de la première communion, pas une paroisse ne pouvait obtenir un service d'ordre à sa porte, et le juif allemand obtient à sa synagogue, tout de suite, plusieurs escouades de gardiens de la paix. »

La physionomie des Solignac et de leur gendre de demain mérite qu'on y s'arrête.

Celui-ci prit un air digne, en saluant les invités à leur entrée dans le premier salon. Déjà il les toisait du haut de son coffre-fort. Il ne s'en départit qu'avec la duchesse d'Ermenonville, près de laquelle il fit la courbette. C'était une puissance, une aide future. Il offrit même à la duchesse de la conduire près des personnes qu'elle lui désignait. Mais elle resta un peu froide et refusa négligemment avec un sourire d'ironie.

Il n'eut garde de s'en apercevoir et prit place près de sa fiancée, qui s'efforçait de paraître gaie, si ce n'est heureuse. Le bonheur ne s'impose ni aux lèvres ni au regard. Quand le soleil reste caché derrière les nuages, la nature est sombre ; si, au contraire, il vient à les percer, tout s'éveille, tout renaît, tout s'illumine, tout rayonne. Pour Jeanne de Solignac, il n'y avait pas de soleil. Le sacrifice apparaissait à l'œil de l'observateur attristé.

Je ne voudrais pas scruter trop profondément sa pensée et analyser son immolation. Nous ne la connaissons pas avant qu'elle ne se fit marchande de fleurs au profit des pauvres, et cette apparition d'une figure épisodique ne nous permet pas de la juger en toute connaissance de cause. En revanche, nous pouvons poser un point d'interrogation, conjecturer, demander à Jeanne de Solignac si elle eût consenti au sacrifice en présence d'un mariage moins doré, si elle eût accepté, je ne dirai pas un juif, mais un chrétien de petite naissance et de petite fortune ? N'est-ce pas à la puissance de l'or qu'elle a obéi, plus encore qu'à l'amour fraternel, qu'au respect des désirs paternels ?

Vous me direz qu'il nous importe peu de le savoir, étant donnée notre indifférence pour une personne à peine entrevue. Aussi je n'insiste pas et j'ai voulu seulement indiquer, dégager la portée philosophique d'un acte important, puisqu'il de-

vient le couronnement de la vie de notre héros.

Quant aux maîtres de la maison, ils rayonnaient tous les deux, M. de Solignac d'un rayonnement franc, sans mélange. Il ne donnait à sa fille qu'une modeste pension, vain simulacre de son indépendance ; il allait constituer un majorat considérable sur la tête de son fils, et, par là, satisfaire ses ambitions aristocratiques dans le seul descendant mâle de sa famille, à laquelle n'appartenait déjà plus sa fille, dès l'instant où elle ne portait plus son nom. La comtesse, au contraire, bien qu'elle accueillit ses invités le sourire aux lèvres, manquait de conviction.

De vieux sang noble, elle aussi, elle souffrait d'une mésalliance qui, à la première heure, révoltait tous ses instincts, toutes ses croyances.

Sa satisfaction restait donc à la surface et ne la pénétrait pas. Pour elle, il n'existait pas de compensation à un tel marché. C'était le terme dont elle s'était servie pendant le combat conjugal, avant de se rendre, avant de plier devant la raison d'État.

Mais on sait combien les femmes en général, et les femmes du monde en particulier, savent se dominer, faire bonne contenance devant mauvais jeu, cacher leurs impressions et précisément celles du fond de leur cœur.

En cette soirée mémorable, sa vanité, son amour-propre, sa fierté, furent sauvés par l'acquiescement que la majeure partie de l'aristocratie

donnait au mariage, par sa présence au contrat. A ce point de vue, c'était une victoire et elle fit semblant de s'en contenter. Nous, spectateurs de la lutte, nous la plaignons.

Pénétrons maintenant avec la foule dans les salons de l'hôtel, où sont exposés et le trousseau et la corbeille. Que dire des richesses inouïes étalées à nos yeux dans les écrins de velours, de cette orgie de diamants, de perles, de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de toutes les pierres précieuses connues ? Il y en avait de tels tas et de si rares qu'on crut devoir les placer sous la garde d'employés joailliers ! N'était-ce pas manquer un peu au respect qu'on doit à ses invités ? Je ne déciderai pas. C'est une précaution prise contre les intrus, les voleurs qui pourraient se glisser dans l'assemblée. Soit ! Ne chicanons pas un homme si magnifique.

Le plus beau joyau de la corbeille était renfermé dans un coffret dont le couvercle représentait un château moyen âge au milieu d'un parc. Un curieux, en la soulevant, y eût trouvé un acte de vente. Comme disait Henri Monnier, cette vente avait été pour le baron le plus beau jour de sa vie ! C'est qu'en effet il ne s'agissait rien moins que de l'achat du château, des terres et de la forêt du seigneur de Rakonitz, comte de X..., ce seigneur hautain qui jadis interdisait à Rebb Schmoul l'entrée de son parc, l'intimité de sa fille, aux temps éloignés de son enfance. Par suite de dilapidations de toutes

sortes, le comte avait dû se résigner à la vente de ses biens et du château de ses ancêtres. L'affaire conclue par un de nos anciens amis, le vieux Kohn, de Vienne, témoignait d'une réelle habileté dans la conduite d'une négociation, où la prudence et la discrétion se commandaient.

Le nom de l'acquéreur ne fut révélé qu'au dernier moment, lorsque la parole et la signature du noble seigneur bohème étaient engagées. C'en était fait de sa prépondérance là où il régnait naguère sans conteste. Rebb Schmoul allait l'y remplacer et rentrer en maître dans ce lieu d'où on l'avait chassé.

Jamais dans ses rêves de vengeance il n'avait atteint à de telles hauteurs, à de telles représailles. A l'exemple des plus grands capitaines, il coucherait en vainqueur sur le champ de bataille.

A l'aristocratie du nom se mêlait l'aristocratie de l'argent, toute la banque juive (encore une des concessions des Solignac), tout ce qui avait participé à la trituration des millions de la caisse Rakonitz, toute la bande noire des oiseaux de proie s'abattait là pour figurer un instant dans le monde où n'entraient encore que les plus audacieux, les plus hauts parvenus, les habiles, les effrontés.

Parmi ceux-ci, Schwan, ce petit juif collectionneur de faïences, d'émaux, estimateur recherché du bibelot, qui, se glissant d'abord sous ce prétexte dans les salons, y trône maintenant avec insolence : juste punition d'un tel oubli de soi-même.

Une M^{me} Stein, femme d'un courtier suisse, jolie, intelligente, intrigante, a su se faire accepter par le clan des jeunes duchesses, qui dînent chez elle, quand son mari voyage pour la maison !

Deux femmes qu'on revoyait à Paris, ce printemps-là, et dont Rakonitz avait été particulièrement bien reçu à Monaco, où elles possèdent pignon sur rue. D'abord, M^{me} Langman, une juive polonaise qui, en 1852, une date, faisait les beaux jours ou pour parler plus exactement les belles nuits de l'Élysée, connue encore pour avoir ruiné plusieurs jeunes gens en Podolie, dans les joutes de la galanterie, dont elle est devenue l'une des douairières. Puis son amie, Lise Adler, juive allemande qui arrivait à Varsovie, il y a vingt ans, en qualité de bonne d'enfant, et que toute sa génération a vu par les rues, roulant devant elle une petite voiture où se tenait couché un pauvre être infirme ; une vraie juive, celle-là, très rouée, qui sut se faire épouser par le fils de son maître, gentilhomme authentique, après un fort accroc fait à la vertu de la jeune servante, qui, depuis, n'osa jamais affronter le théâtre de ses premiers exploits.

J'en passe et des meilleurs, tout cela coudoyant les fils et les neveux de preux qui ont fait la France, par le sang versé, par le sacrifice de leurs biens, par leur valeur, leur intelligence diplomatique à travers l'Europe. Quel spectacle !

Plusieurs n'en purent supporter la vue et sortirent écoeurés, honteux de leur adhésion. D'autres

ruinés au jeu ou par les filles rampaient obséquieusement, et platement offraient leurs services. Parasites, flatteurs appointés sous divers prétextes par le baron, auquel il plaisait de trancher du prince, entouré d'huissiers et de chambellans, ils avaient merveilleusement préparé le terrain pour une entrée triomphale de leur maître, disons patron pour ne blesser personne, dans le faubourg Saint-Germain par la porte du mariage. L'un d'eux, une nouvelle recrue, conscient de son importance, eut à ses débuts un joli mot. Invité à dîner par le baron, celui-ci lui dit, en le voyant en cravate noire :

— Mon cher, nous allons ce soir aux Italiens, et il viendra des femmes dans ma loge ; vous auriez dû mettre une cravate blanche.

— Alors, baron, répondit le cynique gentleman, ce sera dix mille francs de plus.

Autant la soirée de contrat fit tapage, autant le mariage religieux se passa sans bruit, en petit comité. La différence des religions rendait tout apparat difficile. On se rendit d'abord à la synagogue, puis dans la petite chapelle du couvent de M^{lle} de Solignac. Aucun des parents du marié n'assistait à la cérémonie. Ses père et mère étaient morts depuis longtemps ; aucune relation avec ses frères et sœurs dispersés aux quatre coins du monde. Le prince Ravioli et le baron d'Orsonan lui servaient de témoins. La baronne ne parut pas, ce qui fit presque autant jaser que si elle fût

venue. Tout se passa correctement et l'on ne constata qu'un seul accroc. Le maire, un radical, ennemi des titres en général, et particulièrement, ceci dit à sa louange, des titres récents, faux ou insuffisamment prouvés, interrogea le baron sur ses noms et qualités. Le juif répondit :

— Isidore, baron de Rakonitz, chevalier du Medjidié, de l'Éléphant blanc et autres ordres.

— Monsieur, reprit le maire, je ne lis sur votre extrait de naissance que ceci : Rebb Schmoul, fils de Pan Schmoul, randar à Rakonitz, et de Rebecca Hirsch, son épouse.

— Je suis en règle, comme le constatent les pièces jointes à mon extrait de naissance, se contenta de répondre sèchement le fier baron. Et le greffier dut enregistrer les noms et qualités du parvenu.

Tout était donc consommé. L'héritier du petit juif, l'élève du caissier Lévy et du banquier Kohn, prenait sa revanche en France et en Autriche-Hongrie de l'affront reçu d'un seigneur bohême.

Mais que pèsent le troc d'une jeune fille, fût-elle de la plus haute lignée, le déshonneur d'une famille, fût-elle la plus noble, l'abaissement d'une aristocratie, fût-elle la plus ancienne et la plus glorieuse du monde, à côté de la ruine de milliers d'individus, à côté du massacre de milliers d'hommes? Car on peut l'écrire, sans crainte d'être démenti, tout le sang versé de l'orient à l'occident, dans la dernière partie de ce siècle, l'a été par la

main de Rakonitz. Toutes les iniquités, toutes les infamies commises ont pour auteurs les Rebb Schmoul ou les Rakonitz, ce qui est tout un, soutenus par la presse judaïque de l'Europe, à Berlin par le *Tagblatt*, à Vienne par le moniteur de la juiverie internationale, la *Nouvelle Presse libre*. Rien ne les arrête dans leur haine antichrétienne et dans leur passion pour l'or; ils marcheraient dans le sang pour « décrocher la timbale ». C'est presque leur élément. La vue et l'odeur du sang ne leur répugnent pas. Ils ont sanctifié le sacrifice humain.

Qui s'étonnerait? Ne sait-on pas que Rakonitz aime la chair fraîche.

Avant de s'appeler Rakonitz il se nomme Rebb Schmoul et, sous ce nom ou tout autre semblable, il rançonne le paysan de Russie et de Pologne, il le pressure, il le ruine ou empêche qu'il s'enrichisse. Il s'impose aussi au propriétaire, se fait marchand, entremetteur, et encaisse la grosse part des bénéfices de l'agriculteur. Puis il arrive un moment où le bourreau ayant la main trop dure, tondant, écorchant trop brutalement, la victime se met à crier, à se révolter, à réunir d'autres victimes et à chasser le juif.

C'est l'exode des juifs de Russie qui commence et cette tourbe se rue sur le monde. Les gouvernements s'inquiètent et lui interdisent le séjour de leurs États, où il apporterait ses procédés d'engraissements, ses rapines. La Galicie, la Hongrie,

s'émeuvent à l'entrée des émigrants et une vive agitation antisémitique se produit. Il faut bien alors se protéger contre l'invasion.

Le gouvernement prussien, à son tour, se voit forcé de nommer une commission ministérielle chargée de veiller aux intérêts de l'État vis-à-vis des juifs de Russie venus sur le territoire allemand.

« Comme il ne s'agit pas simplement des mesures de police à prendre vis-à-vis des juifs de Russie, dit une feuille officielle, mais aussi de questions économiques et religieuses, les ministères de l'intérieur, du commerce et des cultes auront chacun leur délégué dans la commission.

« Nous avons donc raison de le dire, ajoute l'écrivain de l'*Univers* qui mène brillamment la campagne anti-sémitique, l'Autriche et l'Allemagne seront bientôt forcées par les événements d'enrayer la campagne de leur presse juivophile à propos de la question juive en Russie.

« On sait fort bien que les juifs de Russie ne sont pas persécutés pour leur religion ou race, mais bien à cause de l'influence néfaste et absolument désastreuse pour le menu peuple russe exercée par eux sur le terrain économique.

« La question des juifs de Russie n'est qu'une question purement économique que la Russie essaye de résoudre depuis Catherine II. Tous ses efforts ont été vains; faire émigrer les juifs en Allemagne, en Autriche, en France, aux États-

Unis, c'est simplement transporter la même question dans tous ces pays. Que le juif de Russie, au lieu de suivre les prescriptions rabbiniques du Talmud, suive la loi de Moïse, et, au lieu de tenir des débits d'eau-de-vie, des bureaux de prêts sur gages, des agences louches et des boutiques de vente à réméré, retourne à la charrue, comme ses frères les juifs Karaïtes, tant aimés en Russie, et le paysan et le bourgeois russes, au lieu de le molester, le regarderont comme un enfant du czar, tout comme ils regardent les Russes mahométans, fils de la même monarchie. Mais retourner à la charrue, les talmudistes ne le veulent pas. Le gouvernement russe leur avait offert de vastes terres dans le bassin de l'Adour; pas un Juif talmudique n'a accepté, grâce aux excitations de la presse juivophile d'Allemagne et d'Autriche. »

Oui, Rebb Schmoul, crasseux, vil, rapace, voleur, menace le monde de ses invasions. Déjà vous le voyez, à la lueur du journal le *Falot*, ralliant chez nous les démagogues affamés avec sa plume rouge de vautour, épiant un autre Schmoul accroché aux flancs de l'État qu'il exploite et sucera jusqu'à la dernière goutte de notre sang, achetant les députés, les ministres. Plus haut, Rakonitz, les cheveux coupés, les mains lavées, s'empare des petits États, les gruge, les épuise, se sauve avec la caisse pour recommencer ailleurs de nouveaux exploits. Il met le pistolet sous la gorge des rois

et des empereurs et prend leur bourse. C'est là ce que le rabbin appelait dans son discours aux époux « oser parler aux rois, sans trembler devant eux ». On en arrive donc, en nos temps de progrès, à louer les voleurs et leur audace. Voilà, aussi, ce qu'il nommait « les persécutions de jadis noblement oubliées, et la revanche de l'humanité ! » Oui, Rakonitz parle aux princes, il les excite même les uns contre les autres jusqu'à ce que les armées soient en présence. Bientôt la trompette sonne le combat.

Mais que lui importe l'échec de l'un ou la victoire de l'autre ? Les deux armées sont à lui. N'est-ce pas lui qui les nourrit, les habille, les arme, les paye à gros intérêts ? Et de tant de sang versé, de tant de héros couchés dans la poussière, que reste-t-il ? Rien ou peu de chose, un petit pays qui vous déteste ou une grande province qui vous hait et que vous reperdrez un jour. Les veuves, les sœurs, les fiancées, les mères pleurent leurs morts pendant que Rakonitz compte ses trésors. Mais ce choc des pièces d'or et d'argent l'empêche d'entendre les gémissements des victimes. Il se grise, s'enivre de ce bruit métallique et s'endort triomphant sur les ruines de la chrétienté, sa tributaire ! Judas est roi !

HEUR ET MALHEUR

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

HEUR ET MALHEUR

I

C'était une singulière maison de commerce que celle de *Prosper Le Mélidan et frère* ! Tels étaient, cependant, les noms lus un jour, vers le milieu de ce siècle, sur une enseigne de la rue Taranne, par un jeune homme blond, à la physionomie douce, à l'allure indécise, qui semblait chercher une adresse.

— C'est là ! se dit-il, et il monta, par un large escalier de pierre, jusqu'au premier étage d'un hôtel aristocratique abandonné par ses anciens hôtes. A la haute porte d'entrée, sur le palier, pas un nom, rien qui indiquât une maison de commerce. Il tira néanmoins un vieux cordon de sonnette terminé par un pied de chevreuil dénudé. Une servante, coiffée d'un bonnet breton, vint lui ouvrir.

— M. Prosper Le Mélidan ? demanda-t-il.

— Si c'est pour une visite, c'est ici, monsieur.

— Non, c'est pour affaire.

— Au rez-de-chaussée.

Le jeune homme descendit et tourna le bouton en cuivre d'une petite porte, sur laquelle ne se lisait également aucune inscription.

Il entra dans un vestibule, et, n'y trouvant personne, il passa dans une pièce séparée en deux compartiments. Deux hommes s'y tenaient, l'un assis derrière une grille où se trouvait une caisse système Fichet, l'autre assis sur un fauteuil de cuir vert devant un bureau.

— M. Prosper Le Mélidan ? dit-il à ce dernier, qui se leva avec un empressement et une politesse inusités chez beaucoup de gens, et principalement chez ceux qui sont assis sur des fauteuils en cuir vert.

— C'est moi, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je suis Octave Kervinic, de la maison Kervinic et C^{ie}, de Brest, et je venais...

— Je suis au regret que vous ne soyez pas monté à l'appartement, monsieur, car nous sommes un peu parents. Mon cousin, Antoine Le Mélidan, avait épousé une demoiselle Kervinic, l'une de nos bonnes familles de Bretagne. Comment va donc M. votre père, mon camarade de collège, et M^{me} votre mère, qui fut une des plus belles personnes de Brest ?

— Tous deux sont morts, monsieur ! Je venais pour vous...

— Ah ! je vous demande mille pardons... J'ignorais le malheur qui vous a frappé. Y a-t-il longtemps ?

— Dix ans, monsieur. C'est dans une promenade en mer que mes parents ont trouvé la mort.

— Ah ! oui, je me souviens maintenant de cet affreux accident, dont le *Phare de Brest* fit, dans le temps, un récit émouvant.

— Monsieur, en venant à Paris, je me proposais de vous entretenir d'une affaire qui...

— Votre excellent père, mon cher compatriote, a laissé plusieurs enfants, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, je suis fils unique.

— Et vous continuez le commerce des bois exotiques ?

— Non, monsieur. D'ailleurs, mon père n'a jamais fait le commerce des bois exotiques.

— Pardon, pardon, monsieur. Je confondais avec la maison d'un de ses parents. Il y a si longtemps que j'ai quitté notre bonne ville de Brest !

— Monsieur, comme je vous le disais tout à l'heure, je venais vous parler d'instruments agricoles dont je désire faire l'acquisition pour une ferme considérable que je possède dans les landes de Koatdu.

La conversation fut sans doute fort longue, car M. Le Mélihan se fit attendre à l'heure du dîner, auquel il apporta une gaieté inusitée. Le soir, il ne put taire à sa famille l'affaire conclue avec un riche propriétaire breton. La vente de charrues

perfectionnées, de semoirs, de moissonneuses, dont il ignorait complètement le mécanisme, bien qu'il vantât les avantages de ces instruments, devait lui procurer un joli bénéfice.

Cette affaire, jointe à la fourniture au khédive d'Égypte, d'un grand nombre de meubles intimes, vulgairement appelés tables de nuit, et à une importante et récente livraison de guano, allait certainement permettre à Prosper Le Mélidan d'améliorer la situation de son ménage, naguère fort éprouvé dans ses détails les plus essentiels.

Aussi la fière Olympe, l'aînée de ses filles, fit-elle remarquer que sa garde-robe exigeait une réforme indispensable, et proposa-t-elle, pour la centième fois, d'enlever enfin cet ornement tout à fait inutile à l'architecture de la maison, appelé une enseigne. Mais son père se contenta de répondre : « Nous en recauserons. » Cette expression, en apparence bien simple, lui servait cependant à résoudre — est-ce bien le mot ? peut-être ceux de : esquiver, ajourner, ou même écarter, conviendraient-ils mieux — bien des questions ardues et embarrassantes.

Quand il avait dit : « Nous en recauserons, » soit à sa famille, soit à ses visiteurs, il se croyait pour toujours débarrassé des demandes importunes.

Ce soir-là, donc, Olympe put se dire, en fermant ses paupières virginales, qu'elle reverrait encore le lendemain, au retour de certaines courses nécessaires au ménage, la planche noire ornée de grosses

lettres jaunes qui enlevaient à sa demeure toute apparence aristocratique.

N'est-ce pas, en effet, une chose pénible, anormale, quand on a devant son nom la particule *le*, qui, pensait Olympe, vaut à coup sûr le *de*, quand on a reçu une brillante éducation dans un pensionnat qualifié de couvent, quand on a la prestance d'une princesse du Nord, avec de longs cheveux blonds, un visage ovale, le teint éclatant, les yeux bruns, intelligents, d'être la fille d'un commerçant portant enseigne ? Fâcheuse enseigne qui révélait une situation que le monde pourrait ignorer ; car vraiment c'était une singulière maison de commerce que celle de Prosper Le Mélidan et frère !

Telle était du moins l'opinion d'Octave Kervinic, en attendant le lendemain, à quatre heures, le chef de la maison Prosper Le Mélidan et frère. Ce frère était représenté dans l'association par un personnage discret qui, à l'arrivée d'un étranger, se contentait de lui montrer un siège, en ajoutant toutefois que M. Prosper Le Mélidan ne tarderait pas à rentrer. Jamais il n'eût dit : mon frère ; jamais il n'eût essayé, par une conversation, même intermittente, de faire prendre patience à un client ; jamais il ne se fût approché de lui, quittant la caisse derrière laquelle il disparaissait, entouré de gros livres reliés en peau verte, aux encoignures en cuivre. Non, jamais.

Était-ce à cause d'un travail excessif ? Non, sans doute, car il paraissait souvent absorbé par la lec-

ture des journaux à un sou, où marchaient de front, dans des sentiers obscurs, les femmes assassinées, les enfants volés, les aventures de drames palpitants. Était-ce par coquetterie et pour dissimuler une bosse placée entre ses deux épaules ? Rejetons aussi cette hypothèse, peu conforme au caractère du caissier.

Si la personnification de cet « et frère » se montrait aussi réservée, c'était par un calcul bien naturel et pour une raison déterminante. La prudence, la circonspection, la discrétion, ne sont-elles pas les qualités nécessaires d'un commerçant et surtout d'un caissier ? Et il pensait judicieusement, cet « et frère » dévoué, impersonnel, qu'un mot, un seul, pouvait à un certain moment faire manquer une affaire engagée par le chef de la maison, dont les savantes combinaisons prenaient à ses yeux l'aspect d'une auréole.

II

M. Kervinic était donc assis, silencieux, dans le bureau, promenant son regard sur les nombreux cartons verts qui formaient le principal ornement de la pièce. Quelle singulière maison ! pensait-il de nouveau en lisant sur les petites fiches blanches des cartons : « Société de S. V. P., Comité Cal Rte, Œuvre des Tcles, Khédive, Instruments agricoles, Viandes d'Amérique, Guano, » plus une foule d'initiales précédées des titres de marquis, de comtes et de barons !

Prosper Le Mélidan arriva enfin et déposa son portefeuille bourré de papiers, sans doute importants.

— Pardonnez ce retard, dit-il, je vous en prie, à l'homme le plus occupé de Paris, surtout le jeudi, jour de comité. Je me demande comment je puis résister à ce genre de vie. Mais je ne veux pas, pour l'instant, entrer dans les détails de mon existence, que je vous dois à titre de parent. Par-

lons d'abord de nos affaires ; puis, si vous le voulez bien, nous monterons à l'appartement, où je serais charmé de vous présenter à M^{me} Le Mélidan et à mes filles.

Octave Kervinic, plus pressé de terminer l'affaire des machines agricoles, qu'on allait demander à Londres, que de faire une connaissance qu'il ne sollicitait point, à laquelle il ne songeait nullement, entama tout de suite la question ; il parla ensuite du carton vert où on lisait : « Conserves d'Amérique. » Un personnel nombreux d'ouvriers devait nécessairement consommer des viandes économiques et leurs résidus. L'économie qu'il en retirerait serait considérable, au dire de Prosper Le Mélidan, et l'on convint d'une commande à titre d'essai.

Cela fait, l'acheteur voulut prendre congé de l'entremetteur, car la maison était bien décidément une agence dont les prospectus n'avaient aucun rapport avec ceux où l'on basait le bon marché des fournitures sur la suppression des intermédiaires. Mais le désir d'une présentation augmentait chez Prosper Le Mélidan en proportion du nombre croissant des affaires qu'il traitait avec son compatriote ; aussi ce dernier ne put-il se soustraire à la pressante invitation qu'on lui faisait.

Son entrée inattendue dans le salon du premier étage, entrée qui, annoncée, préparée à l'avance, eût été si bien accueillie, parut jeter le trouble dans la famille. Mais aussi quelle ignorance des

usages, quel mépris des convenances professait donc Prosper Le Mélidan pour introduire un étranger dans un intérieur qui, livré aux travaux journaliers, prenait l'aspect d'un atelier de couture ou de quelque chose d'analogue ! Il n'y avait pas moyen de feindre ou de quitter la place, chacune des trois femmes dut s'y tenir et faire bonne contenance.

Assurément, M^{me} Le Mélidan ne songeait guère à s'esquiver pour mettre ordre à sa toilette négligée. Son âge, quarante-cinq ans bien sonnés, un visage dépourvu de toute beauté, unis à un caractère assombri par l'adversité, ne la disposaient guère à la coquetterie.

Mais Olympe ? Que n'eût-elle pas donné pour que son père lui épargnât une semblable surprise ? Isabelle, la cadette, habituée à compter pour bien peu dans la famille, à passer inaperçue dans le cercle de leurs relations, à cause de son air réservé, de ses façons douces et de sa nature passive, tourna seulement la tête à l'entrée de l'étranger.

— M. Octave Kervinic ! dit Prosper Le Mélidan, en présentant son nouveau client.

— Vous nous trouvez au milieu de nos occupations habituelles, monsieur, et je vous prie de nous excuser si nous continuons notre tâche, répondit M^{me} Le Mélidan, qui brodait une nappe d'autel, pendant que ses filles faisaient des fleurs artificielles. Nous sommes très pressées d'achever ces

ouvrages, dont notre curé aura besoin dimanche, ajouta-t-elle.

— C'est que, voyez-vous, mon cher parent (car Prosper Le Mélidan tenait beaucoup à constater cette parenté), ma femme fait partie de l'Œuvre des Tabernacles. Quant à moi, je suis secrétaire d'une des sections de Saint-Vincent-de-Paul, et membre actif du Comité central légitimiste. Certes, souvent tout cela rend mon fardeau bien lourd, et plus d'une fois j'ai senti le besoin de l'alléger ; mais j'espère que mon fils, qui fait son droit, sera bientôt en état de m'aider. Puis, n'est-il pas agréable de se trouver en rapports avec des personnes de son monde ? Ma femme compte un grand nombre de ses amies dans l'Œuvre des Tabernacles, présidée par la duchesse d'Ermenonville.

A mesure que Prosper Le Mélidan énumérait les prétendues amies titrées de sa femme, Octave Kervinic voyait défiler devant lui tous les cartons verts du rez-de-chaussée.

— Permettez-moi, madame, dit-il, de vous faire mon compliment sur votre charmante broderie et sur les fleurs de ces demoiselles, qu'on dirait cueillies dans un jardin, tant elles imitent bien la nature.

A ce mot, Olympe, prenant bravement son parti d'une robe tant soit peu râpée, se leva, présentant un bouquet de roses à leur visiteur :

— Eh bien ! monsieur, lui demanda-t-elle,

puisque vous les trouvez heureusement imitées, dites-moi quelles sont ces roses ? Est-ce la baronne Prévôt, le géant des batailles ou le général Jacqueminot ?

— Je ne m'étonne nullement, mademoiselle, que vous viviez en intimité avec les roses ; mais je ne suis point de taille à me mesurer avec votre science horticole.

Olympe rougit un peu à ce compliment qui fortifiait encore la bonne idée qu'elle avait de ses charmes. Après le départ d'Octave Kervinic, qui fut invité à dîner pour le dimanche suivant, « sans cérémonie, » elle resta pensive et distraite. Son sommeil fut agité. Une pensée unique allait maintenant peser sur son esprit — la possibilité d'un mariage avec le riche Breton. Bien des projets avaient précédé celui-là, projets toujours habilement construits, mais que le manque absolu d'une dot faisait échouer, en dépit de la beauté et de l'intelligence, si fertile en ressources variées, de l'ambitieuse Olympe.

Le nouveau plan, subitement conçu, n'irait-il point rejoindre les précédents au pays des rêves ? Il y avait là de quoi agiter fortement l'imagination de M^{lle} Le Mélidan. Elle avait vingt-quatre ans, commençait à désespérer de son mariage, à gémir sur sa vie monotone, laborieuse, et sur la pauvreté de ses toilettes, que ses doigts de fée parvenaient difficilement à mettre à la hauteur de ses désirs.

En effet, cette famille, que des revers de fortune avaient obligée de quitter Brest, vingt ans auparavant, végétait à Paris, malgré les efforts de son chef. Celui-ci avait mené dans sa jeunesse une vie inactive; aucune étude spéciale, aucun goût décidé ne venant en aide à une intelligence médiocre, il parvenait difficilement à rendre supportable l'existence des siens. Sans sa femme, qui l'avait poussé dans la société de Saint-Vincent-de-Paul, où son zèle était apprécié, et où il rencontrait des protecteurs, il eût vécu dans la misère avec une rente annuelle de quelques centaines de francs. Toutefois, les nombreux cartons verts de son cabinet restaient vides, en général, ou se remplissaient de paperasses qui ne lui rapportaient guère que des éloges sur sa belle écriture et l'ordre parfait de sa comptabilité en matière de bonnes œuvres. C'était à grand'peine qu'il parvenait, à force de démarches et de courses fatigantes, à devenir l'intermédiaire de quelques provinciaux pour des achats divers dont les minces bénéfices se trouvaient escomptés d'avance par les besoins du ménage, souvent privé des objets les plus nécessaires, portés à la brume dans certains établissements à la lanterne rouge, bien connus des nécessiteux.

Le fils de la maison, loin d'aider ses parents, menait en dehors du foyer, sous le titre fallacieux d'étudiant, une existence problématique dont ils préféreraient ne pas approfondir les moyens et

les ressources. On le voyait toujours avec crainte arriver de loin en loin. L'expérience ne démontrait-elle pas son manque absolu de cœur et de ce qu'on nomme aussi le sens moral. Les Mélidan, comme tous les gens pauvres, avaient peu d'amis. Leurs uniques relations se composaient de personnes entrevues soit dans les œuvres de charité, auxquelles ils méritaient d'appartenir plus efficacement, soit dans les œuvres dévotes, telle que celle des Tabernacles, plus onéreuse pour eux que productive.

A l'époque où se passe cette histoire, une ou deux affaires relativement lucratives venaient de leur permettre de rentrer en possession de leur argenterie et d'un service en porcelaine de Chine, débris de leur ancienne splendeur. Combien de temps ces objets de luxe orneraient-ils leur table ? Ils ne le savaient pas. Aussi, Prosper Le Mélidan hâtait-il, un peu plus que la prudence ne le commandait, l'introduction de son compatriote dans son intérieur. Le pauvre homme, souvent désabusé par les événements, osait à peine s'avouer à lui-même le but qu'il allait poursuivre : la métamorphose d'un client en un gendre jeune et riche.

De son côté, Octave Kervinic, en recevant une invitation à dîner, aussi difficile à décliner qu'inattendue, soupçonnait vaguement les intentions du négociant. Héritier, à vingt-cinq ans, d'une belle fortune gagnée dans le commerce,

propriétaire d'une terre considérable, où il allait établir une ferme modèle et une distillerie, idée déjà en cours d'exécution et qui l'absorbait tout entier, il ne songeait nullement au mariage. D'ailleurs, comment eût-il tourné ses regards vers une jeune fille sans dot, il le pensait du moins, et qu'il ne connaissait pas? Aussi, en se rendant le dimanche rue Taranne, le cours de ses pensées ne se rattachait-il ni de près ni de loin à une jolie personne blonde, occupée de fleurs artificielles.

III

A l'heure où M^{lles} Le Mélidan s'occupaient « à mettre le couvert », aidées d'un domestique, dit *extra*, à allumer les candélabres du salon, à faire disparaître les vestiges accusateurs d'un atelier de tapisserie, dont les magasins de l'*Abeille* connaissent les produits tout aussi bien que l'*Œuvre des Tabernacles*, un homme, affligé d'une bosse proéminente, montait l'escalier d'un hôtel meublé de la rue Cassette.

Il s'était arrêté chez le portier pour y demander un nom, puis le numéro d'un étage et celui d'une chambre. A la façon dont il gravissait l'étroit escalier, on voyait tout de suite qu'il ne lui était pas familier. Son air étonné en apercevant aux portes un mélange de chaussures féminines variées, et de bottes masculines, en entendant ici et là des rires juvéniles, montrait qu'il n'avait aucune idée, même lointaine, du genre d'hôtel où il se trou-

vait. Arrivé au quatrième étage, il frappa sur la porte du n° 36 et entra.

Un jeune homme aux cheveux en désordre, à la longue barbe inculte, lisait, couché dans son lit, un livre à la couverture grasseuse répandant une odeur de cabinet de lecture.

— Ah ! mon cher oncle, dit-il, combien je suis heureux de vous voir ! Merci mille fois d'être venu si vite à mon appel.

— Vous savez, mon neveu, que ma vie est laborieuse et que, en dehors du dimanche, je ne suis pas libre de mes actions. Pourquoi souhaitez-vous me parler, à moi, simple employé de mon frère, à douze cents francs d'appointements, qui, joints aux intérêts des vingt-cinq mille francs placés dans une maison de commerce, composent toute ma fortune ?

Car telle était la position de celui qui représentait sur l'enseigne de la rue Taranne le « et Frère », écrit en lettres jaunes sur un fond noir.

— Mon cher oncle, reprit le jeune Alfred Le Mélidan, je veux vous faire part de mes résolutions nouvelles. Considérant les longueurs du droit dont il me reste encore plusieurs degrés à franchir, n'ayant, d'ailleurs, aucun avantage à le continuer, je l'abandonne, ainsi que les différents petits métiers entre lesquels je partage mon temps pour entrer dans une autre voie.

— J'ignore, mon neveu, les aspects du chemin que vous suivez ; mais, si j'en crois certains

bruits peu flatteurs, je vous félicite de le quitter.

— Sans un sou vaillant, mal vu de mon père qui ne pense qu'aux toilettes de ses filles, j'ai dû me créer, ou du moins essayé de me créer des ressources. Jusqu'à présent, je ne réussis pas. Aujourd'hui, une porte s'ouvre devant moi : le journalisme !

« Le directeur d'un grand journal, auquel un de mes amis m'a recommandé, veut bien m'admettre dans sa rédaction. Vous entendez, mon oncle, un grand journal, tirant à des milliers d'exemplaires !

— Vous avez donc des amis, mon neveu ? J'en suis heureux autant que surpris. Mais continuez.

— Le journalisme m'offre une belle carrière, car « il mène à tout », a dit un homme d'État. L'expérience a démontré qu'il ne se trompait pas. La majeure partie des hommes politiques du jour et un grand nombre d'académiciens ont commencé par le journalisme, témoins les Thiers, les Genoude, les Villemain, et cent autres. Pourquoi ne les imiterais-je pas ? Je suis donc décidé à accepter l'offre qu'on m'a faite ; mais il me manque non seulement quelques louis nécessaires pour attendre les appointements du premier mois, mais encore la chose la plus essentielle pour aller prendre possession de mon poste...

L'étudiant n'acheva pas sa confession, et un long silence significatif lui succéda.

L'être chétif, humble que représentait l'imposant « et Frère » de la maison *Le Mélidan*, com-

mission, exportation, n'osait pas le rompre. Malgré sa naïveté naturelle et son inexpérience en matière de problèmes financiers à l'usage du quartier latin, il eut comme un vague soupçon d'habits mis en gage. Il se rappela, l'excellent homme, la fortune écroulée de sa famille, l'enfance dorée de son neveu dans une belle et vaste maison de Brest.

En voyant le dénuement absolu du fils de son frère qui, tout à l'heure, allait offrir un dîner succulent, préparé dans ses parties les plus relevées, par un Potel du quartier Saint-Germain, il ne put retenir une larme, larme imprudente et à jamais regrettable. Mais qu'importait à ce brave et sensible cœur ! En quittant sa modeste chambre, près du bureau grillé, où s'écoulait la vie paisible de ce pauvre déshérité, pétri de dévouement et d'abnégation, il savait bien qu'on allait faire appel à sa petite bourse, si rarement et si péniblement remplie. Non, il n'avait pas hésité et il s'applaudissait de sa prévoyance, en jetant les yeux sur l'existence misérable d'un proche parent qu'il pourrait peut-être sauver du déshonneur. La maison Le Mélidan et Frère n'avait-elle pas besoin d'une honorabilité sans tache pour mériter la confiance publique ?

Il pensait aussi à une jeune fille blonde, très froide à son égard cependant, mais très préoccupée d'un sacrement difficilement accessible aux demoiselles sans dot ; et cette pensée s'associait

pour l'instant à un nouveau client de la maison, pour lequel on semblait faire des frais inaccoutumés en pareil cas. Ses idées étaient trop troublées et ses émotions trop fortes pour qu'il entreprît un sermon sur l'inconduite et les métiers louches, mal définis.

Il se leva et déposa sur une table voisine du lit quelques pièces d'or à l'effigie de Louis-Philippe I^{er}, roi des Français.

Le locataire du n^o 36 avait à peine eu le temps de remercier cet oncle providentiel, qu'un bruit joyeux se faisait dans le corridor et qu'un couple bien assorti faisait irruption dans la chambre de l'étudiant.

— Mon cher oncle, dit celui-ci, permettez-moi de vous présenter mon ami Boisseac, rédacteur de *l'Époque*, et... sa femme !

Mais le timide « et Frère » de la maison Le Mélidan s'esquiva, heurtant un flot de jupons brodés, apparaissant sales, fripés, sous une robe aux couleurs chatoyantes et surmontée d'une tête sur laquelle il lui semblait qu'un peintre habile venait d'essayer ses pinceaux. Il descendit plus vite qu'il ne l'avait monté l'escalier, où il se sentit coudoyé par des personnages bruyants, et quitta d'un pas accéléré l'excentrique maison de la rue Cassette.

Rendons justice à l'étudiant. Il n'assombrissait pas sa position, il ne trompait point son oncle. L'ami Boisseac avait, en effet, parlé de lui au directeur de *l'Époque* qui cherchait un factotum, moitié *reporter*, moitié garçon de bureau.

Boissec, depuis sa rupture avec la pharmacie, pour cause de séduction sur la femme de son patron, rédigeait à l'*Époque* la partie scientifique. Une fois par semaine, il apparaissait au journal dans une toilette prétentieuse, variant du gai au sévère selon les saisons. Assez bien tourné, avec le teint frais et une chevelure toujours bien alignée par le coiffeur, un chapeau soigneusement brossé et lisse, des cravates bleues ou rouges, une chaîne de montre ornée d'un gros médaillon, dont la boîte en cristal laissait voir une mèche de cheveux, il passait dans le bureau de la rédaction pour un homme à bonne fortune, conquise un peu partout, au bal Bullier dans les mauvais jours, à Mabilles l'été, quand son père, un ancien notaire de province, lui envoyait son trimestre. Malgré sa mise recherchée et de mauvais goût, il en imposait au directeur du journal par son bagage scientifique, moissonné dans le champ des vrais savants français, mais surtout allemands ou anglais.

Un procès, intenté par un auteur étranger au plagiaire parisien, qui dut courber l'échine sous le coup d'une condamnation en dommage et intérêts, mit seul fin à ses déductions sur les directeurs de journaux trop naïfs et délégua le pauvre Boissec dans le rôle effacé d'un simple *reporter*. Au moment où il introduisait son ami Le Mélidan à l'*Époque*, il jouissait encore de quelque considération; aussi donnait-il à ce pauvre hère une

grande opinion de son intelligence, de son savoir et de sa position.

Alfred venait, enfin, après plusieurs démarches infructueuses et de longues heures d'attente dans l'antichambre, d'être reçu par le rédacteur en chef qui, occupé à lire des épreuves et à discuter certaines expressions avec l'un de ses rédacteurs, ne le fit pas même asseoir.

— Ne précisez pas autant, lui disait-il, ne nous engagez pas; il faut voir venir. Adoucissez, adoucissez! Faites vite, nous sommes en retard, la *Liberté* sera encore, avant nous, ce soir, dans les kiosques! dit-il d'un ton brusque. Puis, apercevant le postulant :

— Boissec m'a dit que vous demandiez à aller à la Chambre chercher les « dernières nouvelles ». L'un de ces messieurs vous y conduira demain, il vous mettra en relation avec un député ami du journal. Nous verrons, plus tard, si vous êtes capable de lire les journaux de province et d'y découper des faits divers.

Alfred Le Mélidan articula deux ou trois « oui, Messieurs », et suivit son introducteur dans le bureau de la rédaction, où Boissec le présenta à ses nouveaux confrères et instamment à celui d'entre eux qui devait l'accompagner à la Chambre.

— Venez de bonne heure, lui dit le secrétaire de la rédaction, auquel Boissec venait de parler bas, vous me préparerez les journaux, en les ou-

vrant et en marquant au crayon rouge la chronique locale.

Il n'eut garde de manquer au rendez-vous et dès le lendemain, à 9 heures et demie, il se mettait à la besogne qu'il ne jugea pas, vu les circonstances, trop au-dessous de la dignité d'un bachelier ès lettres.

Il émargea, le premier du mois, cent cinquante francs à l'*Époque* et trouva plus tard le moyen de se faire payer par d'autres gazettes des « Nouvelles à la main », recueillies ici et là, flairant ce qui convenait à chacune.

Sans idées, sans imagination, sans savoir, sans talent d'aucune sorte, il ne parviendrait probablement, pensait son bienfaiteur, à aucune position élevée dans le journalisme, mais il y pouvait du moins vivre honnêtement, s'il le voulait. Tous les bons sentiments n'étaient peut-être pas éteints en lui, puisqu'il témoignait du désir de rompre avec le passé, de travailler à sa réhabilitation, en prenant un emploi qui le relevait à ses propres yeux de sa déchéance passée. Qui sait même si son amour-propre, son ambition, ne le pousseraient pas à rembourser les cinq louis donnés si cordialement par l'associé de son père ? Mais, peut-être, serait-ce aller un peu loin dans la voie des suppositions et des interprétations permises au sujet d'un neveu *reporter*.

Quoi qu'il en soit, ce dernier écrivait, un jour, la lettre suivante, sur une feuille de papier em-

bellie par cet en-tête : *L'ÉPOQUE, journal politique, littéraire et financier. — Cabinet du directeur, 125, rue Montmartre.*

« Mon cher oncle,

« Je serais le journaliste le plus fortuné de Paris s'il m'était permis de vous exprimer de vive voix la reconnaissance que je vous dois, pour m'avoir tendu la perche, au moment où ma barque sombrait. Je voudrais aussi me libérer en partie de la somme que vous m'avez prêtée si généreusement. En vous promenant, dimanche matin, venez donc jusqu'au journal : je ne quitterai pas mon bureau avant quatre heures.

« ALFRED LE MÉLIDAN. »

En apercevant cette lettre, dont l'enveloppe n'avait rien de commercial, et dont il reconnaissait l'écriture, le caissier eut comme une sorte d'éblouissement. Il interrompit la lecture d'un feuilleton dramatique, arrivé à une situation poignante qui contribuait encore à donner à la lettre de son neveu une couleur plus sombre. Il se renversa sur le dossier de son fauteuil de bureau, se demandant ce qu'il allait apprendre en la lisant. La chambre n° 36 de l'hôtel excentrique avec ses bruits étranges, l'ami Boisseac et sa compagne d'occasion, sans doute morte pour lui, mainte-

nant, et remplacée probablement par quelque autre de même acabit; le lit en désordre où se trouvait, couché en plein jour, un garçon plein de vie et de santé, orné d'une chevelure et d'une barbe non moins en désordre; tout ce tableau lui revint en mémoire.

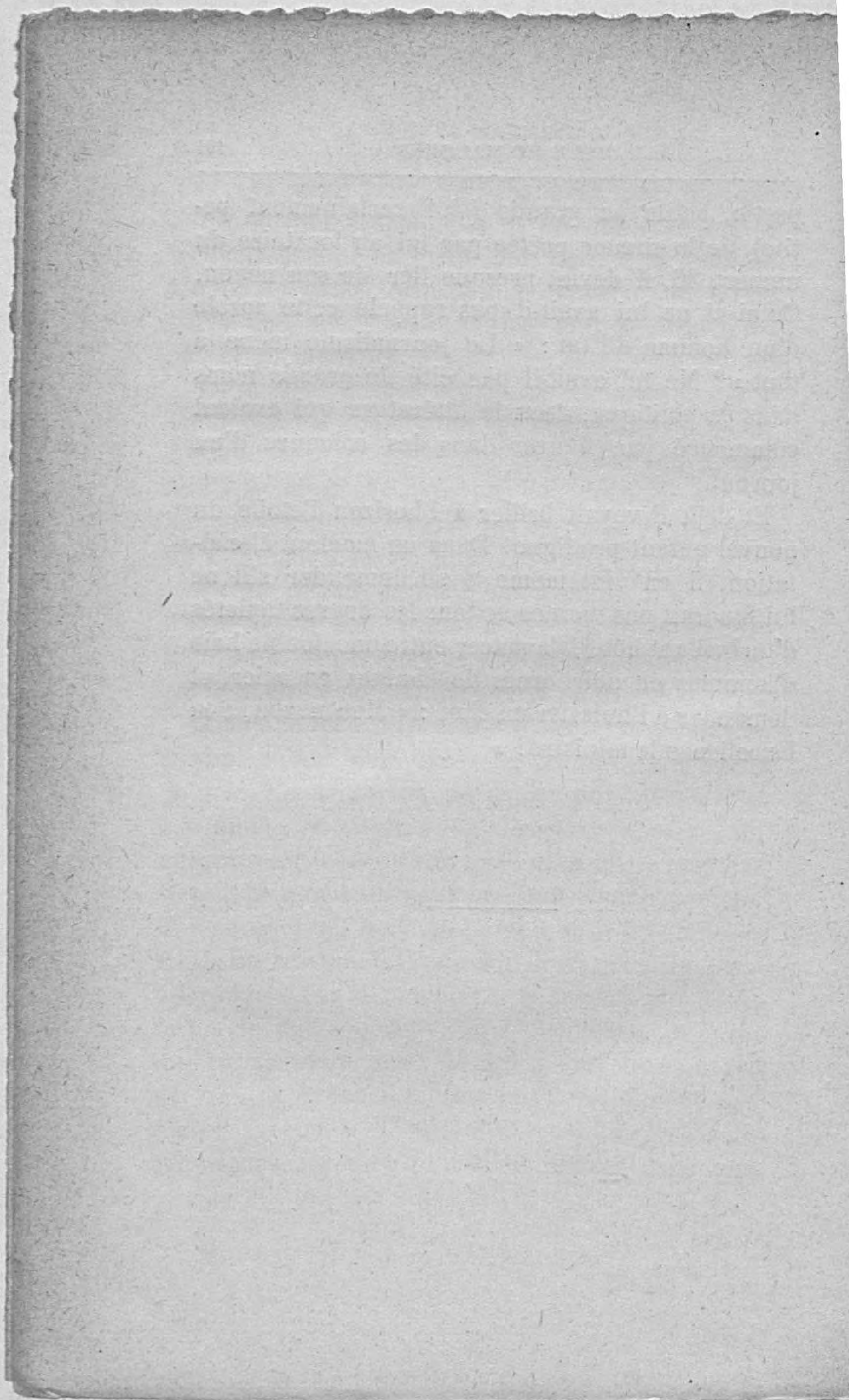
Faudrait-il encore retourner rue Cassette et y coudoyer des couples jeunes et joyeux? Ou bien, ô extrémité déplorable, épouvantable! son neveu ne l'appelait-il pas dans un lieu défendu par de hautes murailles, où l'un des héros du feuilleton à un sou expiait ses forfaits?

A cette pensée, la main lui trembla, une sueur froide couvrit son visage, et il resta quelques instants sans oser rompre le cachet de la lettre. Surmontant son émotion, il l'ouvrit enfin.

Dans une telle disposition d'esprit, il devait forcément passer d'un excès de crainte à un excès de joie. La seule vue du papier administratif et ces mots : « Cabinet du directeur », rendit au naïf caissier toute sa sérénité; ceux-ci : « mon bureau », prirent à ses yeux une importance capitale. Son neveu avait donc un bureau où il lui était loisible de recevoir! Il pouvait donc, pour la première fois de sa vie, employer le pronom possessif, forme de langage dont les événements, et aussi une catégorie de gens désignés sous le nom générique de créanciers, ne lui permettaient pas d'user jusqu'ici. Et quand le caissier, relisant cette lettre, s'assura qu'il allait rentrer dans une

partie, petite ou grande (oh ! certainement petite), de la somme prêtée par lui au locataire du numéro 36, il devint presque fier de son neveu. Celui-ci ne lui avait-il pas rappelé cette parole d'un homme d'État : « Le journalisme mène à tout » ? Ne lui avait-il pas cité de grands noms dans la politique, dans la littérature qui avaient commencé par figurer dans les colonnes d'un journal.

Et déjà il voyait briller à l'horizon l'étoile du nouvel enfant prodigue ! Dans un moment d'exaltation, il en vint même à se demander s'il ne lui faudrait pas monter un jour les degrés tapissés d'un brillant hôtel, s'avancer entre une double haie d'hommes en noir, ornés de chaînes en acier, et demander à l'huissier en chef : « Mon neveu, Son Excellence le ministre ! »



IV

En quittant Brest un mois auparavant, Octave Kervinic n'eût pas supposé qu'une affaire de machines agricoles exigeât autant de temps. Non, il ne l'eût jamais cru. Il est vrai qu'une affaire de viandes d'Amérique s'était, depuis, entée sur la première. Mais n'était-il pas entre les mains de la maison *Prosper Le Mélidan et Frère*, qui, en sa qualité d'intermédiaire, devait aplanir les difficultés et se charger des expéditions? Pourquoi donc alors tous ces retards? Décidément, c'était une singulière maison de commerce!

Octave Kervinic ne la quittait plus guère, allant du rez-de-chaussée au premier étage. Olympe Le Mélidan, son esprit original, sa vive imagination, son éclatante beauté, son talent de pianiste ne suffisaient-ils pas à l'attirer? N'y jouissait-il pas aussi de la voix d'Isabelle, quand elle parvenait à vaincre sa timidité et son antipathie insurmontable pour les rôles où elle brillait?

Elle n'aimait pas à se mettre en scène, préférant la pénombre, les coins obscurs du salon, où l'on devinait à peine le charme de sa poétique personne, de ses deux yeux bleus, surmontés de sourcils châains, clairs comme ses cheveux, toujours simplement noués sur sa tête fine, en harmonie avec son corps frêle et souple. Qui donc ne se serait pas complu à observer ce contraste attrayant entre ces deux sœurs si dissemblables ?

Si Octave Kervinic en jouissait sans contrainte, M^{me} Le Mélidan ne redoutait en rien ses assiduités auxquelles présidait une parfaite simplicité.

Au « cher compatriote » des premiers jours succédait maintenant un « cher parent » converti par Olympe en une infinité de « cher cousin », toujours gaiement prononcés et sans embarras. Si le même degré de parenté existait entre lui et Isabelle, il était moins accusé dans la forme, et si, par hasard, le mot cousin arrivait sur les lèvres de la cadette simplement pour ne pas se singulariser, celui de « cher » ne s'y présentait pas. Quel aimable parent, d'ailleurs, qu'Octave Kervinic ! Comme il était attentif à complaire en toute circonstance à ses nouveaux amis. Les soirées au concert, à la Comédie-Française, à l'Opéra-Comique, enfin dans les lieux non interdits par une éducation sévère aux jeunes filles comme il faut, se succédaient à intervalles rapprochés.

Quel changement d'existence pour Olympe et Isabelle dont, jusque-là, la seule distraction con-

sistait à se rendre au « salut » les jours de fête ! Assurément, l'illumination (si l'on peut se servir d'un mot aussi profane), des autels, quand les vases sacrés, les chandeliers du tabernacle, resplendissaient comme des rayons d'or aux feux de mille bougies, charmait leurs yeux ravis ; leurs âmes se remplissaient de douces émotions aux saints cantiques, alternant avec les grandes voix de l'orgue, s'élevant jusqu'au faite de la basilique. Mais ce spectacle, Olympe en jouissait depuis son enfance et la nouveauté est un grand attrait. Que de fois son imagination, franchissant les limites étroites de sa vie monotone, se perdait dans les mondes inconnus dont les bruits de la ville lui apportaient l'écho ! Oui, Olympe ressentait des curiosités inassouvies ! Elle ne pouvait se faire à l'idée de se ranger définitivement dans le bataillon des veilles filles. Par avance, elle éprouvait des jalousies secrètes et acerbes en voyant passer devant elle les jeunes femmes au bras de leurs maris, ou les dames élégantes, emportées dans le flot parisien par l'allure d'un bel attelage.

Parfois il lui arrivait de ne pouvoir contenir ses regrets, en lisant dans un journal l'annonce d'une fête mondaine où sa beauté trouverait un cadre digne d'elle ; ou bien encore quand elle déchiffrait au piano une valse entraînante, qu'il ne lui serait pas donné de danser, car elle n'avait jamais paru dans un bal.

Un jour qu'elle était seule avec sa sœur, fabri-

quant des myosotis pour l'Œuvre des Tabernacles, elle approcha le bouquet de sa tête blonde, et l'y posa, se mirant dans la glace du salon!

— Cette coiffure m'irait bien, n'est-ce pas, Isabelle?

— Oui, ma chérie; mais dans quelle circonstance?

— Oh! je sais bien que nous n'avons jamais l'occasion de mettre des fleurs dans nos cheveux.

Et Olympe, la fière Olympe, pleurait des larmes de dépit et se révoltait contre le sort qui la confinait dans une vie obscure, où sa beauté se fanerait loin des regards admirateurs et des paroles louangeuses.

La compatissante Isabelle essaya d'adoucir tant d'amertume et de ramener sa sœur à l'espoir d'un mariage.

— Tu espères donc encore te marier, toi? reprit Olympe.

— Je n'y pense jamais, et n'y songerai que le jour où j'aimerai et où l'on m'aimera.

— Ah! voilà qui n'est pas pratique, ma pauvre Isabelle. Moi, je n'en demande pas tant. Le premier mari qui se présentera, je l'accepterai, s'il a une fortune ou une place suffisante pour me faire vivre loin de toutes les privations. O la misère! la misère! je n'ai plus la force de la supporter! Quand donc M. Kervinic se décidera-t-il à m'épouser?

— A t'épouser? répondit Isabelle, qui pour la première fois comprenait le but des amabilités de

sa sœur pour le jeune Breton, car, pas une seule fois celle-ci n'avait fait allusion à un semblable projet.

— Oui, à m'épouser, reprit Olympe, démasquant enfin ses batteries disposées pour l'attaque, dès la première entrevue.

— Tu l'aimes donc ?

— Il aurait dû le comprendre déjà ; mais il paraît qu'il faut, avec lui, mettre les points sur les *i*.

Dans sa charmante naïveté, Isabelle prit cette réponse évasive pour une affirmation. A partir de ce jour, elle s'intéressa au projet de sa sœur, se répétant sans cesse : « Elle l'aime, elle l'aime ! » Pour elle, toute la vie était dans ce mot. Elle aimait son père, elle aimait sa mère, sa sœur et même ce frère dont on ne parlait jamais ; elle aimait aussi le pauvre oncle bossu qui passait ses journées derrière un grillage, à côté d'une caisse vide, à lire les journaux à un sou. Et comme elle eût aimé ses enfants, si le mariage eût couronné, non pas ses vœux, car elle n'allait pas jusque-là, mais sa jeunesse de vingt ans ! Oh non ! elle n'osait pas, même en pensée, s'éloigner de l'austère foyer familial où elle concentrait toutes ses affections.

Pendant qu'Olympe cherchait son idéal dans les choses extérieures, Isabelle l'entrevoyait dans le monde des sentiments. Il n'y avait, cependant, rien de romanesque en elle. Sa mère ne se plaisait-elle pas à la citer comme une bonne ménagère ? N'ayant jamais lu de romans, son imagination ne poursui-

vait aucun vainqueur de son cœur, de ce cœur qui s'ignorait encore, mais qui se serait ouvert et donné tout entier, si quelqu'un en eût trouvé le chemin.

Jusque-là l'entente avait été tacite entre le père et la fille et jamais M^{me} Le Mélidan n'eût osé souhaiter un semblable mariage. Le moment arrivait où cette entente devait être réglée et discutée dans tous ses détails.

— Il n'y a plus à s'y méprendre, avait dit Prosper Le Mélidan à Olympe, Kervinic est amoureux de toi et je vois aussi avec plaisir, qu'il te plaît. Je redoute seulement son départ prochain pour Brest. Dans ces sortes de choses, il ne faut pas tergiverser trop longtemps. Tu feras donc bien de le sonder à la prochaine occasion favorable.

Sois certain, père, avait répondu patiemment Olympe, qu'il ne quittera pas Paris sans que notre mariage soit arrangé ou tout à fait rompu.

Et sur cette assurance, Prosper Le Mélidan se couchait, chaque soir, en rêvant de la plus fructueuse affaire qu'il eût encore entreprise.

V

— Quelle belle après-midi de printemps ! disait Prosper Le Mélidan à Octave Kervinic, un certain dimanche.

— Magnifique, vraiment ! répondait-il. Et s'il plaisait à ces dames de faire une promenade aux Champs-Élysées...

— Voilà une excellente idée, mon cher parent, et je vais leur faire part de votre aimable proposition.

Toutes choses s'arrangèrent si facilement qu'on les eût dites combinées d'avance. Seulement « ces dames » ne seraient représentées que par ces demoiselles, car M^{me} Le Mélidan ne manquait jamais les vêpres. Son mari et sa fille Olympe le regrettaient infiniment ; mais il était inutile d'insister.

Les apprêts ne furent pas longs. La famille, suivie d'Octave, descendit l'escalier. Le soleil éclairait un chapeau de paille fraîchement nettoyé,

peut-être un peu prématuré, mais orné d'un joli bouquet de myosotis. Olympe ne s'était pas trompée. Cette fleur sentimentale lui seyait à ravir. Pourquoi donc Isabelle prétendait-elle que sa sœur n'aurait pas d'occasion d'en orner son frais visage? Comme si une femme prévoyante, persévérante, marchant à un but nettement déterminé, ne saurait pas la faire naître! On se sépara bientôt; M^{me} Le Méridan entra à Saint-Germain-des-Prés, pendant qu'Octave offrait son bras à Olympe, car Isabelle avait tout de suite pris celui de son père. Par hasard, sans doute, on se dirigeait vers le jardin du Luxembourg, pour éviter la cohue du dimanche aux Champs-Élysées, foule distrayante et peu propice à une conversation sérieuse, à laquelle Octave Kervinic ne se préparait nullement, mais arrêtée et méditée depuis longtemps par la délicieuse jeune fille dont il était le chevalier ce jour-là.

Était-ce à l'effet produit par le soleil, par le chant des oiseaux, préludant à leurs accords nouveaux, ou par le bouquet de myosotis, ou encore par la fierté permise à un cavalier escortant une jolie personne, qu'il fallait attribuer sa belle humeur? *Chi lo sa?* dit l'Italien, et qu'importe? Toujours est-il qu'Octave pensait tout haut, comme un homme confiant, délivré de toute autre préoccupation que de jouir de la vie et de son heureuse fortune.

— Comme vous êtes gai, aujourd'hui, mon cher cousin! s'exclama Olympe.

— Comment ne le serais-je pas aujourd'hui, ma cousine ?

— Il est vrai ! La vie ne vous sourit-elle pas de tout côtés ?

— Tout me ravit en ce moment.

— Peut-être croyez-vous que, par cette splendide journée, tout le monde est heureux ? Vous vous tromperiez bien. Tenez, moi qui vous parle, je n'ai jamais connu le bonheur et maintenant moins que jamais.

— Oh ! ne dites pas cela, ma cousine ; vous m'attristez. Pourquoi donc ne seriez-vous pas heureuse ? Ne jouissez-vous pas de tous les dons qui font qu'on vous aime ? Votre père, votre mère, votre sœur ne vous chérissent-ils pas ?

— Si vraiment !

— Alors ?

— Pourquoi voudriez-vous que je vous confiasse mon secret ?

— Votre secret ?

— Oui, mon secret ! Et que feriez-vous de ma confidence ?

— Je n'y ai point droit assurément, mais ne suis-je pas votre cousin ? Et à ce titre, ne pourrais-je pas le partager, en rendre le poids moins lourd ? Mais, peut-être, l'avez-vous déjà confié ?

— Non, jamais à personne.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'aime pas à faire et à dire des choses inutiles.

— Personne n'aurait donc le pouvoir de vous consoler ?

Olympe gardait le silence, en baissant sa belle tête vers le sable de l'allée.

— Répondez-moi, ma chère cousine, et regardez-moi.

Et Olympe leva sur lui un regard touchant, plein de larmes : — Marchons plus vite, car je ne voudrais pas que mon père et ma sœur me vissent pleurer.

Octave Kervinic n'avait jamais aimé ; les seules femmes qu'il eût connues, de petites grisettes, près desquelles il ne cherchait que des plaisirs faciles et passagers, n'avaient point défloré son cœur. Cette confidence subite, inattendue, ces larmes attendrissantes, tombant des plus beaux yeux du monde qui l'enveloppaient comme d'un réseau victorieux, dont il n'essayait pas même de se dégager, le transformèrent subitement. D'un homme, tout à l'heure inconscient, Olympe venait de faire un prisonnier, un esclave, un amoureux !

— Pourquoi, cousine, êtes-vous malheureuse ? Je vous en supplie, confiez-moi ce secret, cette souffrance que je voudrais guérir !

— Je ne le puis, ne me demandez pas cela.

— Si, je vous le demande, car j'éprouve un violent désir de vous guérir. Un compatriote, un parent, songez-y donc !

— Oui, j'y songe... trop même, et cela augmente mon mal.

— Comment? de penser que nous sommes liés par les liens du sang?

— Non. Vous ne pouvez pas me comprendre. Vous êtes le seul être au monde auquel je ne puisse confier ma peine.

— Vous vous trompez, ma bien chère cousine; personne, en ce moment, ne souhaite plus ardemment que moi de vous être utile.

— Oui, utile, je le sais; mais ce n'est pas cela qu'il me faut!

— De grâce, dites-moi ce qu'il vous faut. Je vous le demanderais à genoux dans tout autre lieu.

Et Octave serra le bras d'Olympe, qui l'enveloppa d'un regard fascinateur, en lui disant :

— Eh bien! puisque vous ne me comprenez pas, je vais vous l'avouer. Ce qu'il me faut...

Elle s'arrêta, puis reprit :

— Non, je n'en ai pas la force. Rejoignons mon père et ma sœur, qui doivent s'étonner de voir que nous restons éloignés d'eux.

— Ah! cousine, si vous ressentiez pour moi la moitié de l'affection que j'éprouve pour vous, sincèrement vous auriez déjà fait droit à ma requête. Vous êtes injuste et vous me méconnaissez.

— Eh bien! non! je ne suis pas injuste et je ne vous méconnais pas, car je sais, je sens que vous ne m'aimez pas! Et moi...

— Achevez!

— Et moi, je vous aime!

Octave Kervinic crut qu'elle allait défaillir.

— Olympe, lui dit-il, appuyez-vous fortement sur le bras de votre fiancé.

Elle ne répondit rien et s'affaissa sur un banc. Prosper Le Mélidan et sa fille accoururent alors.

— M^{lle} Olympe se trouve indisposée, dit Octave.

Alors Isabelle, prenant place près de sa sœur, l'embrassa avec effusion, comprenant qu'elle demeurait sous le coup d'une violente secousse, dont elle devinait le caractère.

Prosper Le Mélidan n'articulait pas une parole, il n'osait pas même s'interroger. On eût dit une statue de pierre. Quelle responsabilité pèse sur moi ! pensait-il. Je ne croyais pas le dénouement si proche. Quel est-il ?

Quand Olympe ouvrit les yeux, elle vit Octave Kervinic entraîner son père à quelques pas d'elle.

— Mon cher parent, dit-il, la franchise de mon caractère ne me permet pas de rester une minute de plus en votre présence, sans avouer la cause du malaise de M^{lle} Olympe. Après avoir obtenu son agrément, je vous demande sa main.

Les employés des postes parisiennes remarquent qu'au lendemain d'un mariage élégant la boîte aux lettres exhale des parfums inaccoutumés. Tous les produits d'Houbigant s'y donnent rendez-vous, renfermés dans de jolies enveloppes, glacées, satinées et teintées jaune-paille, rose de Chine, bleu-clair ou foncé. Toutes les adresses semblent écrites de la même main, d'une écriture visant l'anglaise avec plus ou moins de bonheur.

Toutes ou presque toutes sont adressées à « Mademoiselle Y » ; un petit nombre à « Monsieur Z, sous-lieutenant, ou attaché d'ambassade ». Toutes ces lettres parfumées contiennent sur le mariage d'une amie des descriptions longues et détaillées sur le marié et les toilettes de l'assistance, descriptions dans lesquelles une rhétorique pédante trouverait peut-être quelques distractions grammaticales, mais où les Worth, les Laferrière ne rencontreraient pas une erreur, tant l'éducation des charmantes signataires est soignée.

O Bachaumont, si vous pouviez intercepter une de ces intéressantes missives, quel alléchant courrier vous dédieriez à vos lectrices de *Sport* !

Le mariage d'Olympe Le Mélidan n'avait, hélas, servi de thèse à aucune de ces agréables compositions épistolaires. Cette union, célébrée à Saint-Germain-des-Prés, de très bonne heure, en présence de quelques membres obscurs de la Société de Saint-Vincent-de-Paul et de vieilles dévotes de l'Œuvre des Tabernacles, ressemblait presque à l'enterrement fait peu de jours auparavant dans la même église et où les mêmes personnes se trouvaient réunies. A plusieurs reprises, on entendit des sanglots qu'une personne superstitieuse eût considérés comme de mauvais augure. Pauvre Isabelle, pauvre Prosper Le Mélidan, pauvre « et Frère » ils pleuraient une tendre mère, une épouse fidèle et courageuse, une belle-sœur compatissante !

Oui, la mort était venue prendre inopinément M^{me} Le Mélidan, pendant qu'elle préparait le trousseau d'Olympe; et il avait fallu s'occuper en même temps des apprêts d'une sépulture et de ceux d'un mariage. Le génie commercial de l'homme fort qui naguère disait mentalement à un client nouveau, riche et inconnu : « Vous serez mon gendre, l'époux d'une belle fille qui n'a pas un sou de fortune », ce génie fertile demeurait sans force, sans initiative, sous le coup d'un profond chagrin et d'une immense douleur. Si la seconde incarnation de la maison Prosper Le Mélidan et frère se jugeait incapable, inhabile à traiter une affaire où la joie devait avoir sa part, comme celle d'un mariage, en revanche, elle se croyait tout à fait propre à régler les formalités d'un enterrement. N'avait-il pas renoncé à tous les bonheurs de ce monde, le pauvre être disgracié de la nature, dont le nom même se dérobaît sous l'anonymat ?

Combien l'appartement de la rue Taranne parut triste et désert à Isabelle après la mort de sa mère et après le mariage de sa sœur, partie pour un voyage de « lune de miel ! » Qu'allait-elle devenir ? L'imagination jadis féconde de Prosper Le Mélidan paraissait éteinte. D'ailleurs, de quelle ressource serait-il désormais dans une affaire matrimoniale, quand la jeune personne déclarait vouloir choisir elle-même son époux, rester en dehors de la mode française et faire un mariage d'inclination ? Ne pouvait-elle pas aussi se de-

mander si l'intelligence paternelle ne jetait pas ses dernières lueurs? On ne voyait plus personne pénétrer au rez-de-chaussée, dont les fenêtres se fermaient à peine ouvertes. Prosper Le Mélidan n'y descendait plus, afin de ne pas laisser sa fille seule. Et pourquoi s'y rendrait-il, puisque les commandes y chômaient complètement? Puis n'y avait-il pas là quelqu'un pour recevoir, si, par hasard, on se présentait à la caisse vide, quelqu'un qui, réfléchissant à la situation précaire de la maison, commençait à perdre l'espoir de la fonder sur des bases solides; quelqu'un qui se demandait s'il reverrait jamais son petit capital?

Ces amères réflexions ne furent bientôt que trop justifiées. Les bénéfices des dernières affaires avait été absorbés par les cérémonies de l'église Saint-Germain-des-Prés, et par l'achat d'un trousseau, car on n'osait pas avouer la situation. Un jour arriva où le propriétaire, auquel on devait le loyer d'une année, signifia congé à son locataire. Les deux appartements devaient être libres le 1^{er} octobre suivant! C'était juste le temps nécessaires pour préparer Octave Kervinic à recevoir son beau-père et sa belle-sœur.

Un matin du mois de septembre, une voiture de déménagement vint prendre les meubles du premier étage et ceux du rez-de-chaussée, les cartons verts couverts de poussière, les gros livres aux coins en cuivre, livres aux pages presque

toutes blanches ! Tout cela serait vendu par autorité de justice, à la salle Drouot.

Au moment où la voiture s'éloignait, le portier vit arriver un peintre, armé d'une longue échelle, d'où pendait un seau et un gros pinceau. Un petit homme bossu le précédait. « Effacez, je vous prie, les noms de cette enseigne ! » dit-il à l'ouvrier qui, en cinq minutes, eut achevé son œuvre. De l'enseigne qui choquait tous les instincts aristocratiques d'Olympe, il ne restait plus qu'une planche noire ! « Nous en recauserons », avait dit le père à sa fille. Eh bien non ! on n'en recauserait plus ! La maison Prosper Le Mélidan et Frère avait vécu !

Quand la vente fut terminée, qu'il ne resta plus rien à son fondateur, à peine quelques louis, quand les deux frères se furent serré la main tristement, le père et la fille partirent pour Brest, emportant seulement leurs vieilles hardes, trouvées trop usées par l'huissier chargé de la saisie.

Dans ce désastre, où M. Le Mélidan cadet laissait vingt-cinq mille francs, son unique fortune, il ne retrouva que son nom, ce nom qu'il entendait si rarement depuis la mort de ses parents ; un joli nom, cependant, un nom de héros de roman : Adolphe !... Il l'avait abdiqué, se cachant sous la formule « et Frère » qui, jamais plus, ne figurerait sur la première page d'un large papier à lettre. Recueilli en qualité de naufragé par le Comité central royaliste, Adolphe Le Mélidan

transporta dans un autre bureau, non moins paisible que le précédent, près d'une caisse non moins légère, ses manches en lustrine et ses journaux à un sou.

THE HISTORY OF

THE CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY
JOHN A. COOK

VI

— Cher ami, je t'en prie, ne te mêle pas de mon intérieur; ce département me concerne. N'es-tu pas déjà trop accablé de besogne?

— Assurément, ma chère Olympe; mais je pensais que l'écurie t'intéresserait peu et qu'il était plus convenable que j'y donnasse les ordres moi-même et d'après tes désirs.

— Aujourd'hui les ordres sont donnés, cher ami. J'ai commandé un chariot pour les malles de mon père et d'Isabelle, et la calèche, car j'irai les prendre à Brest.

— Alors, tu n'as pas besoin de moi?

— Non, j'irai seule. Peut-être ramènerai-je l'enseigne de vaisseau, M. Gareau, si le hasard me le fait rencontrer sur le « champ de bataille », ou le lieutenant de vaisseau Dufour, enfin quelqu'un.

— Comment, ma chère Olympe, le jour de l'arrivée de ton père et de ta sœur? Ils seront très

fatigués de ce long voyage et préféreront probablement ne pas trouver ici d'étrangers.

— Tu sais bien que mon père approuve toutes mes volontés, et qu'Isabelle ne préfère jamais ceci et cela. Sa nature passive s'arrange de tout; aussi ne ressemble-t-elle pas du tout à ta petite femme.

— Dis donc à ma grande, belle et chère femme.

— A propos d'Isabelle, mon cher Octave, il m'est venu une idée.

— Cela ne m'étonne pas, car ton esprit est rarement en repos. Voyons laquelle?

— J'ai envie de la marier.

— Ne dirait-on pas, Olympe, que tu disposes de son cœur?

— Il n'est pas question de son cœur, qui appartiendra à celui qui l'aimera. D'ailleurs, je crois, d'après certains indices, d'après plusieurs de ses lettres, qu'il devient nécessaire de lui trouver un protecteur. Elle paraît triste, et je ne serais nullement surprise d'apprendre que les affaires de mon père en sont la cause. Ce voyage, dont il n'avait pas été question, cette arrivée subite ne m'annoncent rien de bon.

— Mais n'avais-je pas invité ton père et Isabelle à venir nous voir? Et ton oncle ne reste-t-il pas au bureau?

— Assurément; toutefois, je suis inquiète de l'avenir de ma sœur, et je crois que M. Kerver

lui conviendrait. Tu l'aimes beaucoup ; il est, pour ainsi dire, ton associé dans l'exploitation, puisque tu lui attribues un intérêt dans la distillerie, et, si tu n'as pas à opposer d'objection sérieuse à ce mariage, j'y travaillerai.

— Ce serait imprudent, permets-moi de te le dire, Olympe. Malgré l'affection et l'intérêt que je porte à Kerver, je ne puis te dissimuler qu'il est presque pauvre et de plus maladif.

— Peu fortuné, oui ; mais maladif, je ne le crois pas.

— Ma chère, il est poitrinaire, comme sa mère, qui est morte phtisique. Son instruction, en outre, a été fort négligée, et si son intelligence lui permet d'être un bon conducteur de travaux agricoles, elle paraîtra bien médiocre, comparée à l'esprit cultivé d'Isabelle. L'excellente enfant, si modeste, si peu préoccupée qu'elle soit de rechercher l'effet dans la conversation, s'apercevra tout de suite de l'infériorité trop manifeste de mon ami, auquel le mariage convient peu, vu sa santé délicate. Enfin, si l'on ne donne pas de dot à ta sœur, ce serait allier la misère à la pauvreté, car Kerver possède à peine cinquante mille francs.

— Mon cher ami, Isabelle ne tient pas à rencontrer un esprit brillant ; elle estime surtout les qualités du cœur. Elle est économe et saura se contenter d'un revenu modeste.

Cette conversation fut interrompue par l'entrée d'un domestique annonçant que « la voiture de

madame était avancée ! » Bientôt après, Olympe reparaisait avec un élégant chapeau de deuil d'une faiseuse à la mode, embrassait son mari et montait dans la calèche que deux chevaux bretons emportaient vers la ville. En sortant de la cour du château de Koatdu, on put voir M^{me} Kervinic agiter son ombrelle en signe d'un tendre au revoir !

Koatdu, acheté récemment par Octave, était une vaste habitation sans style bien caractérisé, avec deux rangs de fenêtres. Les jardins, créés à grands frais par un ancien propriétaire, en tenant à la fois du parterre français et du parc anglais, s'harmonisaient bien avec le château. On y remarquait aussi un potager enclos de murs, un verger et une pièce d'eau, enfin tout ce qui constitue une installation commode et agréable. Les terres, sans être de première qualité, rendaient en récoltes suffisantes blés et fourrages. L'étendue en était considérable et divisée en petits corps de fermes, à l'exception du domaine, d'une contenance de cent hectares et cultivé directement par M. Kervinic, ancien élève de Grand-Jouan. Il avait passé là deux ans, en sortant du collège, et en rapportait des connaissances théoriques et pratiques qui, jointes à son intelligence et aux habitudes commerciales prises dans la maison paternelle, promettaient d'heureux résultats.

Les bâtiments d'exploitation, les écuries, les remises, la distillerie et le pavillon du régisseur,

un joli chalet où demeurait M. Kerver, formaient point de vue pour les châtelains. Dans son ensemble extérieur, au milieu de belles prairies plantées ici et là de vieux arbres donnant ombrage à un troupeau de moutons, à de charmantes petites vaches blanches et noires, l'habitation présentait un aspect riche et riant.

C'était dans cette demeure presque opulente qu'Olympe Le Mélidan, installée depuis trois mois, allait introduire son père et sa sœur, fuyant l'écroulement d'un commerce éphémère. Un deuil récent, qu'une fille reconnaissante et respectueuse aurait dû respecter, n'avait point empêché le jeune ménage, gouverné par Olympe, de faire des visites et d'en recevoir. On eût dit qu'elle voulait effacer tout souvenir d'un passé difficile et triste par un présent animé et sans soucis. L'esprit et la beauté de M^{me} Kervinic rendaient la chose facile, et l'on vit bientôt le voisinage et la jeunesse de Brest accourir à Koatdu. On n'y organisait pas encore de fêtes, mais tout faisait présager que la décence empêchait seule la châtelaine de donner libre cours à sa fertile imagination et à son entrain.

Si ce n'eût été le voyage de « lune de miel » pendant lequel Octave, nouvellement et subitement converti au culte de l'amour, par l'habile et audacieuse Olympe, venait de jouir des charmes de sa femme, il l'eût à peine connue mieux qu'avant le jour des fiançailles. Empêché d'abord par les péripéties et les nouveautés du voyage sur les bords

du Rhin, puis par le va-et-vient des visites incessantes, dès l'arrivée à Koatdu, visites de bienvenue des métayers et des ouvriers du village, jointes aux occupations mondaines et aux soins d'une installation, Octave Kervinic ne connaissait rien du caractère de sa compagne.

Il ne savait qu'une chose, c'est qu'en prenant femme il avait en même temps trouvé un maître, joli despote non déguisé qui, ne le voulant point prendre en traître, disait en recevant les clefs de la maison : « Je veux ! » Aussi, quand Prosper Le Mélidan, vieilli et blanchi par les luttes et les soucis, lui demanda, le soir même de son arrivée à Koatdu : « Êtes-vous heureux ? » son gendre, surpris par une question à laquelle il ne s'attendait pas, à laquelle il n'avait pas eu le temps de réfléchir dans le tourbillon de sa nouvelle vie, hésita avant de lui affirmer son bonheur.

Son bonheur ! Prosper Le Mélidan en doutait-il donc ? Pourquoi en était-il plus occupé que de celui de sa fille ? C'est que dans ses nuits sans sommeil, en passant en revue les derniers actes de la maison Le Mélidan, le membre actif de la Société de Saint-Vincent-de-Paul se troublait au souvenir de sa diplomatie en matière matrimoniale. Les ténèbres grossissant ce point du passé, il craignait qu'un disciple de Machiavel, de Talleyrand ou de Metternich, ne fût pas précisément sans reproche devant le Seigneur. Quant au bonheur d'Olympe, il n'en doutait pas, sachant où

elle plaçait son idéal conjugal, idéal dont le château de Koatdu lui offrait la réalisation.

Comme il arrive le plus souvent aux personnes qui, longtemps privées de distractions, se trouvent tout à coup libres d'en prendre, M^{me} Kervinic avait soif de plaisirs et d'hommages. Ni les uns ni les autres ne lui firent défaut; plaisirs champêtres, bien entendu, auxquels les officiers de marine du port de Brest prêtaient l'agrément de leur instruction et de leurs souvenirs de voyage; hommages empressés de toute une jeunesse, avide de plaire à la nouvelle châtelaine, dont l'hospitalité et l'humeur mondaine promettaient d'agréables réunions au pays breton.

Depuis la réunion des deux sœurs — huit jours — aucune causerie cordiale ne s'était établie entre elles; seul, M. Le Mélidan avait forcé sa fille à l'écouter et à recevoir la confidence de son désastre commercial. M^{me} Kervinic s'était contentée de dire à ce père, auteur de son bonheur :

— Qu'allez-vous faire? Où allez-vous aller? car vous ne pouvez songer à rester à Brest.

Devant tant d'ingratitude, devant tant de sécheresse et d'égoïsme, ce père infortuné était demeuré sans voix.

O amère ironie du sort, qui voulait que ce déshérité, ce banni de la rue Taranne, ce proscrit de Koatdu, s'appelât Prosper! Il venait demander un conseil et peut-être un abri pour sa vieillesse, et voilà qu'il rencontrait l'indifférence, la froideur,

plus encore, la cruauté d'une fille qui lui devait la richesse, le bonheur!

Il comprit sa pensée, sa crainte de le voir accepter quelque modeste emploi dans cette ville natale où elle rêvait de régner en souveraine et où elle ne voulait rien rencontrer qui humiliât son amour-propre, sa vanité toujours croissante. Quelles amertumes, quelles souffrances pour le cœur d'un père!

Il ne dormit pas cette nuit-là, écoulée au milieu des retours cruels sur le passé, dans des appréhensions sur l'avenir. A qui demanderait-il son pain quotidien? Quelle solitude en rentrant le soir d'une journée laborieuse, si la Providence lui envoyait une occupation lucrative! Il pensa douloureusement à sa femme morte, à son fils dévoyé, à sa fille ingrate et cruelle, à Isabelle si tendre pour lui, et qu'il allait abandonner aux caprices de sa sœur aînée, à cette enfant si dévouée, dont il ne recevrait plus les caresses, les baisers, matin et soir!

Devant de telles perspectives, il faillit s'abandonner, défaillir et implorer la pitié de son gendre. Mais quand la lumière du matin entra dans sa chambre, il se retrouva digne de son passé de luttes incessantes, digne de lui-même. Non, la Providence ne l'éprouverait pas jusqu'à lui refuser du pain; il se rapprocherait de celui auquel jadis il ne rendait pas suffisamment justice et affection, en échange d'un dévouement sans bornes. Eh non! l'ex- « et Frère » ne le repousserait pas;

au contraire, il l'accueillerait à bras ouverts, partagerait avec lui son gîte, lui ouvrirait sa bourse, si légère qu'elle fût, comme il le faisait pour un neveu aux abois, dans le singulier hôtel de la rue Cassette.

Prosper Le Mélidan s'habilla donc en hâte et écrivit à Isabelle la lettre suivante :

« Ma très chère fille,

« Quant tu liras ces lignes, ton père sera déjà sur la route de Paris, où m'appelle une position qui suffira, je l'espère à mes besoins. Tu sais qu'il me reste une petite rente viagère, dernière épave de notre ancienne maison de Brest, usufruit dont le capital vous appartient à tous les trois. J'en ai touché le dernier trimestre, nécessaire à mon voyage. J'ai donné l'ordre de te servir désormais cette rente de douze cents francs, qui te permettra de n'être sous la dépendance de personne pour ta toilette et les charités de ton cœur compatissant.

« Tu trouveras ici, j'en suis sûr, un asile fraternel, d'où tu prendras quelque jour ton vol vers les régions du mariage, objet de ma constante préoccupation et de mes vœux ardents. Je me suis fait violence pour partir sans t'embrasser, toi mon Isabelle, mon unique trésor, dans la crainte que tu ne voulusses me suivre, chose impossible dans ma détresse. Peut-être aussi n'aurais-je pas eu la force de te quitter ! Je te charge de mes adieux

pour mon gendre et pour sa femme, en les remerciant de leur hospitalité, trop brillante pour mon cœur meurtri et désolé. Tu auras souvent de mes nouvelles, en échange des tiennes, jusqu'à l'heure tant désirée de notre réunion.

« Reçois, ma chère Isabelle, les embrassements de ton père,

« Prosper LE MÉLIDAN. »

Cette lettre fut un coup de foudre pour la pauvre enfant, qui ne soupçonna pas tout de suite la vérité, le motif de ce départ si pénible à son cœur. Ce fut tout en larmes qu'elle pénétra dans la chambre de sa sœur, occupée d'une toilette pour le déjeuner, auquel plusieurs voisins étaient conviés.

— Je ne te comprends pas, chère amie, lui dit Olympe, de pleurer ainsi. Notre père n'est pas perdu parce qu'il retourne à Paris, où il habite depuis vingt ans, où il a toutes ses relations, où il refera certainement sa fortune. Je regrette son départ précipité, qui va blesser mon mari, mais enfin j'arrangerai cela en le mettant au compte de l'originalité bien connue de notre père. Quelle robe vas-tu mettre? Tu sais que nous avons du monde à déjeuner!

Isabelle, sans trouver la force de répondre, retourna dans sa chambre et ne parut pas à la salle à manger. Elle se demandait si c'était bien

sa sœur qui parlait ainsi de leur père, de leur père ruiné, de leur père isolé, de leur père récemment veuf d'une femme bien-aimée, de leur père qui n'avait cessé de lutter, de travailler pour sa famille ! Elle relut sa lettre, cherchant à y découvrir un adoucissement, une consolation, ou tout au moins une explication à une telle indifférence, car elle aimait Olympe et ne la jugeait pas défavorablement, bien que son attitude depuis la mort de leur mère l'attristât. Une phrase de la lettre de son père l'étonna : « pour mon gendre et pour sa femme ! » Il ne disait pas ma fille ou Olympe ! Non, il écrivait « sa femme » comme s'il eût fait passer son gendre avant sa propre fille ! Ce fut pour la sensible Isabelle une révélation cruelle. Olympe n'aurait-elle donc pas proposé à son père de rester à Koatdu ? Elle eût voulu s'en assurer immédiatement, tant ce doute la faisait souffrir, mais il y avait nombreuse réunion et il lui fallait attendre qu'elle se fût dispersée.

Octave vint dans la journée s'informer de ses nouvelles.

— Je suis triste du départ de mon père, répondit-elle, et n'ai point d'autre souffrance ; c'en est une grande.

— Soyez assurée, ma chère belle-sœur, que je m'y serais opposé si j'en avais été prévenu, car je n'ai jamais eu qu'à me louer de M. Le Mélihan.

— Lisez cette lettre, Octave, vous verrez que

mon père a songé à vous remercier de votre hospitalité.

— Mais je ne songe pas à l'accuser !

— Olympe le craignait !

— Elle a tort ! Et pour quelle raison ?

— Je ne sais.

Isabelle ne parlait que par monosyllabes, elle sanglotait.

Octave se montra très bon pour elle et l'assura de son affectueux attachement. Il promit à Isabelle d'écrire à M. Le Mélihan pour lui demander de revenir, dès qu'il en aurait le loisir, et cette parole consola un peu le cœur d'Isabelle.

Mais que deviendrait-elle, au milieu de ce tourbillon, la pauvre âme altérée des joies intimes du cœur ? Quand elle vit sa sœur occupée seulement de réceptions, de visites, de dîners reçus et offerts, elle comprit qu'il faudrait se replier sur elle-même, contenir ses regrets amers, retenir ses larmes prêtes à s'échapper en flots trop longtemps contenus. Que de fois, depuis son arrivée à Koatdu, elle avait été sur le point de se jeter dans les bras d'Olympe et de pleurer, en prononçant le nom d'une mère chérie ! Ce nom respecté, béni, serait-il donc à jamais proscrit de leurs entretiens ? Le cœur d'Isabelle était-il donc condamné à l'isolement ?

VII

Les vœux mondains de M^{me} de Kervinic n'étaient pas tous exaucés. La haute aristocratie ne lui avait pas encore rendu sa visite de nocces. Son mari, connaissant mieux qu'elle le pays, ne l'avait présentée qu'à son corps défendant dans deux ou trois châteaux, dont il connaissait à peine les propriétaires. Mais il n'était plus le maître et n'agissait que sous les volontés impérieuses de la dominante Olympe. Deux de ces retardataires étant absents de chez eux lors de la visite du jeune ménage, on expliquait leur abstention et on patientait; mais le comte et la comtesse de Pen-guern, les richards du canton qui les avaient reçus, ne venaient pas! Olympe commençait à craindre un refus d'entrer en relations avec Koatdu, et la pensée seule d'un affront lui empourprait le visage. Une circonstance vint à son secours dans cette situation désagréable.

Le garde vint un matin annoncer à son maître

que deux moutons avaient été enlevés du parc par des loups, dont il avait les traces, rentrant au bois. M^{me} Kervinic était présente et demanda s'il n'y avait donc pas de louvetier dans le pays.

— Si, madame, reprit le garde, et un fameux encore, à qui j'ai vu tuer une louve pleine, à quatre-vingts pas, d'une balle franche.

— Et qui donc ?

— M. le comte de Penguern.

Ce nom frappa son oreille désagréablement ; puis réfléchissant un peu :

— Les louvetiers, demanda-t-elle, ne sont-ils pas nommés par le préfet et obligés de se rendre où on les demande pour la destruction des loups ?

— Assurément, madame.

— Alors, prenez un cheval et rendez-vous chez ce louvetier, auquel vous allez porter une lettre.

— Ah ! monsieur le comte, pensa Olympe ; nous verrons bien. A nous deux maintenant.

Le mari et la femme délibérèrent un instant dans quel sens serait conçue la lettre adressée au comte, et convinrent de la rédaction suivante :

« Monsieur le comte,

« Mon garde me prévient à l'instant qu'un vieux loup et un jeune sont dans mon bois de Koatdu. Ils ont mangé deux moutons la nuit der-

nière, et je donne l'ordre qu'on en mette un troisième, blessé par eux, à leur disposition, afin de les retenir jusqu'à demain.

« J'espère, monsieur le comte, qu'il vous plaira de venir demain tuer ces animaux et que vous voudrez bien nous faire l'honneur d'accepter à déjeuner, soit avant, soit après la chasse. Soyez assez bon pour donner vos instructions à mon garde, porteur de ce billet.

« Veuillez, je vous prie, monsieur le comte, présenter nos plus respectueux hommages à madame de Penguern, et me croire

« Votre très dévoué voisin,

« KERVINIC. »

Des émissaires furent envoyés dans toutes les directions pour inviter les chasseurs à venir de très bonne heure se joindre au louvetier. On envoya même à Brest prévenir le lieutenant de vaisseau et l'enseigne, deux adorateurs attitrés de la châtelaine de Koatdu. Une seule difficulté se dressait dans le plan d'Olympe. Elle ignorait à quelle heure serait le déjeuner, le comte de Penguern devant le fixer à sa convenance. Elle fut donc vaguement indiquée dans toutes les lettres d'invitation, et il fut convenu qu'un premier déjeuner serait servi à huit heures, puis un second vers midi.

M^{me} Kervinic eut une longue conférence avec sa

cuisinière, car il s'agissait de frapper un grand coup. Un des messagers envoyés à Brest fut chargé d'en rapporter des pâtés de gibier et du poisson, car on n'avait pas le temps nécessaire pour tout préparer au château. A Isabelle échet le rôle de cueillir les fleurs échappées aux premières pluies d'automne et de faire des bouquets pour la table. Enfin, Olympe veilla elle-même au couvert, qui fut dressé dans la soirée.

Une grave question embarrassa la maîtresse de la maison, qui n'avait aucune expérience en pareille matière, et que son mari ne se chargea pas de résoudre, dans la crainte d'une responsabilité, toujours redoutable vis-à-vis de sa femme. Mettrait-on une nappe ou servirait-on sur la table nue, en beau chêne vieux et sculpté ? Le maître d'hôtel opina pour ce dernier service, car cela se faisait ainsi chez le comte de Penguern. Il n'en fallait pas davantage pour que le différend fût jugé. Pendant ces préparatifs la réponse suivante était arrivée :

« Monsieur,

« Je serai demain matin à Koatdu. Comme il se peut faire que les deux loups gagnent cette nuit mes bois, il est nécessaire de découpler au plus tard à huit heures du matin, car, dans ce cas, je les *rapprocherais*, et il ne faut pas perdre

de temps à déjeuner. Soyez assez bon pour dire aux tireurs de se placer de distance en distance sur le chemin qui sépare votre bois de la lande. Vous voudrez bien leur recommander de ne tirer que sur le grand loup ; quant au louvard, je me réserve de le forcer, si le *lancer* s'arrange à mon gré.

« Vous voyez, par là, qu'il ne me sera pas possible d'accepter votre aimable invitation. En revanche, mon frère se rendra sûrement et avec plaisir à votre déjeuner, car il ne chasse pas à courre. Il se placera pour tirer, si le hasard le favorise, puis reviendra à Koatdu.

« En résumé, les tireurs devront être à leur poste dès huit heures, s'ils veulent avoir une chance de tirer ; mais je n'attendrai personne. Votre garde connaît comme moi les meilleures passées et vous placera à l'une d'elles, s'il vous plaît de tenter l'aventure.

« Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments de bon voisinage.

« Comte DE PENGUERN. »

Les choses ne s'arrangeaient pas aussi bien que l'eût désiré M^{me} Kervinic. L'absence du comte à son déjeuner la contrariait d'autant plus vivement qu'elle n'avait pas mis en doute son acceptation. Toutefois, elle ne désespérait pas d'être plus heu-

reuse une autre fois, et se consola de son échec avec la perspective de posséder le vicomte à ses côtés.

Le vicomte de Penguern, à certain point de vue, était même le personnage important de la famille, bien qu'il fût le cadet. Conseiller général, ex-député, il venait d'être battu aux élections par un légitimiste disposé à se rallier à tout gouvernement autre que celui de la République; le vicomte avait ouvertement voté pour le général Cavaignac, tandis que son concurrent votait pour le prince Napoléon.

Selon lui, et l'avenir lui donna raison, un Bonaparte deviendrait un adversaire plus redoutable pour la royauté qu'un simple général, ami de Bugeaud, de Changarnier, de Bedeau, de Lamoricière. La République ne vivrait pas longtemps, finirait dans le sang et serait remplacée à courte échéance par la monarchie légitime; Bonaparte, au contraire, voudrait restaurer l'Empire de son oncle et créer une dynastie avec un régime à la fois autoritaire et démocratique.

Voilà ce dont le vicomte ne voulait pas, ce qu'il redoutait justement et ce qu'on eût évité en nommant Cavaignac. Mais M. de Penguern, caractère ferme, résolu, patient, persévérant, ne se décourageait pas et cherchait à regagner le temps perdu, en prévision d'une nouvelle élection. De là son empressement à accepter l'invitation faite à son frère par M. Kervinic, électeur influent, d'opi-

nions moyennes, fils d'un royaliste sous Louis-Philippe, c'est-à-dire d'un orléaniste.

Olympe ne dormit pas cette nuit-là. Elle avait commandé pour sept heures et demie une voiture légère, se promettant d'aller jusqu'au bois, distant d'un kilomètre, voir le lancer avec sa sœur. Dès six heures et demie elle était sous les armes dans une toilette de circonstance. Un déjeuner, composé d'une soupe aux choux traditionnelle dans l'ouest et de viandes froides, était préparé pour les appétits matineux ; car elle connaissait déjà par son garde le programme de la matinée.

Les deux loups, toujours dans le bois de Koatdu (on avait leur *pied rentrant* du matin), seraient lancés par les chiens, qui se diviseraient en deux groupes, l'un sur le vieux loup, probablement tué au débucher, l'autre sur le jeune, et auquel viendrait bientôt se rallier le reste de la meute. Les personnes à cheval, seules, suivraient le *laisser-courre* pendant que les tireurs à pied rentreraient déjeuner au château.

M. et M^{me} Kervinic attendaient, l'œil au guet, l'arrivée du comte et de son équipage, composé de bretons à poil dur d'un roux fauve, réputés pour le loup. Olympe avait souvent vu des gravures du *Journal des Modes*, représentant des chasseurs en habit rouge et en bottes à revers ; aussi ne doutait-elle pas de voir arriver le comte de Penguern ainsi vêtu, suivi d'un piqueur galonné sur toutes les coutures. Elle pensait également que maître

et valet annonceraient leur entrée dans l'avenue par des fanfares.

Mais rien de tout cela ne se réalisa ; les échos restèrent muets, car le moindre son de trompe ferait fuir les loups. Le louvetier de l'arrondissement, ainsi que son piqueur, ne représentaient en rien une gravure de mode. Un long vêtement en peau de chèvre, avec les poils en dehors, appelé dans le pays peau de bique, des *cuissards* de même fourrure, des *houseaux*, sortes de jambières en cuir ciré ou graissé, une casquette en cuir bouilli que le piqueur décorait d'un étroit galon de vénerie noirci par le temps, tel était le costume du comte et de son « homme ».

Il mit pied à terre devant le perron, salua la châtelaine, sortie pour le recevoir, mais sans proférer la moindre excuse du retard de la comtesse à rendre la visite de noces. Plusieurs voisins, de ses amis et connaissances, arrivaient en même temps.

— Messieurs, dit-il, j'espère que vous avez déjeuné, et, si M. Kervinic le permet, nous allons partir immédiatement, afin que nous soyons placés avant que mon piqueur ne découple. Puis s'adressant au garde :

— Mon ami, avez-vous fait *le bois* ce matin ?

Et sur la réponse affirmative qu'on avait la *rentrée* et des *pieds saignants*, il mit un louis dans la main du garde, qui tenait sa casquette à la main depuis l'arrivée du comte, montrant par là

son respect pour le gentilhomme et pour le chasseur.

Pendant ce colloque, on aperçut la voiture du vicomte, entrant dans l'avenue. Le comte, toujours à cheval, s'avança de nouveau vers M^{me} Kervinic, lui présenta ses hommages en forts bons termes et, faisant demi-tour, donna l'ordre à son piqueur de le suivre de loin. Chacun s'étant, sans doute, lesté d'un déjeuner matinal, on s'achemina, les uns à pied, les autres à cheval, vers le bois, Octave marchant près du vicomte, qui venait de lui serrer cordialement la main et de saluer Olympe de façon à la satisfaire pleinement.

Les choses se passèrent comme le garde le prévoyait, par un temps brumeux, mais sans pluie. Une ligne de tireurs occupait le chemin, quand on découpla les quinze chiens en présence d'Olympe et d'Isabelle, pour lesquelles ce spectacle était tout nouveau. La meute lança en entrant dans le bois, pendant que ces dames se dirigeaient en hâte vers la lande. Comme elles traversaient le chemin qui y aboutissait, un coup de feu retentit et elles virent une louve énorme tomber raide morte. M. de Penguern venait de l'abattre d'une balle au défaut de l'épaule. Il savait depuis longtemps la *passée* comme à peu près certaine, et s'y était blotti, après avoir attaché son cheval à une barrière. Ces dames mirent pied à terre pour féliciter le comte, qui, bien que coutumier du fait, paraissait fier de son coup de carabine. Il

offrit à Olympe la louve étendue à ses pieds, l'engageant à convertir sa peau en tapis, en lui laissant la tête.

— J'accepte bien volontiers, monsieur le comte, ce trophée de votre adresse renommée, à la condition que vous serez le premier à fouler ce beau tapis. Soyez assuré, monsieur le comte, que vous trouverez à Koatdu des amis et des auxiliaires de monsieur votre frère, dont l'échec récent a particulièrement chagriné mon mari.

M. de Penguern s'inclina profondément, félicité par les tireurs, tous arrivés au coup de feu. Aucun hallali ne fut sonné; le louvard se faisait battre dans le bois par la meute criant bien, appuyée par la trompe du piqueur.

Olympe et sa sœur étaient ravies. Isabelle, faisant trêve à son chagrin, prenait sa part du plaisir de la chasse. Toutes deux regagnèrent la lande sur laquelle le louvard ne tarda pas à débucher, suivi des chiens et des veneurs au galop. Ce charmant coup d'œil disparut bientôt à l'horizon comme un décor de théâtre et l'on revint au château. A onze heures, M. et M^{me} Kervinic recevaient dans leur salon le vicomte de Penguern, les deux officiers de marine, arrivés trop tard pour la chasse, et quelques voisins. Le maître d'hôtel annonça le déjeuner, et Olympe prit le bras du vicomte placé à sa droite, ayant Isabelle en face de lui.

Ce fut une lutte d'amabilité entre les maîtres de

la maison et le conseiller général, qui charma ses hôtes par son esprit et la distinction de ses manières. C'était un homme d'environ quarante ans, d'une belle tournure, avec des traits délicats, des yeux pénétrants, un type de grand seigneur affable et plein de simplicité.

A la gauche d'Olympe se trouvait un autre de ses voisins, fort jaloux du louvetier, dont il ambitionnait à la fois et le titre nobiliaire et le titre cynégétique. M. de la Tiersonnais voyait cependant l'aristocratie du pays, dont il faisait d'ailleurs partie. Riche, fils unique, plein de jeunesse et d'ardeur, il montait à cheval, chassait le renard et le lièvre à courre, chantait agréablement la romance et disputait au commandant et au lieutenant de vaisseau les bonnes grâces de M^{me} Kervinic. Tous trois fournissaient la course de belle humeur, en gens qui élèvent la galanterie jusqu'à la hauteur d'un art, cultivé diversement à Koatdu, selon les caractères, mais par tous comme un passe-temps agréable qu'il serait ridicule d'assombrir par une jalousie exagérée.

Et pourquoi se jalouser ? Olympe ne connaissait-elle pas toutes les ressources, tous les principes de la justice, distribuant les rôles suivant les mérites de chacun ? En digne fille de l'ancienne maison « Prosper Le Mélidan et frère », pour laquelle le *Doit* et l'*Avoir* n'avaient pas de secrets, elle tenait ses comptes courants avec un soin minutieux. Certes, elle pourrait s'enorgueillir

de sortir de cette maison modèle, citée et vantée par la duchesse d'Ermenonville, présidente de l'Œuvre des Tabernacles. Mais non, jamais Olympe ne parle des cartons verts et des gros livres de la rue Taranne. Pauvre Prosper ! Pauvre « et Frère ! »

VIII

L'hiver se passa sans incidents nouveaux à Koatdu. On se félicitait de voir le château, inhabité pendant plusieurs années, occupé par des gens riches, et, en général, le voisinage profitait de son hospitalité. Depuis la chasse du loup, le comte et la comtesse de Penguern avaient rendu la visite de noces des Kervinic et le vicomte revenait fréquemment chez eux. Olympe, très flattée de cette relation que la position sociale et les qualités morales du conseiller général rendaient agréable, ne lui ménageait aucune de ses séductions. Peut-elle trouvait-elle qu'il ne s'y montrait pas assez sensible, mais elle n'en laissait rien voir.

Le vicomte lui apparaissait comme un sphinx dont l'étude ne lui déplaisait pas. Quel était le mobile de ses assiduités ? Voulait-il se faire de son mari un aide actif et dévoué au jour d'une élection ? Éprouvait-il pour elle ou pour sa sœur

une sympathie secrète, contre laquelle les circonstances l'obligeaient de lutter ? Koatdu devenait-il pour lui un centre où il rencontrait les agréments d'un salon où l'on cultivait l'esprit et les arts ? Autant de questions qu'elle résolvait tantôt dans un sens, tantôt dans un autre.

Cependant elle remarquait que le vicomte recherchait la conversation de sa sœur, notamment dans les promenades, quand les allées du parc ne permettaient pas qu'on marchât plus de deux personnes de front. Elle surprenait souvent son regard se diriger sur Isabelle et s'y fixer. Mais toutes ses préférences se manifestaient d'une façon si respectueuse, qu'elle ne parvenait pas à en découvrir le véritable sens. De son côté, Isabelle se montrait si réservée, si inconsciente des attentions de M. de Penguern, que la lumière ne se faisait pas. Toutefois une femme aussi fine qu'Olympe ne pouvait se tromper longtemps sur la nature des sentiments du vicomte au sujet d'Isabelle et alors elle pensait :

Le vicomte est un homme d'honneur et se conduit comme tel, puisque, à proprement parler, il ne fait point la cour à Isabelle sous forme de galanterie déplacée vis-à-vis d'une jeune fille. En second lieu, il ne m'a pas dit une seule parole laissant supposer qu'il songerait à faire sa femme d'une bourgeoise sans dot !

Non, non, ce n'est pas possible avec une personne aussi dénuée d'adresse et de toute coquetterie.

Moi seule, si j'entreprenais une semblable conquête au bénéfice d'Isabelle, pourrais la réaliser; mais je ne la tenterai pas. Ma position deviendrait intolérable dans le pays si ma sœur devenait vicomtesse de Penguern, la belle-sœur d'une femme qui fait fi de moi, qui ne m'a rendu ma visite qu'à la dernière extrémité, qui ne m'a pas invitée chez elle, et qui, peut-être, ne reviendra plus ici, sauf une fois l'an, et pour ménager l'amour-propre de mon mari, électeur influent. Certes, ma vanité souffrira d'un mariage avec Kerver, un quasi-régisseur, qui ne cache pas son ambition de devenir mon beau-frère depuis que je lui ai permis d'y prétendre; mais, entre deux maux, il faut choisir le moindre. Le séjour d'Isabelle me gêne, éloigne forcément mes amis et j'y veux mettre fin. Le vicomte reviendra au commencement de l'été, et qui sait si les événements ne tourneraient pas contre moi? Je vais donc brusquer le dénouement encore entre mes mains.

C'est dans ces dispositions qu'Olympe entreprit une conversation intime avec sa sœur, qui n'y était nullement préparée. En effet, Isabelle ne savait encore rien des projets de M. Kerver, que sa position difficile intéressait et que, pour cela même, son âme généreuse traitait avec égards et sympathie. Sur le pied d'une affection fraternelle avec son beau-frère, toujours attentive à lui plaire, ignorante de la gêne que sa présence causait parfois à Olympe, elle supposait dans sa candeur qu'elle vivrait ainsi à Koatdu jusqu'au jour où son père, plus heureux,

la rappellerait près de lui. Au mariage, elle n'y pensait guère, par la raison que personne ne lui faisait la cour et qu'elle n'aimait personne. Le vicomte seul occupait son esprit, si ce n'est son cœur. Elle se plaisait à causer avec lui et jouissait très honnêtement de ses qualités morales, de son éducation distinguée, de son savoir, de son intelligence et de ses façons de grand seigneur. C'était un type qu'elle n'avait jamais rencontré dans le salon de sa mère, elle en faisait son idéal et un idéal tellement éloigné de la sphère où elle était destinée à vivre, qu'elle n'eût jamais osé s'élever jusqu'à lui, même en pensée. Lorsque sa sœur aborda la question matrimoniale, ni son esprit, ni son cœur ne franchirent l'espace qui la séparait de M. de Penguern; elle considéra, comme on l'y conviait, la situation de M. Kerver et convint sans hésitation qu'elle ne pouvait prétendre à un meilleur parti, en ajoutant : « Mais je ne l'aime pas ! »

On entend d'ici les excellentes raisons opposées par Olympe à cette naïve réserve. « Qui donc aime son mari avant de l'épouser ? Aimaient-je donc M. Kervinic avant de devenir sa femme ? Tu n'as pas de répugnance pour M. Kerver ; tu éprouves, au contraire, de la sympathie pour lui. Pourquoi alors ne pas l'accepter puisqu'il t'aime ? » Ainsi parlait Olympe ; quant à Isabelle, à son sentiment, on ne s'en souciait pas. Restée à la charge d'une sœur, celle-ci pouvait disposer de son cœur, de son existence entière, selon sa convenance. Elle le comprit et

regagna sa chambre sans avoir soulevé de nouvelles objections. Tous les chagrins de sa vie repassèrent alors devant ses yeux avec le cortège de réflexions tristes qu'elles suggéraient, et elle pleura. Et de même que Prosper Le Mélidan avait dû quitter Koatdu, elle se résigna à l'imiter en se soumettant à la volonté d'Olympe. Elle écrivit à son père, ce soir-là même, pour lui demander son avis et son consentement.

A une autre époque, et à une proposition si peu faite pour relever la fortune de la famille, Prosper Le Mélidan n'eût pas manqué de placer son fameux : « Nous en recauserons ! » Aujourd'hui, simple commis dans une maison de commerce, logeant à un sixième étage d'un hôtel borgne de la rue des Lombards, occupé tout le jour dans un sous-sol éclairé au gaz, vivant isolé, séparé d'une famille dispersée, il répondit à sa fille une lettre où ne rayonnait aucune lueur d'espérance et qui se terminait ainsi : « Soumettons-nous aux décrets de la Providence ! »

Et Isabelle se soumettait. Laissée seule avec M. Kerver, elle lui avait ouvert son cœur désolé, fermé désormais aux grandes joies, incapable d'éprouver les vivacités du sentiment qu'il lui témoignait : « Vous ne trouverez en moi, avait-elle ajouté, qu'une compagne dévouée, fidèle et laborieuse ! » Et M. Kerver, prenant la main d'Isabelle, qui ne la retira pas, passa au doigt de cette triste fiancée l'anneau des fiançailles.

Un mois plus tard, Isabelle s'agenouillait avec

son mari dans l'église du village, assistée de sa sœur et de son père, qui, à grand'peine, avait consenti à revenir à Koatdu. Ah ! qu'il eût été péniblement impressionné, l'époux d'Isabelle, d'entendre celle-ci dire à son père en l'embrassant après la cérémonie : « Votre présence ici restera ma plus douce joie en ce jour qui nous réunit et qui bientôt va nous séparer ! »

IX

Huit mois se sont écoulés. Un soleil ardent darde ses rayons sur les fenêtres du salon de Koatdu, où l'on entretient une agréable fraîcheur par toutes sortes de procédés ingénieux; une demi-obscurité permet à peine d'apercevoir une jolie femme blonde, dont l'opulente beauté se voile dans une robe de mousseline claire. Elle laisse de temps en temps courir ses doigts effilés sur les touches d'un piano. Un jeune homme se tient auprès d'elle. Devant eux s'ouvre la partition d'un opéra dont ils ne savent pas bien le titre. Elle est ouverte à une certaine page depuis longtemps, une page difficile à déchiffrer, sans doute. Le piano muet vibre tout à coup au bruit d'une voiture qui s'arrête devant le perron. Le jeune homme, très distrait jusque-là par la femme blonde à la robe légère, lance d'une façon mal assurée les notes un peu voilées de sa voix de ténor; car cette partie de ténor échoit à M. de la Tiersonnais, et celle de baryton au lieu-

tenant de vaisseau, rôle un peu sacrifié dans cet opéra et aussi dans le service de M^{me} Kervinic. La porte s'ouvre sur cette phrase : « Idole de mon âme ! » Le maître de la maison entre dans le salon avec le vicomte de Penguern, en renversant une chaise que l'obscurité lui cachait, s'excuse près du beau visiteur et entr'ouvre légèrement un volet ; car, si l'on y voyait assez clair pour lire une partition, on distingue à peine les personnages, et cela gêne la conversation.

M. de Penguern arrive de Paris, dit-il, sa première visite est pour Koatdu. On peut le croire. Ce n'était point une phrase de politesse. Depuis la chasse du loup, il revenait fréquemment, attiré par un sentiment vague, mal défini au début, mais qui grandissait dans l'éloignement. Il paraît triste. La politique lui crée-t-elle des soucis, ou s'aperçoit-il qu'il a manqué de perspicacité, de décision dans la vie privée ? Ses relations avec le suffrage universel, véritable école de mensonge, lui ont donné l'habitude de déguiser sa pensée. A ce jeu, très favorable en temps d'élections, il a perdu un trésor et peut-être à jamais.

Octave Kervinic propose à son ami de la Tier-sonnais de venir voir un cheval de selle, acheté par Olympe, éprise l'été d'équitation dans les chemins ombreux, et de chasse à courre l'hiver. Elle n'a pas d'enfants et il faut bien prendre quelque distraction, pensait son mari. Excellent homme ! Mais la bonté n'engendre-t-elle pas la bonté ?

Qui donc ne serait pas bon pour Olympe ?

— Vous avez donc marié M^{lle} votre sœur ? lui dit le vicomte, resté seul avec elle.

— Eh oui ! mon cher vicomte. J'eusse souhaité pour elle un autre mariage ; mais que voulez-vous ? avec une si petite dot, il était difficile de trouver mieux ! Mon père, qui avait, hélas ! la manie des spéculations, n'a pas toujours réussi.

— M^{lle} Isabelle, ornée de mille dons charmants, pouvait suivre l'exemple de sa sœur, madame, et choisir un mari selon son cœur.

— Par le temps qui court, cher vicomte, les amoureux chantent rarement la romance : *Je te prends sans dot*. Mais n'allez pas croire qu'Isabelle s'est sacrifiée en acceptant M. Kerver. Elle l'aime sincèrement. C'est une personne pleine de ses devoirs et qui n'aurait pas pris un mari si elle eût eu quelque répugnance à les remplir vis-à-vis de lui.

— Alors, madame votre sœur semble heureuse ?

— Très heureuse ; vous en jugerez vous-même.

— J'irai tout à l'heure lui faire mes compliments. M^{me} Kerver m'est très sympathique et je m'intéresse à son bonheur. On me l'avait dépeinte comme sacrifiée à je ne sais quelle nécessité et je suis heureux de penser qu'on se trompe. Du reste, M^{me} votre sœur s'était fait aimer et estimer de tout le voisinage, où on l'accueillera très bien, j'en suis certain.

— Ma sœur n'ira nulle part, cher vicomte. Songez donc, un ménage sans fortune, logé dans une maison de régisseur, à peine meublée.

— Oui, je savais que M. et M^{me} Kerver habitaient le chalet, préférant sans doute leur liberté, décision que vous aurez certainement combattue près de M^{me} votre sœur.

— Ce que nous combattions surtout, cher vicomte, mon mari et moi, c'était ce mariage, si peu brillant, à peine convenable.

— M. Kerver n'est-il pas l'ami intime de M. Kervinic ?

— Ils étaient au collège ensemble et ne se sont pas quittés pendant toutes leurs classes. Voilà tout. Octave, qui a un cœur d'or, sachant son camarade pauvre, l'a pris près de lui, en achetant Koatdu, pour l'aider de ses connaissances spéciales dans son exploitation agricole.

— Allons, décidément, c'est un mariage d'inclination et je m'en réjouis.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de M. de la Tiersonnais, qui venait de laisser M. Kervinic en train de conclure une affaire de bestiaux avec un boucher de la ville.

Le vicomte se leva, tendit la main à son voisin et prit congé d'Olympe. Il traversa la cour et se dirigea vers le chalet. Chemin faisant, il se disait : « Pourquoi ne lui ai-je pas inspiré le sentiment que j'ai pour elle ? Si elle m'eût témoigné la moindre sympathie, je me serais avancé davantage.

Mais non, rien ! Ah ! c'est cruel ! Il faut donc s'oublier et rester honnête homme ! »

Le vicomte entra au chalet. Une servante bretonne, qui en balayait l'entrée, l'introduisit dans une pièce du rez-de-chaussée qu'il reconnut pour le bureau de M. Kerver. La jeune femme, mariée depuis un mois, travaillait à l'aiguille, entourée du linge de maison.

Isabelle ne manifesta aucun embarras, pas plus que le jour de la première visite d'Octave Kervinic à la rue Taranne.

— Vous me trouvez occupée à marquer notre linge, monsieur le vicomte.

— J'espère, madame, ne pas être importun en venant, sans autorisation, vous présenter mes compliments ?

— Comment, monsieur, une autorisation ? Elle vous est acquise d'avance, mon mari regrettera bien son absence. A cette heure-ci, il est rarement à la maison. Il sera tout confus d'être prévenu par vous, monsieur. Mais j'espère que vous excuserez un homme fort occupé et qui n'a guère de loisirs.

— Veuillez dire, madame, à M. Kerver que je le dispense de me rendre ma visite. S'il le veut bien, je viendrai la recevoir ici.

Après ces première phrases de politesse, il y eut un moment de silence. Gontran de Penguern, un homme du monde accompli, serait-il donc gêné vis-à-vis d'une petite bourgeoise ? Ce n'est pas vraisemblable.

— Vous avez passé le printemps à Paris? reprit Isabelle, qui trouvait son visiteur distrait.

— Oui, je suis revenu hier, précédant mon frère et ma belle-sœur. Le séjour de Paris ne m'agréa plus et j'avais hâte de revenir à la campagne.

— Votre inaction politique, monsieur le vicomte doit, en effet, vous peser. Comment les électeurs peuvent-ils vous préférer un homme aussi nul que notre nouveau député? Je souhaite pour le pays qu'ils reconnaissent leur erreur aux prochaines élections.

— Oui, j'ai regretté tout d'abord mon échec; aujourd'hui, j'en suis tout consolé. Je vais me créer une occupation et prendre une de mes fermes à moitié. Si j'y réussis, je pourrai la faire valoir moi-même, plus tard. Vous plaisez-vous à la campagne, madame?

— Beaucoup, monsieur.

— Vous avez préféré vous mettre à votre ménage plutôt que de partager l'existence de M^{me} votre sœur?

— J'ai suivi mon mari, monsieur.

— Vous devez passer une grande partie de votre temps près d'elle? Quand on habite à quelques centaines de mètres...

— J'ai beaucoup d'occupations chez moi, peu de domestiques, et il me faut, au début de notre établissement, travailler, comme vous le voyez. Je ne m'en plains pas. Je n'ai pas, comme ma sœur, les

ressources d'un vrai talent de pianiste ; mais j'aime le travail à l'aiguille et la lecture. Il n'y a pas de livres à Koatdu et cela me manquera dans les soirées d'hiver.

— Madame, ma bibliothèque personnelle est à votre disposition ; usez-en à votre guise. Je vous en apporterai le catalogue, assez varié, et ce serait un bonheur pour moi de vous être agréable.

— Vous êtes vraiment, monsieur le vicomte, mille fois trop aimable.

— Ne voyez pas dans mon offre une simple amabilité, madame. Comme je le disais tout à l'heure à M^{me} Kervinic, j'ai toujours eu pour vous une respectueuse sympathie et nous nous connaissons assez maintenant, ce me semble, pour que je vous adresse une requête.

— Une requête à moi, monsieur ?

— Oui. C'est de me considérer en ami sincère et véritable, en ami dont une jeune mariée n'a peut-être pas besoin, mais dont une personne presque étrangère au pays peut réclamer l'office. La vie est remplie d'événements imprévus, de situations difficiles, et je veux vous donner l'assurance, madame, que votre voisin ne vous manquera jamais, soit dans les petites choses soit dans les graves.

Isabelle eut à peine le temps d'exprimer en termes simples sa reconnaissance ; M. de Penguern s'était levé et prenait congé d'elle. Il monta dans sa voiture, qui stationnait à la porte, et fut tout

surpris, trois quarts d'heure plus tard, de se trouver à Penguern. Sa pensée l'avait entraîné dans des régions pleines d'écueils, où le vertige le saisissait. L'histoire du mariage d'Isabelle lui présentait le tableau désolant d'une âme précipitée des sommets de l'idéal dans les profondeurs d'un lugubre destin.

X

On le sait, le ménage Kerver réunissait le revenu d'une somme de 50,000 francs et une rente de 1,200 francs ; à cela viendrait se joindre une part dans les bénéfices futurs de la distillerie et de l'exploitation agricole de Koatdu. Jusque-là, le jeune ménage serait réduit à ses minimales ressources personnelles, car Georges Kerver ne touchait pas d'appointements. Si le chalet était pourvu des meubles nécessaires, dont plusieurs, jugés indignes du château d'Olympe, venaient d'y être envoyés, il y manquait une infinité de choses indispensables que l'époux d'Isabelle avait acquises, comptant sur leur petit capital pour les payer. Mais il arriva que le *Crédit industriel et agricole*, où il était placé pour une époque déterminée, refusa d'en rendre même une faible partie. Cette nouvelle contraria vivement le mari et la femme, qui, ni l'un ni l'autre, ne voulaient recourir à la bourse des Kervinic.

Un seul moyen s'offrait à eux, c'était de s'adresser au président du comité de cette banque, M. le vicomte de Penguern. S'appuyant sur les bienveillantes dispositions de ce dernier à leur égard, Isabelle proposa de lui en parler ou de lui en écrire. Kerver fut d'avis de profiter des offres obligeantes du vicomte et la lettre suivante lui fut adressée :

« Monsieur le vicomte,

« Vous avez été si aimable, si bon pour moi, que je viens en toute simplicité vous demander un service, dans l'espoir de n'être pas indiscret.

« Mon mari est actionnaire du *Crédit industriel et agricole*, dont vous êtes président. Il a voulu ces jours-ci en retirer trois mille francs, pour solder de petites dépenses d'installation. Le caissier s'y est refusé : les statuts de la banque s'y opposent, paraît-il.

« Nous pensons que votre autorisation suffirait, peut-être, pour résoudre la difficulté. Ne sommes-nous point dans l'erreur et n'y a-t-il pas à notre projet une impossibilité insurmontable ?

« Vous le voyez, monsieur, je ne tarde pas à abuser de votre obligeance et d'une sympathie à laquelle je suis extrêmement sensible. Croyez, en retour, à toute notre reconnaissance.

« Isabelle LE MÉLIDAN-KERVER. »

Elle ne se trompait pas en comptant sur la

sympathie du vicomte, sympathie qui prenait souvent un caractère de tendre attachement et de regrets. La lettre qu'on vient de lire lui causa un véritable bonheur. Rien n'était plus facile que d'obliger les Kerver, rien ne lui était plus doux que de rendre service à Isabelle. Il partit pour Brest, arrangea l'affaire et revint par Koatdu en informer sa jeune amie. Il lui avait fallu s'engager, vis-à-vis de la caisse, pour la faible somme en question. Mais il n'en souffla pas un mot aux jeunes époux. Ce fut le caissier principal qui révéla ce détail à Georges Kerver quand ce dernier toucha les trois mille francs. Bientôt le vicomte revint au chalet. Le mari et la femme lui serrèrent avec effusion la main en lui exprimant toute leur reconnaissance. Comme on le pense bien, il refusa leurs remerciements, alléguant que ce très léger service était une pure formalité dont ils ne devaient pas se préoccuper, et qu'il restait à leur entière disposition en toutes circonstances.

Isabelle avait donc un ami dévoué, un protecteur inespéré, un conseiller éclairé. Son émotion était grande et elle ne put la maîtriser quand elle se trouva seule avec le vicomte.

— Combien je vous suis reconnaissante ! lui dit-elle. Non content d'honorer de vos amicales visites notre modeste demeure, de m'apporter vos livres, voilà que vous nous comblez en nous tirant d'embarras avec une délicatesse dont je ne m'étonne pas, mais qui me touche profondément.

— Je vous en prie, chère madame, ne m'accablez pas du poids d'une reconnaissance à laquelle je n'ai aucun droit. Vous donnez à mes trop rares visites ici tout le charme que vous répandez autour de vous ; mes livres augmentent de prix après que vous les avez lus, et la petite affaire de la banque de Brest ne mérite pas votre attention. Du jour où je vous connus, je fus attiré tout de suite par votre grâce touchante. Je vous supposais des chagrins et j'eusse voulu les connaître, les adoucir et les partager. Aujourd'hui, vous avez un mari qui, j'en suis certain, mérite toute votre confiance, toute votre affection, un mari dont j'envie le sort. Si jamais vous aviez encore besoin d'un aide, d'un appui, faites-moi signe et j'accours.

Isabelle baissa la tête et demeura sans voix. Elle avait peur ! Un long silence leur apprit qu'un lien secret existait désormais entre eux. Sans lever les yeux sur M. de Penguern, elle lui tendit sa main en disant tout bas :

— Ménagez-moi !

Gontran porta la main brûlante d'Isabelle à ses lèvres, en ajoutant :

— Ne voyez en moi qu'un serviteur heureux d'épier vos ordres et d'y obéir, quels qu'ils soient ; un ami sans réserve, prêt à tous les sacrifices. Vous entendez, à tous les sacrifices.

Et il s'éloigna.

C'en était fait ! Leurs âmes, qui, en se rencontrant, s'étaient devinées, comprises dans le silence,

venaient de se donner l'une à l'autre. Quelles circonstances, quelles puissances les séparaient désormais? Et cependant, quel moraliste sévère trouverait un mot à retrancher ou à ajouter aux conversations échangées entre ces deux êtres, naguère prêts à s'unir, si une main malfaisante n'eût brusqué trop vite un dénouement malheureux. Jamais une parole galante ne sortait des lèvres de Gontran; jamais la moindre coquetterie n'échappait à la simple et naïve jeune fille pas plus qu'à la timorée et fidèle épouse. De la suave Isabelle s'exhalait un charme de résignation, de vertu, d'immolation, de sincérité, de courage, de tendresse, d'affection et de grâces touchantes, irrésistible attrait auquel Gontran ne se soustrayait pas. Et lui, l'homme grave, éclairé, intelligent, bon, compatissant, type de noblesse et de distinction, idéal victorieux d'un cœur qui en aurait caressé la conquête, Isabelle l'associait-elle à ses destinées? Oh! non, jamais!

Les deux ménages se réunissaient le dimanche au château. Depuis le mariage on ne se voyait guère en dehors de ce jour-là, les deux sœurs, diversement occupées, n'ayant guère de loisirs. A leur dernière réunion hebdomadaire, Olympe pria sa sœur et son beau-frère à dîner pour le surlendemain, avec plusieurs voisins, et notamment M. de Penguern, du moins elle l'espérait. Sur le refus d'Isabelle, sa sœur lui dit tout haut:

— Es-tu donc brouillée avec le vicomte?

— Et pourquoi le serais-je ?

— Peut-être parce que tu n'as pas voulu, l'autre jour, lui donner ta main à baiser ? A ce propos, j'ai vu sa voiture, l'autre jour, se dirigeant de ton côté ; mais il ne m'a pas honorée de sa visite.

— Ma chère Olympe, si M. de Penguern me baisait la main, je n'y trouverais pas à redire, et je ne m'explique pas ta réflexion.

— Elle est, cependant, fort naturelle et de peu d'importance. Je te connais fort réservée, en général, et m'apercevant qu'il te faisait un brin de cour, je supposais que tu l'arrêtais à temps.

— Tes suppositions, toutes gratuites, me font de la peine ; jamais je ne me permettrais soit une moquerie, soit une allusion malveillante au sujet de tes amis et je te demande de me rendre la pareille.

— Comme tu le prends de haut, ma chère Isabelle ! Et quelle mouche te pique ?

— Dis donc, Olympe, que tu intervertis les rôles. Si tu te mets au-dessus des cancan, moi je veux faire en sorte de n'y pas donner prise. M. de Penguern a de la bienveillance et même de l'amitié pour nous, et, malgré le prix que j'y attache, nous serions obligés d'y renoncer si les étrangers tenaient à notre sujet des propos semblables au tien. Il a eu grand tort de ne pas entrer au château, puisque par là il m'attire des observations pénibles à mon cœur, qui ne t'a jamais blessée.

— Parce que j'ai le bon esprit de ne me fâcher que de la vérité.

— Ma chère belle-sœur, dit M. Kerver, cette conversation, permettez-moi de vous le dire, est inopportune en ma présence. M. de Penguern est un galant homme. Ses visites m'honorent infiniment, nous font plaisir et nous sont utiles !

— Mon cher beau-frère, ses visites ne sont utiles qu'à lui. Et vous vous faites d'étranges illusions si vous croyez qu'il n'a pas en vue sa future élection en nous recherchant tous.

— Je ne veux pas scruter ses intentions ; mais si vous les croyez telles, je m'étonne que vous cherchiez tout à l'heure à leur donner un autre sens. Brisons cette conversation désagréable, je vous en prie.

Octave Kervinic, opinant du bonnet, proposa de faire un peu de musique, et sa femme se mit au piano. Celle-ci, sous l'impression d'un dépit mal déguisé, portait à sa sœur un coup plus sensible qu'elle ne le supposait certainement. A la suite d'une nuit sans sommeil, Isabelle avait pris son parti. Elle demanderait à M. de Penguern d'espacer ses visites à longs intervalles. Elle renoncerait à son unique ami, si précieux qu'il fût, par égard pour un mari qui, malgré son affectueuse intervention de la veille, pourrait prendre ombrage d'un homme aussi distingué que leur voisin. Au sentiment qui lui faisait refuser, la veille, le dîner des

Kervinic, s'en joignait un autre. Elle craignait qu'on ne s'aperçût d'une certaine gêne entre elle et lui, embarras que leur dernière conversation rendait probable. Maintenant, son émotion se compliquait. La situation devenait complexe. Elle préférait donc que leur première rencontre eût lieu en tête à tête. Une circonstance la servit bien inopinément.

Le jour même du dîner de Koatdu, elle se rendit à Brest pour les besoins de son ménage et y rencontra M. de Penguern.

— Je vous croyais chez ma sœur, lui dit-elle, heureuse de trouver cette phrase si naturelle.

— Pour plusieurs motifs, j'ai refusé l'invitation, répondit Gontran. D'abord, il m'est plus agréable de vous rencontrer seule; puis, s'il faut vous l'avouer, madame votre sœur ne m'est pas sympathique. Je la crois malveillante en général, et en particulier pour moi. Enfin il ne me convenait pas de voir mon attitude vis-à-vis de vous, épiée, épiloguée et mal jugée.

— Vous avez été sagement inspiré, monsieur. Ma sœur a su que vous étiez venu chez moi sans entrer au château, et elle m'a plaisantée là-dessus dimanche soir. Mon mari lui a fermé la bouche d'une façon très aimable pour vous et pour moi, mais ce vilain propos emporte avec lui des conséquences inévitables. Votre tact les devine et les respectera, j'en suis certaine.

La rue ne convenait guère à un semblable entretien. D'un accord tacite, on se dirigea vers le cours d'Ajot, désert à cette heure, et par la chaleur du jour. Isabelle sentait son cœur défaillir en présence de sa résolution et de l'émotion visible de Gontran. Le lieu public où ils se trouvaient les contint dans des bornes où la solitude ne les eût probablement pas maintenus. Mais qui pourrait empêcher deux cœurs de se donner l'un à l'autre des lèvres, comme ils s'étaient déjà donnés en pensée ? O éternel dieu vainqueur ! par quelles routes mystérieuses et éloignées conduisais-tu donc ces deux âmes unies avant de se rapprocher ! Quel chemin avait donc parcouru l'imagination de Gontran pour que, sans préambule, il murmurât tout à coup ?

— Je vous aime, Isabelle, depuis l'instant où je vous vis pour la première fois. Que ne m'a-t-il été permis alors de vous l'exprimer ! Mon amour eût grandi sous le feu de votre regard enchanteur et, peut-être, ne l'eussiez-vous pas repoussé. Quand, à mon retour de Paris, je vous trouvai mariée, mon désespoir fut immense ; il va grandissant chaque jour, car le mal est sans remède. N'êtes-vous pas pour toujours la femme d'un autre !

Épuisée par la violence de ses sentiments contenus, car elle ne prononçait plus une parole, Isabelle s'était laissée tomber sur un banc. Ses yeux, pleins de larmes, restaient atta-

chés sur la mer, seul témoin d'aveux inutiles.

— Voyez-vous cette voile là-bas, à l'horizon? reprit Gontran.

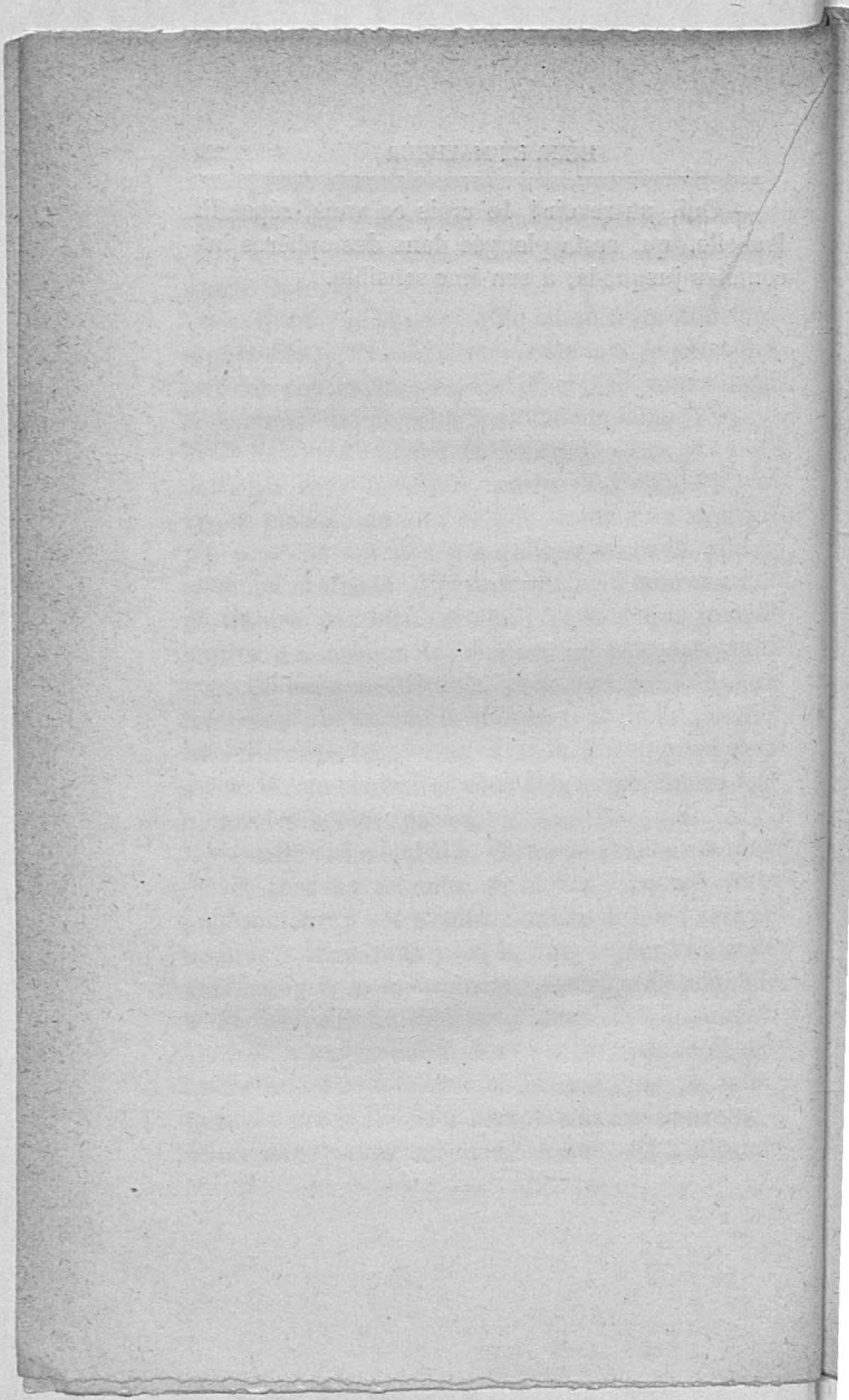
— Oh oui! je la vois! Elle emporte au loin mes espérances... Laissez-moi seule ici; je veux me fortifier contre moi-même et contre vous, mon ami, au souffle de cette mer indomptable.

— Et après? demanda Gontran.

— Si vous êtes fort, restez à Penguern, et venez me voir de loin en loin, comme un ami qui n'a plus besoin des assurances verbales d'une affection profonde. J'ai juré fidélité à mon mari et ne trahirai pas mon serment. Tout ce que je puis garder à cet honnête homme, je le conserverai pur. De ma pensée seule, je ne suis pas l'absolue maîtresse; et encore m'efforcerai-je de lui donner une direction conforme à mon devoir et à mes actes. Si, au contraire, vous êtes faible, moins fort que votre amour, partez.

— Admirable Isabelle, digne de l'amour le plus élevé, recevez ici mes serments! Je me voue pour toujours à votre culte. Sera-ce de loin? sera-ce de près? Je ne puis vous le dire aujourd'hui. Je vais essayer de me vaincre, préférant le malheur sous vos yeux au désespoir dans l'éloignement. Quand ma résolution sera prise, je vous en instruirai. Pardonnez-moi le mal que je vous fais, et promettez-moi d'avoir une confiance absolue dans votre serviteur. Adieu, ou plutôt au revoir!

— Oui, au revoir ! Je crois en vous, répondit Isabelle, qui resta plongée dans des sphères inconnues jusque-là, à son âme sensible.



XI

Le refus de Gontran et son absence au dîner de Koatdu mécontentèrent Olympe, déjà très froissée de l'abstention du comte et de la comtesse du Penguern qui n'étaient pas revenus la voir. Elle comprenait qu'ils ne voulaient pas voisiner, et que le vicomte lui-même n'entrerait pas dans son intimité. Ses visites avaient un parfum officiel de conseiller général, de candidat à la députation, un caractère réservé, pour en bien marquer la nuance. L'humeur d'Olympe se ressentit de ces préoccupations pendant le dîner. M. de la Tiersonnais, quoique assez borné, remarqua que l'esprit de son idole courait la campagne, au lieu de chercher à plaire à ses convives, dont elle se souciait, comme un cocher prête attention aux chevaux qu'il mène chaque jour, depuis longtemps. Ils étaient là trois hobereaux attelés à son char et prêts à obéir au moindre de ses désirs, n'offrant plus aucun aliment à sa domination et à son ambition.

Une partie de billard s'étant organisée le soir, Olympe resta seule au salon avec le plus heureux des trois.

— Dites-moi, lui demanda-t-elle tout à coup et comme si elle sortait d'un rêve, où chasse donc le plus ordinairement M. de Penguern ?

— Dans la forêt du baron de Penohen, un vieux garçon goutteux, cousin de votre mari, répondit M. de la Tiersonnais.

— Cousin d'Octave ! Comment cela ?

— Par la raison que la mère de Kervinic était une Penohen.

— Comment se fait-il alors que je n'aie jamais entendu parler de ce parent ?

— Le père de votre mari était brouillé avec lui.

— Et pourquoi ?

— Affaires d'intérêts, je crois.

— Connaissez-vous ce monsieur de Penohen ? Et quel homme est-ce ?

— Je le connais peu. Il ne voit presque personne, son caractère difficile lui ayant créé beaucoup d'ennemis. S'il ne se brouille pas avec les Penguern, c'est qu'ils se visitent rarement. Malgré cela, le bonhomme est fort mécontent du comte. Il le soupçonne de ménager les loups, de les laisser pulluler, afin de satisfaire sa passion pour la chasse de cet animal. Les fermiers riverains de la forêt se plaignent ; de là, échange de lettres aigres-douces entre les deux voisins.

— Mon cher ami, que penseriez-vous si j'obtenais de M. de Penohen la chasse de sa forêt pour vous ?

— Je dirais que vous êtes un habile diplomate. Mais à quoi bon, puisque je ne suis pas monté pour chasser la grosse bête ?

— Vous le serez, et rien ne vous est plus facile avec votre fortune.

— Elle me permettrait assurément d'entretenir un équipage, mais je déteste la chasse du loup, sauf celle du louvard, facile à forcer en automne.

— N'y a-t-il pas de sangliers dans cette forêt ?

— En quantité.

— Eh bien, vous chasserez le sanglier à courre et vous organiserez des battues pour tuer les loups.

— Châteaux en Espagne, tout cela, car le baron n'est pas facile à manier, et je sais qu'Octave ne voudra pas vous conduire chez lui. A l'époque de votre mariage, ne s'est-il pas contenté de lui envoyer une lettre de « faire-part » imprimée ?

Il fallait bien peu connaître Olympe Le Mélidan pour douter qu'elle remuât ciel et terre, afin d'arriver à ses fins.

Elle se montra, ce soir-là, particulièrement tendre pour son mari, d'autant plus friand de gâteries qu'il y était moins habitué. Choisisant le moment opportun, elle manifesta le désir de connaître M. de Penohen, persuada son mari de la nécessité d'un

rapprochement, puisqu'il était l'un des héritiers du vieux garçon.

Il n'entraît pas dans les habitudes d'Octave Kervinic de ne pas partager les opinions de sa femme et de lui refuser la moindre chose. Aussi reçut-elle l'assurance de l'oubli de tout grief contre le baron, au cas où elle réussirait dans ses desseins.

Le lendemain même, Olympe, dans une toilette fort élégante, arrivait au château de Penohen. Donner son nom au domestique tout ahuri qui venait de lui ouvrir la porte, fermée au verrou, le suivre dans un salon dont il ouvrit les fenêtres hermétiquement closes ; lui adresser la parole du ton le plus affable, lui demandant pardon de sa peine avec une bienveillance qui faisait oublier les distances, fut l'affaire d'un instant.

— Monsieur, dit le valet de plus en plus effaré, voici une belle dame qui demande à vous voir.

— Quelle dame ? répondit le maître, malade, étendu sur un canapé, entouré de journaux.

— Madame... Ma foi, monsieur, j'oublie son nom. Elle est dans le salon. Ah ! une dame bien aimable et dans une belle toilette !

— Tu ne l'as jamais vue ?

— Non, monsieur, ni sa voiture non plus ; une calèche à deux chevaux et deux domestiques.

— Donne-moi bien vite un autre habit, et cache mes pieds déchaussés avec un châle ; puis tu retourneras lui demander son nom.

Le domestique obéit promptement, aida son maître à réparer le négligé de sa toilette, et, comprenant mal l'ordre qu'il avait reçu, fit entrer Olympe dans la chambre de son maître en annonçant :

« Madame Kervinic ! »

Toute autre femme qu'Olympe Le Mélidan eût été fort embarrassée de cette entrevue avec un personnage tout à fait inconnu d'elle et mal disposé pour son mari. Mais Olympe Le Mélidan cultivait dans la vie privée l'art des Brohan, des Plessy et des Favart, et cela avec un succès incontestable. Elle n'aurait pas manqué d'apprendre son rôle avant d'entrer en scène. Déjà, dix-huit mois auparavant, dans une promenade au jardin du Luxembourg, le jour où elle échangeait l'anneau des fiançailles avec Octave Kervinic, occupé alors d'instruments agricoles, n'avait-elle pas joué son rôle d'une façon très satisfaisante, à la grande joie de Prosper Le Mélidan ? Cette fois encore, Olympe, bien pénétrée de son personnage, ne laissa rien à désirer en entrant dans la chambre du goutteux, que la vue tout à fait inaccoutumée d'une jeune femme éblouissante de jeunesse et de beauté laissa complètement interdit. Oui, M. de Penohen resta sans voix, stupéfait, étonné, ébloui, en voyant cette ravissante apparition se baisser, un genou en terre, saisir ses deux mains et y déposer un baiser respectueux, en disant :

— Cher oncle, ne repoussez pas une nièce qui

vient à vous le cœur sur les lèvres, désireuse de vous connaître et de vous aimer ! une nièce qui ne veut rien savoir du passé, qui vous en demande l'oubli au nom d'un neveu qui vous affectionne !

Et le cousin issu de germain, devenu tout à coup « cher oncle » sur la volonté d'Olympe, retrouvant à peine son sang-froid et sa liberté d'esprit, attira sur sa vieille poitrine, déshabituée d'une semblable aubaine, la jolie émule des Plessy, des Brohan et des Favart.

Un joueur dirait qu'Olympe « avait la veine » et prouverait qu'elle était « chanceuse ». En effet, plusieurs des amis du baron prétendaient qu'il était inabordable quand la goutte le clouait sur son canapé, et cette cruelle maladie le visitant souvent, le vide se faisait autour de lui. Il s'ennuyait dans son grand château délâbré, maugréait contre ses voisins qui l'abandonnaient, et se prenait parfois à regretter son célibat. Sa jeunesse, assez orageuse, son humeur inconstante et le goût des voyages l'avaient détourné du mariage, que ses soixante ans rendaient maintenant difficile. La crise aiguë venait de prendre fin, le mal arrivait à la période décroissante, ce qui lui permettait de faire un retour sur son passé et de souhaiter une compagnie ou tout au moins un peu de distraction. Et voilà qu'Olympe arrivait à ce moment psychologique, où son habileté allait avoir si beau jeu ! Comment ces deux êtres ne manifesteraient-ils pas une égale joie de se connaître ?

Ce fut donc la main dans la main, car le baron ne paraissait nullement disposé à laisser libre celle d'Olympe, que les confidences commencèrent entre l'oncle et la nièce. D'une longue conversation intime, il résulta que les Kervinic étant de simples bourgeois, les Penohen, après s'être opposés à l'union d'une fille de leur nom avec un commerçant, lui avaient enlevé tout ce qu'il était possible de ses héritages : de là, brouille entre les deux familles. D'autre part, les Le Mélidan étant quasi gentilshommes, non titrés à la vérité, mais fort anciens, ayant eu des charges au Parlement de Bretagne, ne pouvaient épouser la querelle des Kervinic, auxquels Olympe faisait grand honneur en s'alliant à eux. Sur ce terrain on s'entendrait donc à merveille.

Quand elle voulut prendre congé du baron, celui-ci s'aperçut que la présence d'une jeune et jolie femme engourdissait singulièrement ses douleurs.

— Que la maison va me paraître vide et ma chambre triste après votre départ ! dit-il à sa nièce.

— O cher oncle, que vous me rendez heureuse, car je sens que je vous aime déjà comme un père. Et cela disant, Olympe embrassait son oncle avec effusion. Aussi viendrai-je vous voir souvent.

— Ce n'est guère possible, ma gentille nièce. Trois lieues nous séparent.

— Eh bien, mon oncle, savez-vous ce qu'il faut

faire pour mettre le comble à votre bonté et à ma joie ?

— Non.

— Venir achever votre convalescence à Koatdu.

— Diable ! comme vous y allez. Rien ne vous arrête. Ah ! si je le pouvais, j'accepterais tout de suite.

— Alors pourquoi ne le feriez-vous pas ?

— Ne connaissant pas votre mari, je ne puis lui imposer un invalide, un impotent ; puis je craindrais les secousses de la voiture.

— Mon cher oncle, un invalide, aussi jeune d'esprit que vous l'êtes, loin d'être gênant, devient, au contraire, une bonne fortune pour un foyer sans enfants. Et nous vous gâterons à qui mieux mieux. La chambre d'honneur, située au rez-de-chaussée, près du salon, permettra qu'on roule votre chaise longue là où vous voudrez aller ; enfin vous agirez comme chez vous. Quant aux secousses du voyage, ne les redoutez pas ; ma calèche est très douce et vous y serez comme dans votre lit.

Que répondre à de tels arguments ? Rien, pensa M. de Penohen, et il donna l'ordre à sa femme de charge de faire les honneurs du château à sa « nièce », car il se servit de ce mot, pendant que son valet de chambre faisait les apprêts du départ. Lui aussi allait suivre son maître à Koatdu, laissant ses camarades des deux sexes fort intrigués du résultat bien inattendu d'une visite plus inattendue encore.

En épousant Olympe Le Mélidan, Octave Kervinic savait qu'il devenait le seigneur et maître (maître dans un sens très restreint) de la plus jolie femme de Brest, d'une femme qui portait à ravir une longue robe de satin vert, aux plis majestueux ; une femme qui se jouait des difficultés chères aux virtuoses du piano, une femme que les ressources de son esprit délié ne laissaient jamais au dépourvu dans une discussion serrée ; mais il ignorait, cet homme dénué d'observation, qu'Olympe Le Mélidan joignait au talent d'une comédienne accomplie l'art du diplomate le plus fin. Comment l'ignorait-il après la scène du jardin du Luxembourg, et après qu'il eut abdiqué toute autorité entre des mains plus adroites, plus habiles encore à dénouer une situation épineuse qu'à fabriquer des fleurs artificielles ? Ne sont-ce pas là des grâces d'état ?

Jamais Octave Kervinic ne se montra si fier de sa femme qu'à l'heure où il vit arriver sous son toit le baron de Penohen, parent éloigné qui, jadis, dédaignait, repoussait, désavouait toute alliance avec les Kervinic, de la maison Kervinic et C^e, et qui maintenant le traitait d'oncle à neveu. Oh non ! il n'eût jamais cru à un semblable miracle.

Non seulement il était fier, mais il était heureux, complètement heureux, ce qui ne lui était peut-être pas arrivé depuis son mariage. Il le manifesta toute la soirée et il eût voulu que le canton tout entier, y compris M. de la Tiersonnais, que

le corps des officiers de marine, sans omettre le capitaine et le lieutenant, trop admirateurs de la beauté de sa femme, fussent les témoins de sa joie. Ah ! si sa belle-mère contemplait du haut du ciel le triomphe d'Olympe dans cette mémorable circonstance, quelles bénédictions ne laisserait-elle pas tomber, la sainte femme, sur le ménage de Koatdu !

Si jamais oncle d'Amérique ou de Bretagne fut soigné, choyé, vanté, encensé, caressé, c'est bien le baron de Penohen. Au lieu des mains mercenaires qui l'aidaient à se lever, à s'asseoir, ne se sentait-il pas soutenu par deux beaux bras dont il aimait à caresser la peau blanche et fine ? Soir et matin, ses joues ne recevaient-elles pas le plus doux baiser d'une bouche aux lèvres fraîches et roses, baisers qu'il se complaisait à rendre ? Quand la goutte se manifestait plus intense, ne l'oubliait-il pas, en ouvrant les oreilles aux sons mélodieux du piano d'Olympe ? Quand sa vue se fatiguait à la lecture des journaux légitimistes, ne les lisait-il pas plus agréablement par les yeux bruns de sa nièce ? Non, il ne lui manquait plus rien à ce vieux gentilhomme délaissé, pas même la femme qu'il regrettait dans ses insomnies au château de Penohen. Olympe n'était-elle pas à peu près sa femme, autant que celle d'Octave Kervinic, presque autant que celle de Bertrand de la Tiersonnais ! Car, il n'y avait pas à le nier, le baron devenait de plus en plus tendre avec sa « belle nièce » comme

il la nommait. Il en recevait tout ce qu'un gouteux de soixante ans pouvait ambitionner et se targuait pour le reste de beaucoup de philosophie.

Un homme étonné, ébahi, ce fut le comte de Penguern, lorsque, à l'approche de l'ouverture de la chasse, se souvenant qu'il n'avait pas vu son voisin depuis trois mois, il apprit à Penohen que M. le baron était à Koatdu depuis quinze jours, et qu'il n'annonçait pas son retour. Cette nouvelle lui parut tellement merveilleuse qu'il projeta de s'en assurer. C'est ainsi qu'un beau jour, on le vit arriver dans la cour de Koatdu, ce qui permit au baron de Penohen de faire reculer sa chaise longue dans sa chambre. Il ne se souciait nullement de cette visite dans laquelle il eût peut-être été forcé de faire des aveux pénibles au louvetier de l'arrondissement, aveux qu'il préférerait confier au papier.

L'accueil d'Olympe parut froid au comte de Penguern qui, supposant que l'absence de la comtesse était pour quelque chose dans cet abord un peu hautain, l'excusa sous prétexte de migraine ou de quelque autre maladie subite.

— Mon oncle regrettera beaucoup de ne pas vous voir aujourd'hui, monsieur le comte, mais à la suite d'une crise affreuse, il dort et je n'oserais pas le réveiller. Souffrant depuis longtemps, se trouvant bien isolé, il s'est alors souvenu de sa famille et j'ai été le chercher.

— Savez-vous, madame, quand le baron doit vous quitter pour retourner à Penohen ?

— Il ne parle pas de son départ, se trouvant bien ici, entouré des siens et de la jeunesse du canton qui le distrait de son mal. Si sa santé le lui permet, nous partirons tous les trois pour Penohen au mois d'octobre.

— Comment, vous aussi, madame ? Vous trouverez le manoir de mon voisin bien peu confortable, surtout en quittant les splendeurs de Koatdu.

— Mais telle n'a pas été mon impression. Le site est pittoresque et l'intérieur du château ne manque pas de grandeur. Les vieux meubles, proprement entretenus, ont du caractère et font bien dans ce cadre sombre. D'ailleurs mon oncle est si gai, quand il ne souffre pas trop, si spirituel, qu'on ne songe qu'au bonheur de le posséder.

— Ferez-vous, madame, un long séjour dans mon voisinage ?

— Vraisemblablement une partie de l'hiver.

— C'est alors, madame, du dévouement, car une habitation au milieu d'une forêt vous paraîtra bien sévère.

— Du tout, monsieur le comte. Nous y chasserons deux fois par semaine.

— Voudriez-vous donc, madame, faire le coup de fusil sur les lièvres et les lapins de la forêt ?

— Non ; mais j'y suivrai l'équipage que mon mari est en train de monter avec M. de la Tieronnais.

— Un équipage, madame?

— Oui, monsieur. Le piqueur est parti pour l'Angleterre, afin d'en ramener une vingtaine de chiens, tandis que mon oncle écrivait aux propriétaires de deux équipages célèbres qui veulent bien fournir un fond de meute.

Toutes ces révélations, faites en termes précis, tombaient sur le comte comme autant de coups de foudre. Il ne masqua sa déconvenue qu'en levant le siège précipitamment, laissant M^{me} Kervinic maîtresse du champ de bataille. La situation lui apparaissait claire et décisive. La forêt, où il chassait depuis trente ans, lui échappait sans qu'il eût le temps de parer le coup.

D'où venait-il, ce coup terrible qui brisait son existence de chasseur, qui amoindrissait même sa situation dans le pays? Et à force de creuser cette question, il lui sembla voir en tout cela la main d'une femme vindicative. Pourquoi donc la comtesse n'avait-elle pas fait sa visite annuelle à M^{me} Kervinic? Pourquoi lui-même n'était-il pas revenu à Koatdu après la chasse du loup? Mais ce dernier reproche, le comte se l'adressa légèrement, sans y insister, pendant que le parti pris de la comtesse lui apparaissait sous les couleurs les plus sombres.

Il est probable que M. le comte de Penguern ne possédait pas dans l'esprit les ressources inépuisables dont Olympe Kervinic Le Mélidan faisait montre dans semblable circonstance, car une

querelle inusitée, sans précédent jusque-là dans ce ménage pacifique, faillit en compromettre pour longtemps la bonne harmonie. Cette querelle conjugale prit de telles proportions, que la comtesse, se reconnaissant coupable de lèse-chasse et de lèse-amour-propre vis-à-vis de la châtelaine de Koatdu, se déclara prête à réparer ses négligences. Mais, hélas ! regrets superflus et trop tardifs ! le comte de Penguern allait passer à l'état de louvetier sans forêt, de louvetier voyageur, de louvetier guetteur de loups passagers, de louvetier à l'affût de toute occasion, métier de petites gens et par conséquent indigne d'un seigneur qui, jusqu'ici, ne rendait hommage qu'à Dieu, au roi et à saint Hubert !

Il fallut cependant établir une situation nette, bien définie vis-à-vis de M. de Penohen, et le comte de Penguern lui adressa la lettre suivante :

« Mon cher voisin,

« Quel n'a pas été mon étonnement, en apprenant hier, par M^{me} Kervinic, que vous aviez donné le droit de chasse dans votre forêt à son mari et à M. de la Tiersonnais ! Cette nouvelle me paraît si invraisemblable que je viens vous en demander la confirmation.

« Serait-il bien possible, d'abord, que vous ayez pris une semblable détermination sans m'en prévenir ? En second lieu, que vous me préféreriez, à

moi, votre ami d'enfance, un jeune homme, dont le père n'était point lié avec vous ? Quant au nom de M. Kervinic, il résonne à mes oreilles comme une note fausse. N'étiez-vous pas brouillé avec cette famille, à la suite d'une union que vous considériez justement, sinon comme une tache à votre blason, du moins comme une mésalliance ? En outre, ce jeune parent éloigné, fort honorable assurément, me fait l'effet d'un comparse en cette affaire, très pénible pour moi, si elle se confirme.

« Mais non, je n'y veux pas croire ; j'aime mieux supposer que M^{me} Kervinic, un peu dépitée de la froideur justifiée de M^{me} de Penguern à son égard, a joué légèrement une petite comédie indigne de vous et de son mari, fort galant homme, je n'en doute pas. Non, il n'est pas possible que vous ayez voulu rompre une amitié de trente années au profit d'un petit hobereau, dont le seul mérite consiste dans les bonnes grâces de M^{me} Kervinic.

« Croyez, mon cher voisin, aux sentiments tristement froissés de votre vieux camarade.

« PENGUERN. »

A la lecture de cette lettre, M. de Penohen ressentit deux légères piqures faites à son amour-propre. Habitué à satisfaire tous ses caprices, gâté par les caresses de sa nièce, il bondit sur son siège et écrivit, d'une main crispée par la colère, cette réponse :

« Mon cher voisin,

« Si, depuis des mois, vous ne m'aviez pas totalement abandonné à la solitude et à la maladie, la nouvelle dont vous m'entretenez ne vous eût pas surpris.

« Ce n'est point à M. de la Tiersonnais seulement que je donne dorénavant le droit de chasse dans ma forêt, mais bien à mon neveu, que ses sentiments politiques, l'honorabilité de sa famille et mon affection pour lui placent très haut dans l'estime publique.

« Ce n'est point aux « bonnes grâces » de M^{me} Kervinic que le fils de notre bon et regretté voisin devra de partager le droit de chasse, conféré à mon neveu, c'est à sa jeunesse, à son talent de tireur, de chasseur, à sa respectueuse déférence pour moi, à ses opinions politiques, à sa parfaite éducation, et aux anciennes et cordiales relations qui m'unissaient à son père.

« Vous avez tué si peu de loups et de sangliers l'hiver dernier, que les fermiers se plaignaient de plus en plus des dégâts dont j'ai eu moi-même à souffrir ; j'attribuais ces échecs à l'âge qui nous gagne tous deux, mon cher voisin, et à la décadence de votre meute, autrefois réputée.

« Quand la fantaisie vous prendra de la joindre à celle de mon neveu, ce dernier en sera toujours très heureux.

« Veuillez, mon cher voisin, faire agréer à la

comtesse mes plus respectueux hommages et me croire toujours,

« Bien vôtre,

« PENOHEN. »

Le baron ne jugea pas à propos de montrer aux Kervinic sa correspondance au sujet de la chasse, correspondance qui ne se prolongea pas. M. de Penguern considéra la réponse de son voisin comme une rupture et ne reparut plus à Koatdu, où la vie devenait de plus en plus agitée.

On voulait distraire le baron, enfin débarrassé de sa goutte, lui faire oublier les mauvais jours dans des réceptions continuelles, et surtout le produire, l'exhiber en qualité d'oncle, montrer à tout le pays que quiconque ne frayerait pas avec Koatdu serait mal noté à Penohen.

L'oncle et la nièce s'y rendirent plusieurs fois, dans le dessein de tout arranger pour l'époque de la chasse à courre qui approchait; car le baron allait y tenir ses états pendant un mois, afin d'y fêter les débuts de l'équipage.

Ces débuts firent grand bruit en Bretagne. Quand, pour la première fois, le *vautrait* de MM. de la Tiersonnais et Kervinic parut au rond-point de la forêt, tous les chasseurs du canton s'y trouvaient. les uns par curiosité, les autres pour y exercer leur critique. Mais rien n'y donna prise.

L'habit rouge des maîtres d'équipage, la tenue du piqueur, une célébrité, et du valet de chiens,

rouge, avec galons de vénerie; les chevaux, les quarante chiens, tenus à la harde, tout cela était irréprochable. On complimenta beaucoup le baron qui avait aidé à l'organisation de l'équipage.

Homme de goût, grand chasseur autrefois, ayant suivi longtemps les chasses du marquis de Careil, les meutes des environs de Paris et d'Angleterre, il était mieux que personne en situation de monter un *vautrait*, de façon à défier les connaisseurs.

Son parent, fils d'un commerçant, n'y fût pas parvenu sans son concours, et le jeune la Tier-sonnais, petit fouilleur de lièvres, à peine sorti du collège, eut le bon esprit de considérer comme une bonne fortune que l'un des gentilshommes les plus haut placés de la Bretagne, devînt son conseil, son guide et son protecteur.

Le laisser-courre fut très brillant. Un sanglier de bon poids, après une chasse de trois heures en forêt, débucha dans la direction de Penguern. Par un hasard malencontreux pour le comte, il se trouvait sur la route de Brest au moment où la meute la traversait. Bientôt après, il vit passer une douzaine de cavaliers, parmi lesquels il aperçut M^{me} Kervinic, escortée du baron, qui remontait à cheval depuis quelques jours; il se dissimula de son mieux dans la voiture, mais pas assez cependant pour qu'on ne le reconnût pas. Non loin de là, sur le sommet d'une côte, le vieux chasseur donna l'ordre à son cocher d'arrêter ses

chevaux. Peu d'instants après, il entendit sonner l'*hallali*; son cœur battait bien fort.

C'était donc vrai! Un équipage chassait le sanglier dans son propre arrondissement! Mais ce n'était ni sa trompe, ni celle de son piqueur qui sonnait la mort de l'animal. Ce n'était point le comte de Penguern qui faisait les honneurs du pied à une belle dame, en amazone mi-partie rouge, mi-partie bleue. Il restait là, l'oreille tendue, entendant chaque note des trompes apportée par le vent. Il se disait que jamais hallali de sa petite meute n'avait été si brillant, que jamais il n'y avait compté autant de cavaliers, que jamais il n'avait eu l'occasion d'offrir un pied à une dame. Il se disait toutes ces choses et d'autres encore, bien pénibles à son amour-propre. Affronter une seconde fois un pareil spectacle à quelques portées de fusil de son château lui parut impossible. Le soir même il annonçait à la comtesse son départ pour une forêt lointaine. La fille de l'humble commerçant de la rue Taranne avait cette fois raison contre lui. Olympe Kervinic-Le Mélidan triomphait d'un haut et puissant seigneur, ignorant du pouvoir des femmes.

XII

Le 3 novembre de cette même année, on fêtait la Saint-Hubert bien diversement à Penohen et au chalet de Koatdu : ici, dans un somptueux déjeuner, précédé de la messe dans la chapelle du château, et suivi d'un laisser-courre auquel toute la *gentry* du pays avait été conviée; là, dans un repas bien simple, autour d'une table modeste où trois personnes seulement étaient assises, en l'honneur du maître de la maison, Georges Kerver. Si là-bas la gaieté débordait des lèvres, comme il convient entre disciples heureux du patron des chasseurs, et quand le banquet est présidé par une jolie femme, dont les sourires tombent sur tous comme les gouttes d'une rosée céleste; ici, au chalet, c'est d'une main tremblante que les convives portent la santé du mari d'Isabelle, qui a tenu à recevoir à sa table l'ami dévoué du jeune et pauvre ménage. Jamais souhait de vie fut-il plus opportun ? Au *toast* porté par le

vicomte de Penguern répondait la voix sourde de Georges Kerver, entrecoupée par une toux sèche de mauvais augure. Le mal signalé jadis par Octave Kervinic s'avancait à grands pas, depuis la chute des feuilles.

Quand, après le déjeuner, on revint dans le bureau, on y trouva le courrier. Une lettre timbrée de Brest était à l'adresse d'Isabelle et d'une écriture bien connue d'elle qui la fit pâlir. Gontran seul s'aperçut de cette pâleur. Combien il souhaitait d'en connaître la cause ! L'apprendrait-il avant de quitter ses hôtes ? Non ; car, vivement émotionnée, Isabelle s'était éloignée, sous prétexte de malaise subit. Le vicomte attendit en vain son retour et finit par se retirer, non sans assurer M. Kerver de son dévouement. Une voix secrète lui disait qu'un malheur, ou tout au moins un chagrin, menaçait cette maison, où il laissait tout son cœur.

A peine était-il parti, qu'Isabelle prenait la route de Brest. Elle se dirigea, sitôt arrivée, vers le petit hôtel du Commerce. Un jeune homme, cloué dans son lit par une fièvre violente, à laquelle le médecin trouvait un caractère alarmant, l'attendait impatiemment. Ce jeune homme n'écrivait jamais à sa famille que dans des cas très graves, désespérés, comme on l'a vu rue Cassette ; il n'avait pas revu sa sœur depuis l'enterrement de leur mère, et la rencontre, envisagée sous ses différents aspects, ne pouvait être que fort triste.

Mais elle le devint encore bien davantage quand Alfred Le Mélidan avoua qu'il allait être poursuivi comme voleur s'il ne désintéressait pas certain personnage d'une somme de cinq mille francs. Peut-être que dans toute autre circonstance ce mot de « voleur » eût été difficilement prononcé par l'ex-rédacteur de l'*Époque* ; sous l'empire d'une fièvre cérébrale, il jaillit de ses lèvres avec une exaltation fâcheuse, qu'Isabelle dut réprimer, afin de ne pas effaroucher les oreilles des domestiques de l'hôtel du Commerce. M. Alfred tout court, tel était le nom qu'il y prenait, dans la crainte peut-être de se voir recherché par la police de Paris, ou bien pour ne pas laisser croire qu'il était le frère de la dame charitable qui viendrait le soigner et dont on pourrait facilement apprendre le nom, jugeant aussi que sa parenté n'offrait rien de flatteur.

Pourquoi Alfred Le Mélidan choisissait-il de préférence sa sœur Isabelle, sans fortune, pour une confidence dont le dénouement devait se traduire par un paiement de cinq mille francs ? Ne serait-ce pas parce que ce jeune homme, s'adonnant spécialement à l'étude des caractères, étude très utile pour ceux qui vivent aux dépens de leurs semblables, estimait à sa juste valeur la générosité et la bonté de sa sœur aînée ? Puis, la fière Olympe ne lui avait-elle pas interdit non seulement l'entrée de sa maison, mais encore toute relation avec Koatdu ? Le sensible cœur d'Isabelle,

habitué à tous les coups, à tous les assauts, allait donc encore cette fois supporter seul le choc. Et cependant, laquelle des deux sœurs avait aujourd'hui un besoin plus absolu d'honneur familial? Laquelle souffrirait davantage d'une humiliation infligée à son nom, celle qui vivait presque solitaire à son foyer, ou bien celle qui aspirait à jouer dans le Finistère le premier rôle de châtelaine à la mode?

Alfred Le Mélidan savait tout cela, ou du moins il le devinait. Mais comment affronter la colère d'une sœur hautaine, présidant à une fête cynégétique, quand on est étendu par la maladie sur un lit d'auberge?

Isabelle se recueillit, cherchant une solution. Irait-elle trouver Olympe, car elle n'oserait jamais avouer rien de semblable à son beau-frère? Sa sœur ne verrait-elle pas un mensonge, un piège, dans la déclaration de leur frère? Et si le fait était vrai, qu'arriverait-il? A son mari pauvre, elle ne pensait pas. A qui donc aurait-elle recours, si ce n'est à l'homme obéissant et fidèle qui veillait de loin sur elle? Sans doute il lui en coûtait; mais sa vie n'était-elle pas une longue suite de sacrifices et d'amertumes? Elle lui écrivit donc pour lui demander de venir, dès le lendemain, à Brest, où l'appelait une affaire importante que lui seul pouvait conclure.

Le vicomte fut exact au rendez-vous. C'était la première fois qu'il revoyait Isabelle sur cette pro-

menade où le sentiment commun qui les liait s'était affirmé.

— Ne me questionnez pas, dit-elle. Je souffre horriblement, d'abord, de la démarche que je tente près de vous et d'autre chose encore.

— Vous me faites injure, Isabelle. Vous ne croyez donc pas en moi, puisqu'une confidence devient une souffrance pour vous ? N'ai-je donc pas deviné hier que vous auriez besoin de mon secours ? Moi, je ne doutais pas de vous, et je viens, prêt à vous obéir.

— O merci ! merci ! Vous êtes le meilleur des hommes et je vous aime assez pour vous faire une place à part dans mon cœur, une place au-dessus de toutes les autres. Aussi, je viens vous dire : sauvez quelqu'un qui peut perdre l'honneur, faute de cinq mille francs !

— Ce n'est pas moi qui sauverai cet homme. C'est vous, Isabelle. Dans une heure, je serai ici à cette place, avec la somme nécessaire à votre bonne action.

Et, en effet, il revenait heureux de pouvoir s'associer à un bienfait de sa chère Isabelle, dont il respecta le secret en cette circonstance. Il lui prit la main, l'appuya sur son cœur qui battait bien fort, en lui disant :

— Quoi qu'il advienne, jurez-moi que cette main ne s'appuiera jamais sur la poitrine d'un autre homme.

— Pourquoi douter de moi, mon ami ?

— N'ai-je donc pas toujours peur de voir quelqu'un entre vous et moi ? Chaque heure qui s'écoule me trouve plus fortement uni à votre sort. De près ou de loin, je vous appartiens pour la vie.

Isabelle s'échappa, tremblante, à ces effusions d'un cœur chaleureux. Son âme se partageait entre la souffrance, l'inquiétude, l'angoisse suscitées par un frère gravement malade, au physique comme au moral, et le sentiment de reconnaissance et d'amour qui la possédait tout entière.

En rentrant à Koatdu, elle ne cacha pas à son mari l'état alarmant de son frère, venu à Brest pour se faire soigner par elle, mais sans ajouter la moindre allusion à la position financière extralégale du journaliste sans emploi.

— Vous voyez, mon pauvre Georges, que j'ai sagement agi en refusant l'invitation de M. de Penohen. Outre que je n'aime pas à prendre un plaisir sans vous, l'achat d'une robe me contrariait. Cette dépense aura maintenant un autre objet : la maladie de mon frère. Ah ! mon cher ami, que je suis triste de vous imposer cette nouvelle charge, dont ma toilette supportera, je l'espère, la plus grande partie.

— Ne pourriez-vous donc pas l'amener ici ? car je redoute pour vous la fatigue d'une course journalière à Brest.

— Vous savez bien qu'Olympe lui a interdit l'entrée de Koatdu et nous ne sommes pas ici chez nous.

— Ma chère amie, Octave ne me l'a jamais fait sentir, et puisque votre sœur méconnaît ses devoirs de famille, j'approuve que vous la remplaciez, et que vous rameniez votre frère ici.

— Il n'est malheureusement pas transportable ; puis sa conduite donne si souvent lieu à des réprimandes et à des tristesses que je préfère le lui faire sentir, en le laissant à l'hôtel du Commerce.

Le lendemain de cette conversation, M. Kerver se trouva plus malade : la phthisie s'accentuait et l'obligeait à garder le lit. Isabelle partageait donc son temps entre deux préoccupations bien douloureuses. Alfred Le Mélidan délirait, et le médecin se vit obligé d'adresser quelques paroles à la dame qu'il rencontrait chez son client étranger. Où était sa famille ? Où demeurerait-il ? Isabelle répondit que le malade était son parent et qu'elle avait prévenu son père. Au risque de s'attirer la colère d'Olympe, elle lui avait mandé l'arrivée et l'état de son frère. Cette nouvelle la troubla au plus haut point. Elle fit atteler et vint passer deux heures à Koatdu, deux heures qu'Isabelle n'oubliera jamais, deux heures pendant lesquelles son cœur fut torturé au delà de toute prévision. Il fallait à tout prix, dit Olympe, renvoyer le moribond à Paris, avec un domestique ou avec un médecin, si la prudence l'exigeait. Aucun sacrifice ne lui coûterait pour éviter qu'Alfred Le Mélidan mourût à Brest dans un petit hôtel borgne. Il déshonorerait sa famille et M^{me} Kervinic ne vou-

lait même pas apprendre sa mort. Isabelle baissa la tête et trembla, en voyant sa sœur tirer de son carnet un papier imprimé, découpé dans une gazette, où on lisait :

« On parle depuis quelques jours de la disparition d'un de nos confrères, M. A. L. M..., soupçonné d'un acte indélicat dans les bureaux d'un journal. »

Le doute n'était guère possible, au dire d'Olympe. Les initiales correspondaient à celles d'Alfred Le Mélidan. Isabelle ne répondit rien; elle n'avait pas besoin de cette preuve du déshonneur de son frère. Mais enfin, il était là, presque agonisant, et la pensée de son départ en cet état la torturait. Qu'allait-elle décider ? Au moment où elle se levait pour monter en voiture, Olympe dit à sa sœur d'un ton goguenard :

— Ma chère, le bruit s'est répandu que tu allais chaque jour à Brest, et l'on ne manque pas d'ajouter que tu y donnes des rendez-vous au vicomte de Penguern, avec lequel on t'a rencontrée par la ville. Je vois maintenant que l'on se trompe sur le but de tes voyages. Toutefois, si l'on m'en parle, je me garderai bien de détromper le public à ce sujet. L'essentiel est qu'on ignore, à Brest, le séjour de ce misérable garçon.

Olympe n'avait pas achevé cet abominable propos qu'elle était déjà loin, laissant sa sœur sous le coup d'une calomnie qui mettait le comble à ses malheurs. Elle n'avait assurément rien à se re-

procher vis-à-vis de son mari mais elle comprit tout de suite que, puisqu'il ne dépendait plus d'elle d'abandonner ses visites à la ville, les mauvaises langues de la province auraient beau jeu à s'exercer sur elle.

L'avenir lui réservait bien d'autres amertumes. Les domestiques du chalet, les ouvriers de la ferme et de la distillerie, sachant M. Kerver très malade, blâmaient ouvertement sa femme de le quitter, pour courir à la ville dans un but ignoré, et que la méchanceté publique interprétait à sa guise. Ce fut comme une traînée de poudre que la moindre étincelle ferait éclater aux oreilles d'Isabelle. Cette malveillance s'étendit au loin et parvint jusqu'à Gontran par la bouche de sa belle-sœur, que sa haine pour M^{me} Kervinic rendait injuste pour Isabelle. Comme le vicomte n'était allé qu'une seule fois à Brest depuis longtemps, il n'eut pas de peine à persuader la comtesse de la fausseté du cancan ; il revint sur l'éloge d'Isabelle, dont la conduite, la vie retirée n'offraient aucune prise au blâme, et il ne fut plus question d'elle.

Mais Gontran était jaloux, ou du moins il sentit qu'il le deviendrait au moindre prétexte. Le lendemain se trouvait précisément un jour où sa banque l'appelait à Brest. Il y trouva plusieurs de ses collègues, administrateurs du *Crédit agricole et industriel*, et l'on ne manqua pas, à l'issue du conseil, de causer du prochain. Les fêtes de

Penohen vinrent naturellement sur le tapis. On se moqua beaucoup de la passion sénile du baron pour M^{me} Kervinic, qui reçut bien quelques égratignures, mais dont l'esprit, le talent et la beauté furent unanimement reconnus. « Quant à sa sœur, dit quelqu'un, on prétend qu'elle mène ici une intrigue. On vous en a d'abord fait honneur, cher vicomte, mais notre caissier prétend que le galant est un étranger qui a eu la maladroite idée de tomber malade dans l'hôtel où il est descendu. M^{me} Kerver va l'y voir chaque jour et reste tantôt la matin tantôt l'après-midi avec lui. »

Gontran, faisant un effort sur lui-même pour cacher l'impression que lui causait ce récit, répondit avec calme que M^{me} Kerver devait être la victime d'une erreur, qu'il la connaissait assez pour savoir que son mari, malade, occupait tous ses instants, qu'il l'estimait profondément et qu'il n'ajoutait aucune créance à cette calomnie. La séance terminée, il se rendit dans le bureau du caissier et ne manqua pas de le questionner adroitement sur un sujet si intéressant pour lui.

— Monsieur le vicomte, je connais M^{me} Kerver, je l'ai vue ici, il y a un an, dans le fauteuil où vous êtes assis, le jour où elle est venue toucher une somme de trois mille francs sur le capital de son mari. Elle est jolie femme, et je ne la confondrais avec aucune autre dame de la ville. Je puis donc vous assurer, monsieur le vicomte, qu'elle vient chaque jour à Brest, à l'hôtel du Commerce. Je l'ai

vue en sortir deux fois; et le propriétaire de l'auberge, l'un de mes amis, m'a même demandé si je la connaissais. Sachant que M^{me} Kerver était de vos relations, je n'ai pas voulu dire son nom.

Gontran expliqua au caissier que si M^{me} Kerver venait tous les jours à la ville, ce ne pouvait être à l'insu de son mari, et qu'elle devait être conduite à cet hôtel par une affaire. L'explication parut plausible, et le caissier, que la chose n'intéressait pas, s'en contenta. Mais Gontran, poussé par un sentiment que tout le monde comprendra, se dirigea du côté de l'hôtel du Commerce. Arrivé là, il eut honte de cet acte d'espionnage et passa. Comment! pensa-t-il, moi qui la connais, moi qui l'aime, moi qui en suis aimé, je la soupçonnerais? Cette pensée est indigne d'elle et de moi. Non, non, c'est impossible!

Mais tous les raisonnements devaient échouer devant la jalousie qui grandissait et grondait en lui. Le vicomte de Penguern passait cependant pour un homme calme et réfléchi, auquel les emportements de la première jeunesse n'avaient point été connus. Dans la vie publique, comme dans la vie privée, la passion ne se montrait jamais en ses actes. Il ne s'écartait point du chemin tracé par Isabelle, attendant une autorisation pour se présenter au chalet. Le hasard le favorisait-il, en lui réservant quelques rares instants de tête-à-tête dont son cœur avait si grand besoin, un mot, un regard suffisaient à le retenir dans les bornes ac-

ceptées. Une foi ardente dans celle qu'il aimait et de secrètes espérances lui donnaient la force de l'attente.

M. Kerver allait, en effet, s'affaiblissant, miné par un mal qui ne pardonne pas. Qui donc alors s'opposerait à son union avec Isabelle, redevenue libre ? Un avenir de bonheur s'ouvrait alors devant lui et il attendait. Comment alors expliquer ce changement si ce n'est par la jalousie, compagne ordinaire des grandes passions ? Le lendemain de ce jour, il revint à Brest, dans l'espoir de s'éclairer sur ses soupçons. A l'entrée de la ville, il rencontra M. de la Tiersonnais qui, un peu embarrassé vis-à-vis du vicomte, depuis la formation de son équipage, saisit au vol le premier objet de conversation.

— Je viens de rencontrer M^{me} Kerver; elle m'a donné de bien mauvaises nouvelles de la santé de son mari et m'a paru fort triste et très changée. Kervinic, de son côté, ne se fait aucune illusion sur l'état de son ami, arrivé, prétend-il, aux dernières périodes de la maladie de poitrine. Pauvre petite femme ! Que deviendra-t-elle sans fortune ? A moins qu'elle... mais je ne veux pas me faire l'écho des cancans.

— Et bien vous en faites, mon cher voisin, car ce serait une vilaine action, indigne d'un honnête homme.

Quand il eut perdu de vue le jeune chasseur, Gontran reprit la route de Penguern. Il fuyait

Brest dans la crainte de manquer de l'énergie nécessaire à une telle situation, d'entrer à l'hôtel du Commerce et d'y compromettre Isabelle. Arrivé à l'embranchement des deux routes, dont l'une conduisait à Koatdu, il hésita. Son esprit se perdait à la recherche d'une solution, pendant que son cœur se brisait aux plus affreuses pensées.

— Je ne puis me contraindre plus longtemps, se dit-il, je vais au chalet attendre son retour.

Il mit son cheval à l'écurie de la ferme et entra dans la maison.

— M. Kerver est-il visible?

— Sûrement, monsieur le comte, répondit une servante qui l'introduisit dans la chambre du malade.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant Isabelle, travaillant à l'aiguille, près de la cheminée ! Se jouait-on de lui ? M. de la Tiersonnais l'aurait-il donc trompé dans quelque but machiavélique ? Il était tellement bouleversé, si pâle, qu'Isabelle lui demanda s'il ne souffrait pas ?

— Un peu, répondit-il ; je suis allé à Brest en tilbury, revenu ici sans débrider, et j'ai pris froid par ce brouillard épais. M. de la Tiersonnais m'a dit vous avoir rencontrée à la ville aujourd'hui, et je n'espérais pas vous voir, chère madame. Ma visite s'adressait tout entière à M. Kerver.

— Que vous êtes aimable et bon, monsieur le vicomte ! répondit celui-ci. En effet, ma femme

arrive de Brest, où nous avons une affaire à suivre en ce moment.

— Je le savais, mon cher voisin, car, dans les petites villes, on ne fait pas un pas qui ne soit épié, commenté et presque toujours défavorablement.

Au dernier mot, Isabelle fondit en larmes, brisée de fatigue et de douleur ; car depuis quinze jours, elle faisait régulièrement un trajet de six lieues, allant du chevet de son mari à celui de son frère, toujours entre la vie et la mort.

Combien, à ce moment, Gontran eût désiré se trouver seul avec Isabelle, se jeter à ses genoux et lui demander pardon ! Coupable ou non, il l'aimait et la pensée de lui causer un chagrin lui brisait le cœur. Son changement, sa pâleur le frappèrent alors douloureusement.

— Grands dieux ! qu'avez-vous, Madame ?

— Excusez ma faiblesse, vicomte ! j'éprouve depuis quelque temps de vives inquiétudes au sujet d'un être qui m'est cher, et je suis profondément malheureuse. Je regrette maintenant qu'on vous ait reçu ; il vaut mieux rester seule, dans sa famille, là où l'on est compris et plaint, qu'exposer ses chagrins même aux yeux de ceux qu'on croyait ses amis.

— Qu'on croyait, dites-vous, bien chère Madame ? Soyez assurée que vous n'avez pas d'ami plus sincère, plus compatissant que moi, et je m'estimerais bien heureux s'il m'étais permis de soulager vos peines.

— A ma peine, il n'y a guère de remède, cher vicomte. Pardonnez-moi cette faiblesse et excusez-moi.

— Je vous plains du fond du cœur et mets, de nouveau, mon entier dévouement à vos pieds. Je compte sur vous, cher voisin, pour m'appeler si M^e Kerver avait besoin d'un aide, d'un appui.

Remonté en voiture, Gontran ressemblait au condamné auquel l'espérance n'est plus permise.

— Ah ! c'est fini, pensa-t-il ; elle ne m'aime plus ! Mes injustes soupçons ont tué sa confiance en moi, ont tué son amour ! Pourquoi ai-je douté d'elle ? Pourquoi ai-je laissé le souffle de la malignité publique ternir cette belle âme, où je lisais à travers son regard limpide comme un miroir sans tache ? J'étais indigne d'elle ! Misérable ! misérable ! qu'as-tu fait ?

Un proverbe populaire dit qu'un malheur n'arrive jamais seul. Une dépêche foudroyante attendait Gontran au château. Il trouva sa belle-sœur abîmée dans le plus sombre désespoir. Le comte de Penguern était mort à la chasse, renversé et tué par un sanglier, dans la forêt de Pimpon !

Gontran affectionnait son frère, et cette perte inattendue mettait le comble à sa douleur.

A peine eut-il le temps d'embrasser sa belle-sœur que déjà il se préparait à aller chercher le corps inanimé de son frère. Mais avant de partir, il écrivit à M^{me} Kerver les lignes suivantes :

« Chère Madame,

« Le malheur m'atteint aujourd'hui. Mon frère est mort et je pars à l'instant. Ma première pensée, dans ce désespoir d'une épouse et d'un frère, est pour ma voisine de Koatdu.

« Qu'elle veuille bien voir dans ce souvenir un regret de n'avoir pas deviné son mal, mal qu'un ami plus perspicace aurait allégé, peut-être. Dites-moi, dans un mot bien désiré, à mon retour prochain, que M. Kerver va mieux et que je suis et resterai toujours le meilleur ami du châlet.

« GONTRAN DE PENGUERN. »

Cette lettre fut apportée par un domestique à cheval et remise à Isabelle dans un moment où, seule, dans sa chambre, elle cherchait à expliquer, à pallier l'injure que Gontran lui faisait peu d'heures auparavant. A travers ces lignes, déjà douces à son cœur meurtri, elle lut encore d'autres mots, restés au bout de la plume discrète de son ami. Elle se jeta à genoux et remercia le ciel de lui conserver le seul être qu'elle eût jamais aimé d'amour, le seul être dans les bras duquel, son veuvage prévu trouverait un refuge. « Oui ! je te pardonne, Gontran, s'exclama-t-elle, si un excès d'amour, si la jalousie ont fait naître en toi ce doute qui me torturait à en mourir ! »

XIII

Depuis un mois, deux âmes ont gravi la dernière colline qui mène aux étoiles. Un grand concours de populations rurales escorte l'enveloppe mortelle du comte de Penguern jusqu'au terme fatal, pendant que de rares serviteurs, quelques ouvriers, précédés de leur maître et de deux femmes en deuil, accompagnent le second cercueil. La plus jeune, pâlie, affaiblie par les veilles, les tourments et les larmes, se soutient à peine. L'autre, pleine de vie et d'ardeur, semble appartenir à un autre monde moral. Son deuil ne l'attriste pas, mais la gêne. Vraiment on devrait bien réformer cet usage qui oblige une belle-sœur à porter le deuil du mari de sa sœur. Pauvre Kerver ! Il a quitté la terre sans revoir Olympe, toujours installée à Penohen, et que sa charge temporaire de maîtresse de maison empêchait de soigner un frère et un beau-frère.

A la sortie du cimetière, Isabelle a senti une main presser la sienne et reconnu une voix

qui lui disait tout bas : « Quand vous le voudrez, vous ne serez pas seule ; je suis à vous pour toujours ! » Olympe n'a rien entendu de cette parole consolatrice. Que va-t-elle de nouveau faire d'Isabelle, dont elle s'était si adroitement débarrassée ? Cependant cette sœur héritait des cinquante mille francs de la banque de Brest. Peut-être le vieux capitaine de vaisseau se contenterait de cette dot modeste. Elle le sonderait. Mais en attendant la fin du veuvage, toute une longue année, faudrait-il donc prendre Isabelle près d'elle, au château, car on aurait besoin du chalet pour loger le nouveau régisseur ?

C'était vraiment trop de bonté de se préoccuper à ce point du sort d'Isabelle, qui venait de recevoir une lettre de son père ainsi conçue :

« Ma fille bien-aimée,

« Si ma présence n'eût pas été si absolument nécessaire à Paris, je serais allé rendre les derniers devoirs à ton mari et te donner la seule consolation en mon pouvoir : l'assurance de l'affection non partagée de ton père.

« Merci de tes soins touchants pour Alfred. Enfin, il est guéri. Puisse-t-il l'être de son mal moral ! Combien je suis heureux de son départ pour l'Australie ! Il m'a mandé que tu l'avais sauvé d'un mauvais pas, comme tu l'as sauvé de la mort.

Cette dernière et déplorable affaire a failli me faire perdre une superbe position.

« Oui, ma chère Isabelle, le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, et je puis maintenant t'offrir un gîte près de moi. Je viens d'être nommé secrétaire général du Crédit bordelais, à douze mille francs d'appointements. Une banque sérieuse, honnête et viable.

« J'ai retenu un appartement où tu trouveras une chambre convenable et, par-dessus toutes choses, le cœur de ton père qui t'aime.

« PROSPER LE MÉLIDAN. »

Isabelle a passé huit jours seule au chalet, voulant dire un dernier adieu à l'homme bon qui l'aimait, à l'être chétif dont elle était la compagne constante, la gardienne tendre et infatigable jusqu'à l'heure dernière. Ce triste délai passé, elle a rassemblé son petit bien, dit adieu à sa sœur allégée d'un gros souci, à Octave Kervinic, un homme sans caractère, ce qui est pis pour un chef de famille qu'un mauvais caractère; puis elle est partie pour Paris, où elle a laissé deux ans auparavant la tombe de sa mère et un père malheureux. Ce dernier a trouvé grâce devant le destin si souvent cruel pour lui; il entr'ouvre ses bras et serre sa fille sur sa poitrine. Ils ne se quitteront plus, et s'ils se quittaient quelque jour, ce serait en se disant : Au revoir, à bientôt !

Trois mois se sont écoulés. Les beaux jours sont revenus, et avec eux la force, la santé et les roses refléuries du visage d'Isabelle. Comme autrefois, le dimanche, elle se promène, au bras de son père, quelquefois accompagnée d'un oncle qu'elle n'a jamais oublié, et dont la vie paisible, sans ambition, n'a jamais changé. « Quelle est donc cette jolie jeune fille ? » demande-t-on à Prosper Le Mélidan, tout heureux, tout fier, tout rajeuni par ce compliment. C'est qu'en effet, on est encore bien jeune à vingt-trois ans. Et Isabelle, avec son air doux et timide, n'a pas cessé de paraître jeune fille. A-t-elle même été mariée ? C'est à peine. Georges Kerver existait naguère, à la vérité ; il n'est point oublié ; on prie pour lui. On ira chaque année s'agenouiller dans l'église du village, non loin de sa tombe ; mais il n'a fait que passer, sans laisser d'empreinte, comme un souffle léger !

Une après-midi de soleil, on sonne à la porte de l'appartement, où le père et la jeune femme causent du passé bien triste et du présent meilleur. La porte s'ouvre et donne passage à un homme en deuil, d'une quarantaine d'années, d'une suprême distinction, à l'air grave et songeur.

— M. le comte de Penguern ! annonça un domestique.

— L'ami de votre fille, mon père, le sauveur inconnu de votre fils.

« Et notre bienfaiteur ! » aurait pu ajouter Isa-

belle, car c'était à Gontran que Prosper Le Mélidan devait sa nouvelle situation, mais le père et la fille l'ignoraient également.

— Je viens, Monsieur, dit Gontran, qui comprenait enfin l'énigme de l'hôtel du Commerce, vous demander la main de madame votre fille !

— Vous nous faites, monsieur le comte, un honneur auquel je n'oserais prétendre. Bien que ma famille soit ancienne et même noble, nous sommes pauvres et notre petite noblesse ne sort point de l'épée comme la vôtre.

— Les titres personnels de madame votre fille valent ceux de mes ancêtres, Monsieur, et c'est à elle maintenant que j'adresse ma demande, reprit M. de Penguern.

— Mon ami, la main doit suivre le cœur, et ma main vous appartient.

Gontran attira vers lui la bienheureuse Isabelle, et lui donna le baiser des fiançailles dans un élan dont elle comprit toute la passion. Quand l'émotion de ce moment solennel fut apaisée, on causa longtemps avec un abandon auquel ces deux âmes aspiraient sans l'avoir encore trouvé. Gontran, qui craignait l'ingérence, les intrigues d'Olympe dans un mariage qui lui déplairait fort en la plaçant au second rang, pria qu'on ne l'en informât qu'à l'époque, encore éloignée, de la publication des bans.

L'été et l'automne se passèrent pour Gontran

en fréquents voyages entre Paris et Penguern, devenu son entière propriété, et que la veuve n'habitait plus. La terre qui l'entourait ne valait guère plus de trente mille livres de rente, mais, du chef de leur mère, les Penguern possédaient près de quatre millions en capitaux.

Les ouvriers furent appelés dans le château, un peu délabré, et reconnurent à plusieurs indices que le comte allait se marier. Le bruit s'en répandit bientôt et parvint aux oreilles d'Olympe, dont la curiosité était vivement surexcitée. Certains détails, tels que l'initiale I, surmontée d'une couronne et gravée sur des meubles et des objets de toilette exposés dans les boutiques de Brest, ne parvenaient pas à l'éclairer, tant elle était loin de supposer que la pauvre Cendrillon de la rue Taranne et du chalet pût jamais entrer en châtelaine dans l'antique manoir de Penguern.

Gontran, par égard pour la mémoire de son frère, ne retournait point à Koatdu ; aussi n'aperçut-il qu'une seule fois, de loin, Olympe dans sa voiture. Grande fut donc la stupéfaction de cette dernière en recevant un jour la lettre suivante :

« Ma chère Olympe,

« Il n'a pas dépendu de moi de t'annoncer plus tôt une nouvelle qui, j'en suis sûre, réjouira ton

cœur, comme il comble de joie celui de notre père et le mien. J'épouse le comte de Penguern, auquel déjà liée par la reconnaissance, dans une circonstance que tu connais, il sauva notre nom du déshonneur et valut à notre père la belle position qu'il occupe.

« J'eusse désiré que tu me servisses de mère, au pied des autels, mais la duchesse d'Ermenonville, à cause de sa liaison avec les Penguern, et aussi en souvenir de notre chère mère, m'ayant offert de la remplacer, je n'ai pas cru devoir refuser cet honneur. Tu m'approuveras, je l'espère.

« Mon père, Gontran et moi, nous dînions, hier, chez elle, avec plusieurs membres de ma future famille, tous très affables pour moi. Mais la vanité satisfaite n'entre pour rien dans mon bonheur. J'épouse un homme plus âgé que moi, il est vrai, mais un homme type de loyauté, de dévouement, de noblesse de race et de sentiments, un homme aussi bon qu'il est beau, distingué d'intelligence, de savoir et de manières, un homme enfin que tu as apprécié et que j'aime.

« Dès que le jour du mariage sera fixé, je t'en aviserai, afin que tu aies tout le temps d'arriver ici. Songe si je suis heureuse à la pensée de me retrouver près de toi et de ton mari, non loin de votre Koatdu, où j'ai vécu deux années de bonheur et de tristesse.

« Je t'envoie, ma chère Olympe, ainsi qu'à

Octave, toutes les tendresses de ta sœur affectionnée.

« ISABELLE. »

La réponse ne se fit pas attendre, la voici :

« Ma chère Isabelle,

« Une véritable catastrophe nous atteint. Notre oncle de Penohen vient de mourir subitement, étouffé par la goutte, et sans laisser de testament. Toute sa fortune, qu'il m'avait promise, nous échappe. Sa sœur, vieille femme acariâtre, qu'il ne voyait plus, et mère d'une fille mariée, plus désagréable encore, hérite naturellement.

« Léger de caractère, imprévoyant, égoïste, remettant toujours au lendemain les affaires sérieuses, le baron nous frustre, au profit de gens détestés, de biens auxquels les soins que je lui prodiguais me donnaient droit. J'enrage en pensant que ta future belle-sœur va se frotter les mains de ma déconvenue.

« Cette fortune nous devenait d'autant plus nécessaire, qu'Octave se ruine, par suite de mauvaise administration. Si j'avais pu supposer que le fils de la maison Kervinic et C^{ie} n'entendît rien aux affaires, j'en eusse pris la direction comme du reste. Joins à cela que cet imbécile de Kerver,

moqué, trompé dupé par les ouvriers ne surveillant plus la distillerie dans les derniers temps de sa vie, a précipité la débâcle.

« Je vais faire acheter les fermes à la Tiersonnais qui, depuis que je l'ai décrassé, tranche du seigneur. Je lui persuade que l'immense lande de Koatdu, labourée à grands frais par mon mari et qui ne rapporte rien, deviendra un excellent bois, et il va s'embarrasser de ces pitoyables terres. Sa mère a de l'argent placé et nous payera comptant.

« Octave veut absolument garder le château et le domaine, mais ce ne sera pas pour longtemps, car je ne veux plus y mettre les pieds. Je ne comprends la campagne qu'avec la grande existence que nous menions. Après avoir tenu le premier rang, je ne dérogerai pas. Mon parti est pris ; nous habiterons Paris où, du moins, personne ne sera témoin de notre ruine et ne s'en réjouira. Ici, nos envieux ne manqueraient pas de le faire. J'ai d'ailleurs mes plans de fortune.

« J'allais cacheter cette lettre, quand on m'apporta la tienne. Je te félicite de ton mariage. Tu as bien fait de le tenir caché, car un rien aurait pu le briser, étant donné le personnage. Tu l'exaltes beaucoup trop, et je crois te rendre service en soulevant le bandeau qui te dérobe la vérité.

« D'abord, sache bien que si j'eusse accepté la cour que M. de Penguern me faisait au début de nos relations, je l'eusse conduit comme un petit

toutou. Au lieu de cela, il me déplaisait fort et il s'est rabattu sur toi. En t'épousant, il ne fait que son devoir, car il te compromettait.

« Son prétendu dévouement pour nous se borne à peu près là; car tu m'avoueras qu'une lettre écrite à un ami pour recommander mon père, quelques billets de mille francs prêtés à Alfred et que nous lui eussions rendus les uns ou les autres, ne constituent pas des actes motivant une reconnaissance quelconque. La distinction dont tu lui fais honneur ne va pas au point de le rendre poli. Il n'a pas cru devoir nous faire une seule visite depuis un an ! De la part d'un voisin, reçu comme il l'était à Koatdu, c'est d'une grossièreté sans pareille, et je m'étonne que tu l'aies supportée, du moment que tu gouvernais M. de Penguern à ton gré. Mais ne parlons plus de cela; quittant le pays, je me soucie peu de son éducation. Dans ta position, l'essentiel c'était de trouver de l'argent, et il en a.

« Notre liquidation nous empêchera d'assister à ton mariage. Dis-moi franchement ce qui te ferait plaisir; nous désirons, Octave et moi, te donner un présent qui produise son effet dans la corbeille. Cette lettre est toute confidentielle, car nous ne convenons pas de la nécessité où nous sommes de vendre nos biens. Ce serait les déprécier. La mort du baron, la difficulté de trouver un régisseur capable et honnête, le dégoût de l'agriculture nous servent de prétextes.

« Octave et moi nous t'envoyons nos amitiés et nos vœux.

« OLYMPE. »

Cette lettre chagrina profondément Isabelle. La nature de sa sœur lui apparaissait là sous des couleurs si attristantes qu'elle déchira tout de suite cette nouvelle preuve de son manque de cœur. La façon inconvenante dont elle parlait de ce pauvre Kerver, l'oraison funèbre de cet oncle, dont le seul tort avait été de mourir trop tôt, la choquèrent au plus haut point. L'appréciation erronée du caractère de Gontran, les infâmes mensonges au moyen desquels on cherchait à le ternir, révoltaient la conscience droite de la jeune veuve, autant que les moqueries d'Olympe sur l'homme qui jouait près d'elle le rôle d'un amant, lui paraissaient indignes d'une femme bien née.

Isabelle garda pour elle seule et livra aux flammes cette dernière page du premier volume de sa vie, voulant oublier tant de noirceur, pour ne se souvenir que des promesses d'un bonheur prêt à se réaliser.

En effet, le grand jour de la récompense se leva. Quand Isabelle entra dans la basilique sacrée, jamais la marche nuptiale du grand orgue n'accompagna le pas d'une âme plus ouverte aux joies pures d'un amour idéal.

Avant de pénétrer au sanctuaire, elle avait se-

coué la poussière du passé, comme le cygne des grands lacs qui, égaré, dans son vol par l'ouragan, s'abat un instant sur la terre, puis ouvre ses ailes, bat l'espace et retourne mirer sa blancheur entre deux firmaments.

Post-scriptum.

Gontran et Isabelle ont atteint le *summum* du bonheur conjugal, couronné par la naissance d'un fils et d'une fille.

Les Kernivic occupent un bel appartement boulevard Haussmann, où ils donnent des diners renommés. Les toilettes d'Olympe sont citées par le *Sport*, à propos de bals et de premières représentations. Octave fait partie d'un des principaux cercles de Paris, car sa femme, toujours très aimable, tient à lui procurer des distractions nombreuses. On prétend qu'il « fait des affaires ! »

Prosper Le Méridan a enfin réalisé les grandes espérances conçues jadis, par son cerveau. Très apprécié de son conseil d'administration, il a gagné trois cent mille francs dans les opérations du *Crédit bordelais*. En sa qualité de philanthrope, il a fondé une colonie agricole à Koatdu, maintenant sa propriété. La distillerie est transformée en maison d'habitation pour des enfants... indisciplinés. Il les traite avec douceur, en souvenir de certain fils parti pour l'Australie et dont il ne

reçoit pas de nouvelles. L'ancien « Et Frère » de la rue Taranne, lui aussi, a transporté à Koatdu ses cartons verts et ses gros livres à coins en cuivre, dont il se passe difficilement, ainsi que des journaux à un sou, qui ne mentionnent jamais les hauts faits d'Olympe;

Chaque dimanche, les deux frères vont dîner à Penguern, séjour délicieux de paix et de bonheur.



FIN

PUBLICATIONS RÉCENTES DE LA LIBRAIRIE E. DENTU

Collection gr. in-18 jésus à 3 fr. et 3 fr. 50 cent. le volume

Vol.

Vol.

Vol.

GUSTAVE AIMARD

Les Vauriens du Pont-Neuf 3
Le Chasseur de Rats . . . 2
Les Coupeurs de Routes . . 2

ALBÉRIC SECOND

Le Roman de deux Bour-
geois 1

PHILIBERT AUDEBRAND

César Berthelin 1
L'Enchanteresse 1

ALFRED ASSOLLAND

Le plus hardi des Gueux . 1
Nini 1
Le Vieux Juge 1

XAVIER AUBRYET

Chez nous et chez nos Voi-
sins 1

ELIE BERTHET

L'Incendiaire 1
Le Sauvage 1
Les Cagnards 1

ADOLPHE BELOT

Une Joueuse 1
La Saltane parisienne . . 3
Les Étrangleurs 2

F. DU BOISGOBEY

Les deux Merles de M. de
Saint-Mars 2
La Vieillesse de M. Lecoq . 2
L'Épingle rose 3

GONTRAN BORYS

Le Cousin du Diable . . . 2
Le Beau Roland 2

ALEXIS BOUVIER

Le Domino Rose 1

EDOUARD CADOL

Rose 1
Le Cheveu du Diable . . . 1

CHAMPFLEURY

Le Secret de M. Ladureau 1
La Petite Rose 1

EUGÈNE CHAVETTE

Aimé de son Concierge . . 1
Nous marions Virginie . . 1
Le Roi des Limiers 1

JULES CLARETIE

La Maison Vide 1
Le Train 17 1
Le troisième Dessous . . . 1

C. DAMEZEUIL

Miss Putiphar 1

ERNEST DAUDET

La Petite Sœur 1
Zahra Marsy 1
L'Aventure de Jeanne . . . 1

ALPHONSE DAUDET

Robert Helmont 1
Jack 2

GEORGES DUVAL

Chasteté 1
Les petites Abraham . . . 1

CHARLES DESLYS

Le Serment de Madeleine . 1
La Dot d'Irène 1
Sœur Louise 1

CHARLES DEULIN

Les Contes de ma mère . . 1
L'Oye 1
Contes du roi Gambrinus . 1
Histoire de Petite ville . . 1

E. ENAULT

Mlle de Champrosay . . . 1
Gabrielle de Célestange . . 1

H. ESCOFFIER

La Vierge de Mabilles . . . 1
Chloris la Goule 1

XAVIER EYMA

Les Amoureux de la De-
moiselle 1

FERDINAND FABRE

Barnabe 1
La Petite Mère 4

P. FEVAL

Le Chevalier de Keramour 1
Douzes Femmes 1

OCTAVE FÈRE ET E. MORET
Le Médecin confesseur . . 1
Les Millionnaires de Paris . 1

FERVAQUES

Durand et Cie 2
Sacha 1

EMILE GABORIAU

Le Petit Vieux des Bati-
gnolles 1

L'Argent des Autres 2
La Corde au Cou 1

L. M. GAGNEUR

Les Crimes de l'Amour . . . 1
Les Droits du Mari 1
Les Vierges Russes 1

EMMANUEL GONZALES

La Servante du Diable . . . 1
La Vierge de l'Opéra 1

GOURDON DE GENOUILLAC

L'Homme au Veston bleu . . 1
Une Vie d'Enfer 1

CONSTANT GUÉROULT

L'Héritage tragique 2
La Tabatière de M. Lubin . 2

ROBERT HALT

Le Roman de Béatrix 1
Le Cœur de M. Valentin . . 1
Le Dieu Octave 1

CH. JOLIET

Les Filles d'Enfer 1
Roche-d'Or 1

ARMAND LAPOINTE

Bataille d'Amoureuses . . . 1
Les Sept Hommes rouges . . 1

JULES LERMINA

Les Loups de Paris 3
Les Mille et une Femmes . . 2

A. DE LESCURE

La Dragonne 1
Mademoiselle de Cagliostro 1

HECTOR MALOT

Le Docteur Claude 2
Cara 1
Sans Famille 2

CATULLE MENDES

Les Folies des Amoureuses 1
La Demoiselle en Or 1

CHARLES MEROUVEL

Le Péché de la Géralde . . 1
La Filleule de la Duchesse . 1

XAVIER MOLTÉPIN

Le Chalet des Lilas 2
Le Médecin des Folles . . . 5
Le Parc aux Biches 2

OSCAR MOIROT

Gontran Delorme 1
Le Prix d'un mari 1

VICTOR PERCEVAL

La Maîtresse de M. le Duc . 1
La dot de Geneviève 1

PAUL PERRET

L'Ame murée 1
Hors la Loi 2

CAMILLE PERIER

La Pomme d'Eve 1

PONSON DU TERRAIL

Les Voleurs du Gr^d monde 7
Le Filleul du Roi 2

TONY REVILLON

La Séparée 1
Noémi 1

MARIUS ROUX

La Poche des Autres 1
Eugénie l'Amour 1

EMILE RICHEBOURG

Andréa la Charmeuse 2
Deux Mères 2
La Dame voilée 1

PAUL SAUNIÈRE

Le Legs du Pendu 1
Flamberge 2
Mamzell' Rossignol 2

AURELIEN SCHOLL

Les Amours de Cinq minu-
tes 1

Fleurs d'adultère 1

ANAI'S SEGALAS

Les Mariages dangereux . . 1
A. SIRVEN ET LE VERDIER

Le Jésuite rouge 1

LEOPOLD STAPLEAUX

Les Viveuses de Paris 1
Les Cocottes du gr^d monde . 1

PIERRE VÉRO

Le nouvel Art d'aimer 1
Paris vicieux 1

VICTOR TISSOT ET AMERO
La Comtesse de Montretout . 1

Les Mystères de Berlin . . . 1

PIERRE ZACCONE

L'Hommes des Foules 1
La Vie à outrance 1
Le Fer rouge 1